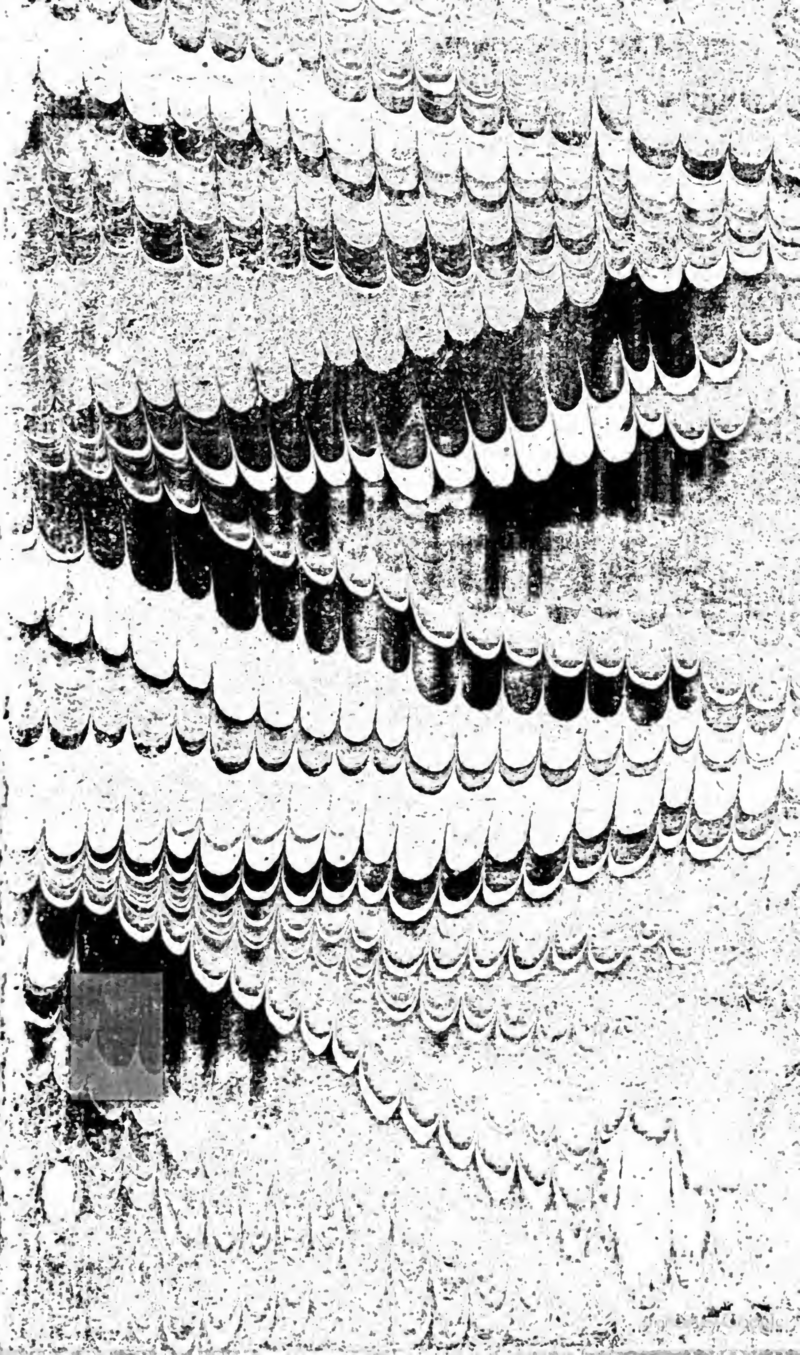








MÉMOIRE
SUR LA
DYSSENTERIE.

MÉMOIRE
SUR LA MARCHE,
LA NATURE,
LES CAUSES ET LE TRAITEMENT
DE LA
DYSSENTERIE

Qui a regné dans plusieurs cantons de la Province de Hainaut, en 1779.

Par N. F. J. ELOY,

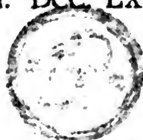
Conseiller-Médecin Ordinaire de SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC CHARLES DE LORRAINE ET DE BAR &c. &c. &c. Médecin Pensionnaire de la Ville de Mons, & Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris.

Aucun médicament ne fortifie les malades, que ceux qui diminuent la maladie.
ZIMMERMANN, Traité de la Dyssenterie.



A MONS,
Chez H. HOYOIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Clef.

M. DCC. LXXX.





A MA PATRIE.

Le fléau qui a désolé quelques-uns de vos cantons, est enfin dissipé ; il n'en reste que le souvenir : mais la perte des habitans qui ont succombé à la violence de la maladie, rend ce souvenir bien amer. Plusieurs de vos villes ont pleuré sur le sort malheureux de leurs citoyens. Dans les villages, le laborieux cultivateur a été enlevé à sa famille désolée ; la mort de la bonne ménagère a suspendu les détails intéressans de l'économie champêtre ; les respectables vieillards, eux qui animoient les jeunes agriculteurs au travail & les éclairoient de leurs sages conseils, n'ont pu résister à la force du mal ; le nombre d'enfans qui ont péri, soit par le refus qu'ils ont fait des secours nécessaires, soit par la malignité de l'Epidémie, va porter un vuide affreux dans la population future : aucune classe d'hommes, aucun âge n'a été épargné ; il y a eu par-tout des victimes de la Dyssenterie.

Je me presse de tirer le rideau sur le malheur irréparable qui vous arrache encore des lar-

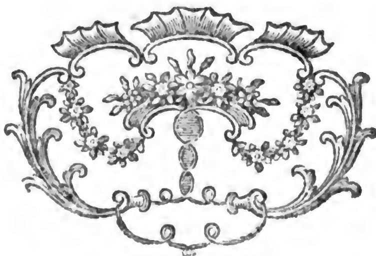
mes. Si j'en rappelle les coups les plus funestes dans ce Mémoire, c'est uniquement par la raison que ce mal destructeur peut renaître du concours fortuit des causes physiques qui viennent de le produire. La connoissance que la postérité en aura, servira à la mettre en garde contre les ravages qu'il pourroit faire à sa renaissance.

Tous les Médecins sont d'accord sur l'avantage qu'on tire de l'Observation pendant le regne des Epidémies. C'est à elle qu'ils ont recours, dans ces momens fâcheux, pour apprécier le caractère de la maladie dominante. Delà il est aisé de sentir combien il importe de tracer l'histoire des faits à ceux qui nous remplaceront dans l'exercice de la Médecine : les connoissances qu'on leur transmet, sont même d'autant plus précieuses aux yeux de l'humanité, qu'elles n'ont souvent été acquises qu'aux dépens des premieres victimes d'une maladie populaire.

La Dyssenterie, telle qu'elle s'est maniféstée en 1779, *a désolé différentes fois l'un ou l'autre de vos cantons. La Capitale en fut attaquée en* 1739 & 1740. *Cette maladie peut reparoître encore ; & c'est pour conserver le souvenir de la*

méthode efficace qui vient de réussir à l'arrêter dans sa course, que j'ai consigné, dans cet Ouvrage, tout ce que j'ai pu recueillir de l'Observation.

Le desir de vous être utile m'a encouragé dans mes recherches; je vous les devois à plus d'un titre. Permettez que je vous les offre, comme une preuve de mon attachement & de ma reconnoissance.





AVERTISSEMENT.

La commiſſion dont je fus chargé pendant que la Dyſſenterie regnoit dans la Province de Hainaut, me procura l'occaſion de voir tous les rapports des Médecins prépoſés au traitement des pauvres, & d'entretenir une ſorte de correſpondance avec ceux de ces Médecins, qui avoient remarqué quelque différence dans la nature de la maladie qui affligeoit leur département. C'eſt ainſi que je me ſuis mis au fait du caractère de l'Epidémie, & de la méthode curative la plus propre à en arrêter le cours. Les perſonnes attaquées de la Dyſſenterie, qui ſe ſont confiées à mes ſoins, mais le nombre plus grand de celles qui n'ont été que menacées de cette maladie, m'ont fait voir de plus près la juſteſſe des indications qu'on a rendues publiques dans les feuilles imprimées par ordre du Gouvernement. D'après ces notions, j'ai entrepris de donner l'hiſtoire du flux de ventre épidémique & contagieux, qui a déſolé les habitans de pluſieurs cantons de notre Province, en 1779.

Je manquerois à ce que je dois aux Médecins employés dans l'Epidémie, ſi je ne leur rendois publiquement juſtice, avant que de donner la deſcription du fléau dont ils ont délivré leur patrie. Ces Médecins méritent les plus grands éloges, tant pour les travaux immenſes auxquels ils ſe ſont livrés avec un zèle toujours actif, que pour les lumières qu'ils ont répandues & les ſavantes remarques qu'ils ont faites ſur la maladie qu'ils avoient à combattre. M. *Lebrun* fut chargé de la Principauté de Chimay; M. *Charlier*, de la Prévôté de Binch; M. *Biourge*, de la Baronnie de Fontaine-l'Evêque & des villages voiſins; M. *Lecocq*, de la Terre du Rœulx & des

Seigneuries adjacentes; M. *Déchamps*, de différens villages, tant de la Châtellenie d'Ath que d'autres jurisdictions; M. *Knapp*, Médecin de Mons, de quelques villages dans le voisinage de cette Capitale; M. *Honnorez*, Médecin pensionnaire de la même ville, des environs de Marimont, pendant les trois dernieres semaines du séjour de la Cour dans ce Château royal. Ces Médecins se sont donné des peines infinies, chacun dans leur département, non-seulement pour la guérison des personnes attaquées de la Dyssenterie, mais encore pour garantir celles qui en étoient prochainement menacées. C'est ainsi qu'ils sont heureusement venus à bout d'arrêter les ravages de cette maladie contagieuse.

Tels qu'aient été leurs soins, ces Médecins n'auroient rempli envers les malades qu'un ministère plus officieux qu'utile, si la bienfaisance du Gouvernement ne s'étoit point étendue sur la classe indigente du peuple, qui est celle chez qui la Dyssenterie a regné avec plus de force & de malignité. Les pauvres, accablés du double poids de la misère & de la maladie, manquoient des secours nécessaires au soutien d'une vie autant languissante que douloureuse: la mort s'apprêtoit à en couper le fil. Dans ces tristes momens, la main tutélaire du Gouvernement se fit sentir par ses bienfaits; & dès lors, les travaux des Médecins furent couronnés par les plus heureux succès, toutes les fois que les malades ne se refuserent point au traitement par leur indocilité, ou ne le traverserent point par le mauvais régime.

A côté du petit nombre de ceux qui furent assez dépourvus de bon sens, pour ne point se prêter aux soins qu'on prenoit de leur conservation, il y en eut un plus grand, qui profita du bienfait avec autant de soumission aux ordonnances des Médecins, que de reconnoissance envers le Gouvernement. Les campagnes retentirent des cris d'allégresse, lorsqu'on annonça à leurs habitans,

que les médicamens les plus propres à les guérir de la Dyssenterie alloient être distribués gratuitement; qu'on avoit donné des ordres pour que les boissons, de l'espèce nécessaire, leur soient journellement fournies avec une égale libéralité; & que des Médecins, connus par une sage expérience, étoient préposés pour diriger l'administration de ces différens moyens curatifs.

Qu'il fut beau alors d'entendre les vœux que le peuple avoit formés dans la simplicité de son cœur, & que sa voix reconnoissante poussoit vers le ciel, en bénissant l'Auguste Marie-Therese, dont les vues maternelles envers ses fideles sujets ont été si bien remplies par la sagesse prévoyante du Gouvernement des Pays-Bas. Cet acte de bienfaisance sera désormais le cri de ralliement des pauvres, qui s'attrouperont pour s'entretenir des moyens qu'on a employés pour les arracher à la mort. Les ouvriers qui gagnent la vie par les travaux de l'agriculture, se plairont à dire aux Fermiers que, sans les soins qu'on a pris de leur existence, les moissons auroient manqué de mains pour en recueillir les richesses. Les uns & les autres ne cesseront de raconter à leurs enfans les bienfaits dont ils ont été les objets; ils les exhorteront même à les répéter à leur postérité, afin que la mémoire ne s'en efface jamais. C'est ainsi que les Princes, amis de l'humanité & les peres du peuple, élevent à leur gloire des monumens plus durables que le marbre & l'airain, parce que ces monumens ont le cœur des sujets pour base, & que l'amour en est l'architecte & l'ouvrier.



MÉMOIRE
SUR LA
DYSSENTERIE
Qui a regné dans la Province de Hainaut, en 1779.

ARTICLE PREMIER.

Constitution de l'année 1779.

AVant que d'écrire l'Histoire d'une maladie épidémique, il est important de tracer la marche successive des intempéries essentielles de chacune des saisons qui en ont immédiatement précédé le regne. Un pareil recueil ne peut que jetter beaucoup de lumières sur les causes qui ont disposé les hommes à prendre la maladie, de même que sur celles qui lui ont donné naissance. Mais comme je ne me suis point appliqué à tenir des notes exactes sur les variations de l'atmosphère & leur influence sur le Baromètre & le Thermomètre, pendant le cours de l'année 1779, je profite, avec reconnoissance, des Observations Météorologiques que M. le Baron *de Poëderlé*, le fils, a faites à Bruxelles, pendant les neuf premiers mois de cette année, & qu'il a communiquées au public par la voie de l'*Esprit des Journaux*, Décembre 1779. Je me bornerai à extraire la substance de ces Observations, & je les rédi-

gerai dans le goût de celles que M. *Boucher*, célebre Médecin de Lille, fait inférer, chaque mois, dans le Journal de Médecine qui s'imprime à Paris. Cela me paroît suffire, pour qu'on puisse voir en quoi chacune des saisons a influé sur les dispositions éloignées & prochaines à la Dyssenterie qui a désolé notre Province.

L'année 1779, dit M. le Baron *de Poéderlé*, est trop intéressante, par son bel hiver, doux & très-sec, par son printems hâtif, & par l'abondance qui en est résultée dans les fruits, dans la moisson & dans la vendange, pour ne point la faire passer à la postérité, d'autant qu'elle fera époque dans les annales de la Météorologie. Mais ne pourrois-je point ajouter que cette année fera aussi époque dans les annales de la Médecine, puisque toute favorable qu'elle ait été en apparence à certaines productions de la terre, elle en a altéré le suc & la consistence, au point d'en devancer la corruption, de les rendre même préjudiciables à la santé. J'aurai ailleurs l'occasion de m'étendre sur ce sujet; je passe maintenant au recueil des principales Observations Météorologiques.

JANVIER 1779.

La nuit du 31 Décembre au premier de ce mois a été remarquable par un ouragan terrible qui a été prolongé dans la matinée de ce dernier jour. Dès les 4 heures du soir du 31 Décembre, le vent est devenu violent; de 6 à 7 heures, il a commencé à devenir impétueux avec une forte ondée de pluie, mêlée de grêle, d'éclairs & de tonnerre; il y a eu même des endroits où le tonnerre a été plus effrayant. Le vent a duré, avec impétuosité, pendant toute la nuit, & la pluie qui a été forte, est tombée par reprises; mais dès les 5 heures du matin jusques vers 8 heures, l'ouragan a été furieux par un vent de *nord-ouest* variable avec grande pluie. Ce terrible ouragan a diminué le reste du jour; il est tombé quelque neige fondue & pluie froide, qui ont cessé vers les 3 heures du soir, & le ciel, dès les 7 heures, est devenu serein, & le tems s'est mis à la gelée.

Les vents dominans ont été l'*est* & le *sud*.

La liqueur du Thermomètre (construit suivant les principes de M. *de Réaumur*) est descendue plusieurs fois jusqu'au dessous du terme de la congélation, spécialement le 4, le 9, le 11 & le 12, qui sont les jours où le froid a été un peu vif.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le Thermomètre, a été de 6 degrés & demi au deſſus du terme de la congélation, & la moindre de 8 degrés & demi ſous le même terme. La différence, entre ces deux termes, eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le Barometre, a été, le 8 de ce mois, de 28 pouces 7 lignes 3 quarts, & ſon plus grand abaiſſement a été, le premier du mois, de 27 pouces 3 quarts de ligne. La différence, entre ces deux termes, eſt d'un pouce 7 lignes.

La température de ce mois a été ſèche, froide, juſqu'au 20, & enſuite douce.

Il y a eu 18 jours de gelée peu forte, ſèche.
5 jours de pluie; mais il en eſt tombé peu.
18 jours de brouillards.
2 jours de tems beau & doux pour la ſaiſon.

Comme le froid a été peu conſidérable, la campagne n'a ſouffert en rien; les colſats étoient beaux, les boutons des arbres étoient fort enflés, & quelques ſureaux, bien expoſés, bourgeonnoient déja.

FEVRIER.

La température de ce mois a été très-ſèche & très-douce. Les vents dominans ont été le *ſud-oueſt* & l'*oueſt-ſud-oueſt*.

La liqueur du Thermomètre n'eſt deſcendue qu'un ſeul jour au deſſous du terme de la congélation; elle étoit, le 26, à un demi degré au deſſous de ce terme, vers ſix heures trois quarts du matin. Le 8, le 12, le 13, le 18, le 21, le 26, le 27, là liqueur s'eſt élevée entre dix & onze degrés quelques lignes au deſſus du terme de la congélation; ce qui a donné des jours chauds pour la ſaiſon.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le Thermomètre, a été, le 28, de 12 degrés un quart au deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été, le 26 le matin, d'un demi degré au deſſous de ce terme. La différence, entre ces deux termes, eſt de douze degrés trois quarts.

La plus grande élévation du mercure, dans le Baromètre, a été, le 17, de 28 pouces 8 lignes, & la plus petite, le 12, de 28 pouces 1 ligne. La différence, entre ces deux termes, eſt de 7 lignes.

Il y a eu 1 jour de pluie, mais bien petite.
3 jours de bruine.

14 jours très-beaux, doux & des plus agréables pour la saison.
3 jours de gelée blanche.
18 jours de brouillards plus ou moins durables ou répandus.

Dès le 18, les arbres les plus hâtifs commencerent à bourgeonner, & les chauves-souris volerent dans la soirée. Vers les 15 derniers jours du mois, l'eau manquoit dans la plupart des citernes, des sources étoient taries à la campagne, les rivieres au plus bas, &c., en un mot, tout caractérisoit une très-grande sécheresse.

Enfin vers la fin du mois, tout bourgeonnoit & tout verdoyoit à la campagne, comme à la ville; les rues étoient remplies de petites bouquetières avec des violettes; les arbres fruitiers, exposés au midi, pêchers, abricotiers, &c. fleurissoient; on voyoit aussi des champs de colsats se disposer à donner des fleurs; & jusqu'aux animaux, sur-tout les volatiles, se ressentoient de cette saison hâtive. Les uns s'apparioient, les autres commençoient à faire leurs nids, & les merles, grives, rouges-gorges, linots, verdiers, &c. chantoient comme en Avril.

MARS.

La température de ce mois a été sèche & peu froide. Le vent d'*est* a été le plus dominant.

La liqueur du Thermomètre est descendue, le 5 & le 11 de ce mois, jusqu'au terme d'un degré un quart au dessous de celui de la congélation; il a gelé du 5 au 13, & même le 30; mais le 27, la liqueur a monté à 15 degrés & demi au dessus du terme de la congélation.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le Thermomètre, a été de 15 degrés & demi au dessus du terme de la congélation, & la moindre a été d'un degré un quart au dessous du même terme. La différence, entre ces deux termes, est de 16 degrés 3 quarts.

La plus grande hauteur du mercure, dans le Baromètre, a été, le 4 & le 5, de 28 pouces 8 lignes, & son plus grand abaissement, le 19, de 27 pouces 8 lignes & demie. La différence, entre ces deux termes, est de 11 lignes & demie.

Il y a eu 5 jours de pluie.
15 jours fort beaux.

8 jours

8 jours de tems en grande partie ſerein.
4 jours de brouillards aſſez grands.
13 jours de brouillards dans la baſſe région.
4 jours de gelée blanche.

Le 26, dans l'après-midi, on a vu, à la campagne, plusieurs hirondelles volant le long de l'eau. Le 31, on a entendu chanter la tourterelle, & dans les Ardennes, du côté de Baſtogne, le paſſage des pluviers dorés y a été conſidérable. La plupart des colſats étoient en fleurs avant le 16 du mois.

AVRIL.

La température de ce mois a été aſſez chaude & ſèche. Le vent d'*oueſt-ſud-oueſt* a le plus dominé.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le Thermomètre dans la journée du 15, a été de 20 degrés 3 quarts au deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été, le 2, d'un demi degré au deſſous de ce terme. La différence, entre ces deux termes, eſt de 21 degrés 1 quart.

La plus grande élévation du mercure, dans le Baromètre, a été, le 2, de 28 pouces 6 lignes & demie, & la plus petite, le 26, de 27 pouces 7 lignes & demie. La différence, entre ces deux termes, eſt de 11 lignes.

Il y a eu 10 jours de pluie peu conſidérable.
15 jours de beau tems & quelquefois chaud pour la ſaiſon.
1 jour de gelée, le 18.
1 jour de gelée blanche.
10 jours de tems fort variable, dont quelques uns mêlés de vent violent, de pluie & de grêle.
1 jour de tonnerre.

Dès le commencement du mois, tous les arbres fruitiers étoient en fleurs. Le 6, les hirondelles voloient en ville, & le 22 les grands martinets. Le 7, on a entendu chanter le roſſignol pour la premiere fois dans les grandes forêts, & ſeulement le 12 dans les petites; le 8, le coucou, & le 13, la caille.

MAI.

Les vents ont dominé de l'*oueſt* au *ſud*. La température de ce mois a été ſèche, & les dix derniers jours, fort chaude.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le Thermomètre, a été, le 24, de 27 degrés un quart au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été, le 21, de 2 degrés 3 quarts au dessus du même terme. La différence, entre ces deux termes, est de 24 degrés & demi.

La plus grande hauteur du mercure, dans le Baromètre, a été, le 23, de 28 pouces 4 lignes & demie, & son plus grand abaissement, le 1, de 27 pouces 7 lignes & demie. La différence, entre ces deux termes, est de 9 lignes.

Il y a eu 12 jours de pluie, mais peu abondante.
1 jour de forte gelée blanche.
7 jours de tems variable.
12 jours de beau tems, dont 7 très-chauds.
2 jours beaux, mais froids.
1 jour de tonnerre.

JUIN.

Ce mois a eu une température en partie assez froide, & en partie assez humide, cependant la sécheresse a prédominé.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée le 7 par le Thermomètre, a été de 23 degrés un quart au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été, le 4, de 4 degrés & demi. La différence, entre ces deux termes, est de 18 degrés 3 quarts.

La plus grande hauteur du mercure, observée le 30 dans le Baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes & demie, & son plus grand abaissement a été, le 11, de 27 pouces 8 lignes 1 quart. La différence, entre ces deux termes, est de 7 lignes 1 quart.

Les vents du *nord* & du *nord-est* ont été les plus dominans; aussi a-t-il gelé à glaces dans la journée du 4.

Il y a eu 15 jours de pluie.
11 jours de tems pluvieux & variable.
1 jour de tonnerre.
4 jours de tonnerre qui se faisoit entendre de loin.

Dès les premiers jours du mois, on a commencé la fenaison, ainsi que la récolte du colsat.

JUILLET.

La température de ce mois a été chaude & en partie humide: les vents ont beaucoup varié, le *sud-ouest* a été ce-

pendant le plus dominant. Cette température a commencé le 19, & a duré jusqu'à la fin du mois. Le tems plus ou moins orageux & pluvieux a retardé la récolte ; celle des seigles avoit commencé dès les premiers jours du mois, & sans ces pluies & orages, celle même des froments auroit été finie avant le premier d'Août, dans les endroits les plus tardifs.

La plus grande élévation de la liqueur du Thermomètre a été, le 3, de 25 degrés un quart au dessus du terme de la congélation, & la moindre, le 1 & le 18 de ce mois, a été de 11 degrés au dessus du même terme. La différence, entre ces deux termes, est de 14 degrés un quart.

La plus grande hauteur du mercure, dans le Baromètre, a été, le 12, de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement, le 4, de 27 pouces 5 lignes. La différence, entre ces deux termes, est d'un pouce.

Il y a eu 16 jours de pluie, dont 15 ont encore été orageux.

7 jours, où le tonnerre & les éclairs ont recommencé à différens intervalles.

1 jour de tonnerre, avec une explosion effrayante & forte ; ce fut le 7 du mois.

2 jours d'orage violent dans plusieurs endroits, dont quelques-uns ont été grêlés ou foudroyés ; ce fut le 19 & le 30.

13 jours du tems beau & chaud ; ce fut le 1, le 2 & le 3, & du 8 au soir jusques dans la nuit du 18 au 19.

A O U T.

Les vents ont beaucoup varié, cependant ils ont soufflé plus fréquemment des parties de l'*est*. La température de ce mois a été très-chaude & des plus sèches.

La plus grande chaleur, marquée par le Thermomètre & qui a eu lieu le 16, a été de 24 degrés 3 quarts au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été, le 27, de 11 degrés 1 quart audessus du même terme. La différence, entre ces deux termes, est de 13 degrés & demi.

La plus grande hauteur du mercure, dans le Baromètre, a été de 28 pouces trois lignes & demie, le 20, 21, 28 & 29 ; & la moindre hauteur, observée le 6, a été de 27 pouces 10 lignes. La différence, entre ces deux termes, est de 5 lignes & demie.

Il y a eu 2 jours de pluie ; le 8, pendant toute la journée, & le 10, entre 9 & 10 heures du soir.

2 jours de tonnerre qui grondoit de loin.

9 jours de brouillards assez forts dans la matinée.

28 jours de grande chaleur.

Dès les premiers jours du mois, on a commencé à couper les avoines.

SEPTEMBRE.

La température de ce mois a été chaude & sèche. Les vents dominans ont été le *sud-ouest* & l'*ouest-sud-ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée le 1 par le Thermomètre, a été de 26 degrés un quart audessus du terme de la congélation, & la moindre, observée le 21, a été de 5 degrés 3 quarts au dessus du même terme. La différence, entre ces deux termes, est de 20 degrés & demi.

La plus grande élévation du mercure, dans le Baromètre, a été, le 17, de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement, observé le 24, de 27 pouces 8 lignes & demie. La différence, entre ces deux termes, est de 7 lignes & demie.

Il y a eu 10 jours de pluie, mais peu considérable.

10 jours fort chauds.

12 jours de beau tems.

2 jours de tonnerre, mais il grondoit de loin.

2 jours de grand vent.

2 jours de gelée blanche.

La Dyssenterie a commencé, pendant ce mois, à faire quelques ravages dans certains endroits de nos Provinces, & particulièrement dans le village de Sombref, sur la route de de Bruxelles à Namur.

Telles sont été les variations les plus essentielles de l'air pendant les neuf premiers mois de l'année 1779 ; voyons maintenant en quoi elles peuvent avoir influé sur la naissance & la propagation de la maladie qui est le sujet de ce Mémoire.

Il ne faut que jetter les yeux sur le précis d'Observations Météorologiques, pour être convaincu que la sécheresse a dominé pendant les neuf premiers mois de l'année, à l'exception de Juin & Juillet, qui ont donné bien des jours d'une température humide. Ce fut trop peu pour nous ; car il y a longtems que les Médecins de cette Province ont remarqué

que la perſévérance d'une conſtitution sèche de l'air n'eſt point favorable à la ſanté des habitans. Cet élément, lorſqu'il perſiſte dans un état de ſécherefſe trop durable, les affecte d'autant plus vivement, que les grands courans qui l'emportent, viennent ſouvent du côté de l'*Eſt* ou du *Nord*. Eſpeces d'amphibies, nous avons beſoin d'humidité pour adoucir la roideur des fibres & tempérer la chaleur de nos humeurs : c'eſt pourquoi les années ſont moins fécondes en maladies, quand les vents nous charient un air humide, & que nous avons des pluies répétées par intervalles. Il eſt vrai que les maux chroniques ne s'accommodent pas tous d'une telle conſtitution, mais les aigus ſont en revenche aſſez rares. Dans les années pluvieuſes, les Epidémies ſont plus rares encore dans le climat que nous habitons. Celle qui vient de s'y manifeſter, doit en partie ſon origine à la ſécherefſe ; & c'eſt à l'époque des pluies ſurvenues dans les mois de Novembre & de Décembre derniers, qu'on peut rapporter celle de ſa diminution, & enfin de ſa ceſſation.

Tel eſt l'état phyſique des habitans de cette Province, qu'en général ils ont beſoin que les courans d'air, qui ſont fréquens, quelquefois même violens dans leurs cantons, charient plus ou moins d'humidité ; il importe ſur-tout, dans leur climat, que la terre & ſes productions ſoient rafraîchies de tems à autre par les pluies. Notre ſol n'eſt rien moins que marécageux dans la plus grande partie de ſon étendue ; il eſt compoſé de ſable, ailleurs de marne, en peu d'endroits d'argile ; ou c'eſt une terre noire qu'on peut regarder comme le produit de la culture & de l'engrais.

Les vapeurs ſulfureuſes de la houille qui s'élevent en fumée & qui ſe confondent dans la maſſe d'air qui nous environne, demandent encore le ſecours des pluies, pour être ramenées à la ſuperficie de la terre. Elle eſt immenſe la quantité de houille qu'on brûle dans nos foyers pendant toute l'année, mais incomparablement plus en hiver qu'en été : il faut toute l'activité de ces hommes hardis qui vont la chercher juſques dans les entrailles du globe, pour en fournir ce qui eſt néceſſaire aux habitans du pays, & pour en charger les vaſtes bâteaux qui l'exportent chez nos voiſins.

Toutes ces raiſons ne laiſſent aucun doute ſur le beſoin de pluie dans notre Province, relativement à la ſanté de ſes habitans ; mais comme elle eſt d'une utilité plus générale, &

que les avantages que procure l'eau du ciel, font en quelque façon communs à bien des nations, la longue féchereffe nous a encore privés de ces avantages. Il eft vrai que du premier de Janvier 1779 jufqu'à la fin de Septembre, il y a eu 76 jours de pluie; mais elle a manqué dans les momens où elle étoit plus néceffaire. D'ailleurs, ce qu'il a tombé d'eau, n'a point été fuffifant pour entretenir la hauteur ordinaire de nos rivières: le peu de neige qu'il y a eu dans cette Province, pendant l'hiver de 1778 à 1779, a même beaucoup contribué à ce décroiffement. Comme la terre n'a jamais été mouillée qu'à très-peu de profondeur de fa fuperficie, le niveau d'eau en eft devenu fi bas, que la plupart des fontaines ont tari, que les ruiffeaux fe font defféchés, que les puits n'ont même été que d'une foible reffource contre la difette d'eau, parce qu'on n'y a fouvent puifé qu'une boiffon à demi bourbeufe, & conféquemment mal-faine. Ce manquement à défolé les habitans de la campagne; ils ont non feulement été obligés d'aller chercher, affez loin de leur village, l'eau qui étoit néceffaire pour abreuver leur bétail; mais, dans plufieurs endroits, les pauvres ont encore été privés de la boiffon falutaire, que les fources d'eau vive leur avoient toujours donnée fi libéralement. Obligés de remplacer le défaut de ce riche préfent de la nature, ils furent bien fouvent forcés de recourir à l'eau ftagnante pour étancher la foif qui les dévoroit; ils l'employerent même aux ufages de leur maigre & frugale cuifine.

Mais l'été de 1779 n'eft point feulement remarquable par la fechereffe de fa conftitution, il l'eft encore par les chaleurs qui ont été vives & de longue durée. Suivant les obfervations faites fur la liqueur du Thermomètre de *Réaumur*, la hauteur a été pouffée certains jours du mois d'Avril jufqu'au delà de 20 degrés au deffus du terme de la congélation; de 27, dans le mois de Mai; de 23, en Juin; de 25, en Juillet; de 24, en Août, & de 26, le premier de Septembre. Ces termes font ceux de la plus grande élévation de la liqueur, qui en Juillet & Août n'eft point defcendue plus bas que 11 degrés au deffus du point de la congélation; il y a eu, pendant ces deux mois, 41 jours de chaleurs plus ou moins grandes, mais plus vives & plus foutenues dans le fecond que dans le premier.

Comme il eft hors de doute que la chaleur de l'air qui nous environne, doit toujours être bien inférieure à celle de nos

corps, que les Phyſiciens ont fixée à 32 degrés & demi au deſſus du terme de la congélation; il eſt démontré, par les obſervations marquées ci-deſſus, que le fluide immenſe dans lequel nous vivons & que nous reſpirons, s'eſt trop long-tems rapproché de la chaleur animale, pour ne point avoir altéré la ſanté, en favoriſant l'alcaleſcence de nos humeurs les plus diſpoſées à la putridité.

Cet état de l'air n'a pas moins influé ſur les productions de la terre, dont la maturité précoce a frayé le chemin à une corruption inattendue. Nos bleds ſont peut-être les ſeuls fruits de la terre, qui ont été exempts de la plaie générale.

La ſécherеſſe & les chaleurs ont encore produit un autre effet. Elles ont prodigieuſement favoriſé la multiplication des inſectes, eux qui n'ont point de plus grands ennemis que le froid & les pluies. Les chaleurs du printems avoient déja fait éclore une énorme quantité de chenilles; mais celles de l'été en augmenterent bien davantage le nombre, ainſi que celui des autres inſectes. Les mouches, en particulier, furent ſi abondantes, qu'elles devinrent incommodes. A la campagne, on ne pouvoit prendre ſes repas, ſans employer la main gauche à les chaſſer, pendant que de la droite on portoit les alimens à la bouche. Mais cette incommodité ne fut rien en comparaiſon du dégât qui réſulta des œufs de mouches dépoſés ſur les vivres. On eut ſur-tout la plus grande peine à conſerver les ſubſtances animales dans leur bonté; & la prodigieuſe quantité de vers, à qui ces œufs donnerent naiſſance, a plus d'une fois infecté les alimens, dont la claſſe indigente du peuple, qui ne regarde pas de bien près à ce qu'elle mange, s'eſt repue pendant les chaleurs de l'été.

L'abondance des papillons a correſpondu à celle des chenilles, à qui ils doivent leur origine. Delà cette immenſe quantité d'œufs que ces papillons dépoſerent ſur les fruits & les légumes, dont la conſiſtence fut viſiblement altérée. Les chaleurs favoriſerent ſpécialement la multiplication des chenilles communes; le nombre en fut ſi grand, que la plupart des jardins en ont été dévaſtés. On ſait qu'il n'y a preſque pas un ſeul mois où l'on ne puiſſe trouver de ces chenilles; une ſeule changée en papillon pond juſqu'à trois ou quatre cens œufs. Au bout de deux mois, il en ſort autant de chenilles qui multiplient dans la même progreſſion. Dès les mois

d'Avril & de Mai, ces petites chenilles vont dévorer les bourgeons & les feuilles qui les environnent. Alors tous les efforts font inutiles pour les détruire ; il n'y a que des pluies froides qui puiffent les faire périr. Mais comme l'été leur fut extrêmement favorable, on les a vu fe multiplier jufques dans l'automne, & dépouiller les arbres de leurs feuilles, pendant qu'ils étoient encore tout chargés de fruits.

La plupart des légumes ont auffi été en proie aux infectes dévorans qui attaquoient leur parenchyme. Une forte de pucerons fe jettoit fi abondamment fur certaines efpeces d'herbages potagers, que les quarrés qu'on avoit vu couverts de la plus belle verdure pendant le jour, étoient dépouillés le lendemain. Mais de tous les légumes, il n'en eft point qui ait eu plus à fouffrir que le choux, qui a fes chenilles particulieres. Ces infectes avides en mangèrent les parties les plus tendres, & ne laiffèrent que les côtes. Il eft vrai que tous les choux ne parurent point dévaftés par cette engeance ; plufieurs préfentoient à l'œil la pomme la mieux réuffie. Mais l'efpoir du jardinier n'étoit fondé que fur de fauffes apparences ; car la chaleur & la féchereffe avoient tellement préjudicié à la végétation de ce légume, qu'il pourriffoit au moment qu'il alloit être mûr, & répandoit l'odeur la plus infecte dans tout le jardin. Les choux rouges, dont la falubrité rend la confervation fi précieufe, réuffirent plus mal encore que les autres efpèces. Les uns s'ouvrirent avant leur maturité & s'écartelèrent en morceaux blanchis par la corruption ; les autres, qui avoient un extérieur fain, cachoient un cloaque de pourriture dans leur centre.

C'eft encore à la chaleur & à la féchereffe, mais fur-tout à la multitude d'infectes, qu'on doit attribuer l'altération du beurre, que tant de ménagères de campagne ont remarquée vers la fin de l'été & le commencement de l'automne. Les vaches étoient faines ; elles donnoient du lait abondamment, parce qu'elles étoient alors nourries de trefle qui en augmente la quantité. La crême, belle en apparence, ne permettoit cependant point à fes parties huileufes de fe rapprocher en beurre, qu'après une percuffion prolongée au delà du tems ordinaire. Au fortir de la baratte, le beurre ne prenoit même point de confiftence, autre que celle de miel : il falloit le tenir plufieurs jours au frais de la cave, avant de le pouvoir mouler en petits pains. Mais le beurre

n'étoit point uniquement en défaut du côté de la conſiſtence; il l'étoit encore par le goût de moiſiſſure qui en rendoit l'uſage déſagréable, & préſageoit une rancidité prochaine. On remarqua, en quelques endroits, que les vaches qui avoient brouté le trefle en pleine campagne, étoient celles dont le lait vicié influoit davantage ſur la mauvaiſe qualité du beurre.

A quelle cauſe peut-on attribuer ce vice, ſinon à la fourmilliere d'inſectes qui rampoient ſur la terre & ſur la plante? Tout le monde ſait que ces petits animaux abondent en ſel âcre, dont la propriété diſſolvante va quelquefois juſqu'à déſunir les principes qui entretiennent la conſiſtence gélatineuſe des humeurs. Comme le lait prend aiſément le goût des choſes dont les vaches ſe nourriſſent, il a dû d'autant plus être empreint des qualités de ce ſel âcre, ſi propre à diſſoudre le tiſſu naturel de ſes molécules, que l'animaliſation parfaite lui manque, & qu'il tient encore à la nature des choſes dont les vaches ſe ſont remplies en broutant.

Je ne finirois pas ſi je voulois m'étendre ſur les différentes obſervations qu'on a faites pendant le cours de l'année 1779. Tout le monde s'eſt plaint que les fruits d'été n'avoient pas leur ſuc ordinaire; mais ces plaintes ne ſont rien en comparaiſon de celles qu'on a faites, lorſqu'on s'eſt apperçu que les fruits d'automne pourriſſoient avant le tems qu'ils parviennent à la maturité dans les autres années. C'eſt la végétation précipitée par la ſécheresſe & la chaleur qui a donné aux fruits, comme aux légumes, une maturité précoce qui a avancé le terme de la corruption. L'activité de la végétation s'eſt même ſoutenue ſi longtems, que dans les mois de Septembre & d'Octobre on a vu les arbres tout-à-la-fois chargés de feuilles, de fruits & de fleurs, & ce qui eſt plus encore, de jeunes fruits déja noués.

Jettons maintenant un coup d'œil ſur la conſtitution médicale de l'année 1779. Dès le printems, la plupart des maladies ont pris le caractère bilieux. Les fievres de cette eſpèce ont été aſſez communes; pluſieurs ſe ſont même préſentées ſous le maſque de fluxion de poitrine, mais elles n'en ont point impoſé au Médecin obſervateur. En général, la plus grande partie des maladies reconnoiſſoient la bile pour cauſe, ou elles ſe montroient avec plus d'intenſité, par la raiſon que la bile en dérangeoit le cours ordinaire.

Vers la fin de l'été, les diarrhées bilieuſes ſont devenues très-fréquentes; il y a eu encore beaucoup de jauniſſes & de fievres putrides. Ces maladies ont été, ſemble-t-il, les préludes de la Dyſſenterie épidémique qui a déſolé pluſieurs Provinces des Pays-Bas Autrichiens, ainſi que l'Electorat de Cologne, la Principauté de Liege, & en France, la Bretagne, le Perche, le Maine, l'Orléanois & le Poitou.



ARTICLE II.

De la marche de la Dyſſenterie dans la Province de Hainaut, des lieux où elle s'eſt manifeſtée, & du nombre des malades & des morts connus par les rapports des Médecins employés pendant le cours de l'Epidémie.

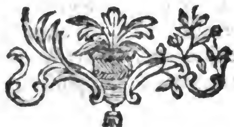
LA claſſe indigente du peuple fut celle qui eut davantage à ſouffrir de la Dyſſenterie; & quoique les gens aiſés n'en euſſent point été exempts, le nombre des malades fut infiniment plus grand parmi les pauvres. C'eſt l'effet ordinaire d'une maladie contagieuſe de ſe répandre, & d'étendre ſes ravages à toutes les conditions. Les perſonnes avantagées de la fortune furent cependant attaquées avec moins de violence, il y eut même peu de victimes parmi elles : mais la cauſe en eſt ſimple ; comme elles eurent ſoin de demander promptement du ſecours, elles prévinrent ainſi les ſuites terribles de la négligence à cet égard.

Les vieillards ont preſque tous ſuccombés à la Dyſſenterie, ſoit à raiſon de leur grand âge, ſoit par une ſuite de la complication de leurs infirmités habituelles avec cette maladie. Pluſieurs perſonnes, valétudinaires d'ailleurs, n'ont auſſi pu réſiſter à la force du mal, quoique dans un âge peu avancé ; mais c'eſt parmi les enfans que l'Epidémie a été plus meurtriere. On ne doit point en être ſurpris : le défaut de raiſon de leur part, la complaiſance aveugle des parens, l'amour mal-entendu de ceux-ci, tout cela rendit les conſeils des Médecins inutiles ; ce ne fut que rarement qu'on parvint à faire obſerver aux enfans le régime convenable, & plus rarement encore à leur faire prendre les médicamens néceſſaires pour obtenir la guériſon.

Tant d'autres obſtacles arrêtèrent le traitement & s'op-poſèrent aux vues curatives des Médecins, qu'il eſt ſurprenant que le nombre des victimes n'ait point été plus conſidérable. Graces aux ſoins & au zèle de ces miniſtres de la ſanté ! S'ils n'avoient pas employé toutes les reſſources d'un eſprit fécond en expédiens, le bas peuple, eſclave de ſes préjugés, ſe ſeroit lourdement précipité dans le tombeau. Il a fallu combattre des opinions évidemment fauſſes, mais ſoutenues par l'entêtement, pour éloigner les ſuites fâcheuſes qui ne pouvoient manquer d'en réſulter. On n'a cependant point réuſſi à convaincre tous les malades ; car il a ſouvent été impoſſible de leur faire comprendre que les avis qu'on leur donnoit, que les ſoins même du Gouvernement, n'avoient d'autre objet que leur conſervation.

C'eſt principalement à ces différentes cauſes qu'on doit attribuer la mort de quantité de perſonnes qui ont groſſi les Nécrologes des Médecins, mais qui auroient multiplié leurs ſuccès, ſi elles euſſent ſenti combien l'indocilité & l'inconduite pouvoient leur être préjudiciables. Je ne ferai point d'autres réflexions à cet égard, parce qu'elles doivent être le ſujet d'un article particulier.

Il s'agit maintenant de voir quels ſont les endroits qui ont été infectés de la Dyſſenterie, quelle a été la marche de cette maladie, quel a été le nombre de malades & de morts connus par les rapports qui ſe ſont adreſſés à Monſieur le Conſeiller Avocat de SA MAJESTÉ, PEPIN. On doit faire obſerver qu'il n'eſt preſque ici queſtion que des pauvres ; car on n'a point compté, dans les Tables ſuivantes, les perſonnes aiſées qui ſe ſont confiées à leur Médecin ordinaire. Il n'y a que la liſte des morts, qui comprend les perſonnes de tout état.





EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. CHARLIER, Médecin de Binch.

DU 30 SEPTEMBRE 1779.

DEs la fin du mois d'Août la Dyssenterie s'est manifestée dans plusieurs Paroisses de la Prévôté de Binch, comme : à Anderlues, à Leval, à Trahegnies, au Mont Sainte Aldegonde, à Carnieres, à Morlanwelz & à la Hestre.

Depuis la fin d'Août jusqu'à la fin de Septembre, la moitié des habitans d'Anderlues a été attaquée de la maladie. On compte déja quatorze morts, dans ce village, parmi les personnes infirmes & les enfans.

DU 4 OCTOBRE.

La Dyssenterie a gagné l'Estinne haute; il y a deux malades. Mais elle s'étend davantage à Leval, au Mont Sainte Aldegonde & à Trahegnies; on compte vingt-neuf malades dans ces trois endroits.

DU 7 OCTOBRE.

Dix-huit personnes de Morlanwelz sont dans le traitement préservatif. A Leval & au Mont Sainte Aldegonde, la maladie continue ses ravages : au Mont Sainte Geneviève, où elle commence depuis douze à quinze jours, il y a actuellement huit personnes attaquées.

DU 11 OCTOBRE.

Les malades du village de Leval sont au nombre de huit; il y a, parmi eux, quatre enfans en dessous de six ans. On vient d'y enterrer un vieillard que la Dyssenterie a emporté.

Au Mont Sainte Aldegonde, on compte dix malades, dont quatre sont dans le bas âge. Quatre morts dans ce village.

A Trahegnies, trois malades, plusieurs convalescens, deux morts.

La Hestre, hameau de Haine Saint Pierre, a cinq malades; Haine Saint Pierre en a trois. Une vieille femme est morte à Haine Saint Paul.

A Morlanwelz, il y a maintenant douze malades, compris trois enfans; à Carnières, quatorze, compris quatre enfans.

Au Mont Sainte Geneviève, huit malades & deux morts.

DU 13 OCTOBRE.

Il y a un mort à Buvrines, & deux malades au Hameau de Fromenteau, qui dépend de ce village.

La Dyssenterie est à Epinois, mais il n'y a encore qu'un malade. A l'Estinne haute, il y en a huit nouveaux, & deux à Haine Saint Pierre. A Morlanwelz, ainsi qu'à Carnières, les malades sont réduits au nombre de douze, dans chaque endroit; mais il y a deux morts dans le dernier village. Au Mont Sainte Aldegonde, deux morts & quatre nouveaux malades.

Il ne reste plus que cinq personnes attaquées à Leval, & trois à Trahegnies.

DU 17 OCTOBRE.

Deux morts à Carnieres: deux nouveaux malades. Ainsi, douze personnes dans le traitement, comme au rapport du 13.

Il y a trois nouveaux malades à Epinois, & cinq à l'Estinne haute.

La Dyssenterie est passée à Vellereilles, où il y a deux malades; elle est aussi à l'Estinne basse, où trois personnes en sont attaquées, & quatre menacées.

Cette maladie s'est encore glissée dans la ville de Binch; on y a trouvé douze pauvres qui en sont atteints.

DU 20 OCTOBRE.

Il reste peu de malades au Mont Sainte Genevième; mais il y en a sept nouveaux à Epinois, & six à Leval. Un mort dans ce dernier village,

Huit nouveaux malades à Trahegnies: beaucoup de menacés au Mont Sainte Aldegonde. A Vellereilles le Brayeuse, trois malades, & quelques autres habitans qui font craindre; car ils sont au moment de grossir le nombre de ceux que la maladie tourmente.

On ne compte plus que neuf malades à l'Estinne haute, mais il y a beaucoup de menacés. A l'Estinne basse, encore deux malades; à Saint Vaast, cinq; à Trivieres, onze: ces deux derniers villages sont infectés depuis peu de jours.

Binch a trois nouveaux malades.

DU 25 OCTOBRE.

Il y a huit nouveaux malades au Mont Sainte Aldegonde, & à Leval cinq anciens. On craint pour quatre perſonnes de Trahegnies, qui ſont dangereuſement attaquées.

Depuis peu de jours quelques habitans d'Epinois ſont tombés malades, & d'autres menacent de l'être. Il y a un mort dans cet endroit.

La Dyſſenterie paroît vouloir attaquer pluſieurs perſonnes à Buvrines; elles en ont déja les ſymptomes avant-coureurs.

Il y a ſix nouveaux malades à l'Eſtinne haute; un à l'Eſtinne baſſe; cinq à Reſſay; quatre au Mont Sainte Geneviève; cinq à Saint Vaaſt. Un mort dans ce dernier village.

DU 27 OCTOBRE.

La maladie s'eſt manifeſtée à Waudrez & à Haulchin.

DU 29 OCTOBRE.

Le nombre des malades diminue au Mont Sainte Aldegonde, à Leval & à Trahegnies; il n'y en a actuellement que cinq en danger dans ces trois Paroiſſes. Mais l'Epidémie s'étend à Epinois, où un enfant vient de mourir.

La Dyſſenterie eſt paſſée à Grand-Rengt. A l'Eſtinne haute & à Trivieres, elle ne fait point des progrès conſidérables. Il en eſt de même à Reſſay, à Waudrez & à Saint Vaaſt, où il reſte peu de malades.

DU 30 OCTOBRE.

On a trouvé quinze perſonnes attaquées à Grand-Rengt, & deux à Merbe Sainte Marie.

Le calme n'a pas duré longtems à Waudrez; la maladie y reparoît avec plus de force que jamais; elle s'eſt même gliſſée à Bruiles, hameau dépendant de ce village.

DU 2 NOVEMBRE.

La maladie continue à diminuer au Mont Sainte Aldegonde, à Leval & à Trahegnies; on vient cependant d'y perdre une des perſonnes qui étoient en danger le 29 Octobre.

On compte à Epinois cinq convaleſcens, quatre menacés, un mort.

On ne connoit point de nouveaux malades à Buvrines.

Il reſte neuf perſonnes dans le traitement au Mont Sainte Geneviève. A Veilereilles, tous les malades ſont mieux. A Haulchin, les premiers attaqués ſont guéris; il y a maintenant deux commençans & trois menacés dans cette Paroiſſe.

La maladie reparoît à l'Eſtinne haute; trois de ſes habitans en ſont atteints depuis peu de jours, & trois autres fortement menacés. Quant au village de l'Eſtinne baſſe, il ſemble que la Dyſſenterie ſe borne à mettre de tems en tems quelques perſonnes dans les diſpoſitions prochaines à la contracter.

Il y a quatre nouveaux malades à Saint Vaaſt, & cinq à Trivières; parmi ceux-ci, trois enfans en deſſous de dix ans.

Waudrez n'a plus qu'un malade. Les perſonnes, dont il eſt parlé dans le rapport du 30 Octobre, en ſont demeurées à une forte menace, & ont été promptement tirées d'affaires. Mais Bruiles a ſix malades, outre quelques autres de ſes habitans qui ſont mine de vouloir l'être. A l'arrivée du Médecin dans ce hameau, on comptoit déja ſix enfans morts.

Il n'y a rien de nouveau à Reſſay.

Cinq perſonnes, de la claſſe des gens aiſés, ſont attaquées de la Dyſſenterie dans la ville de Binch.

DU 5 NOVEMBRE.

Seize nouveaux malades à Grand-Rengt, & cinq à Bienne le Hapart.

Rien de nouveau au Mont Sainte Aldegonde, non plus qu'à Trahegnies, Leval, Trivieres, Reſſay & Saint Vaaſt; mais toujours beaucoup de menacés à Epinois.

Au Mont Sainte Geneviève, trois perſonnes récemment tombées malades, & cinq menacées. Une femme morte, après deux rechûtes.

Pluſieurs menacés à Vellereilles & à Haulchin. A l'Eſtinne haute, les malades ſont mieux; & à Bruiles, il n'y en a qu'un nouveau.

DU 9 NOVEMBRE.

Encore un nouveau malade à Bruiles. Un mort. A Grand-Rengt, il s'eſt trouvé quatre perſonnes attaquées depuis le dernier rapport.

Le village de Rouvroix eſt infecté comme tant d'autres; il y a vingt perſonnes priſes de la Dyſſenterie, & parmi elles, quatre enfans de huit à dix ans.

Tant à Saint Vaaſt que dans ſes hameaux, il ne reſte que trois malades; il y a même peu de menacés, ainſi qu'à Trivieres. Rien de nouveau au Mont Sainte Aldegonde, ni à Trahegnies.

Une femme eſt morte à Leval, après trois rechûtes.

Il y a quatre perſonnes nouvellement attaquées à Haulchin; mais celles de l'Eſtinne haute, qui ont eu la Dyſſenterie, continuent à être bien.

DU 16 NOVEMBRE.

La maladie ceſſe à Saint Vaaſt, ainſi qu'au Mont Sainte Aldegonde. Elle n'augmente guère au Mont Sainte Geneviève; car il n'y a qu'un nouveau malade : on y a cependant perdu deux enfans.

Deux habitans de Trivières viennent d'être pris de la Dyſſenterie. A Epinois, il n'y a rien de plus que ci-devant : les malades ſont même hors de danger, & les menacés ſont tirés d'affaires. Buvrines n'a pas eu moins de bonheur; ceux qui ſembloient avoir contracté la maladie, en ont été quittes pour la peur; il n'y a qu'une fille qui l'ait faite en plein. Les remèdes pris à tems en ont préſervé les autres.

La Dyſſenterie ceſſe à Bienne le Hapart & à l'Eſtinne. Elle va auſſi à ſa fin à Bruiles. Une femme de quarante ans, qui s'eſt refuſée au traitement, eſt morte dans ce hameau.

Il reſte deux malades à Leval, où une femme eſt morte, après la ſeconde rechûte.

Vellereilles n'a plus qu'un ſeul malade en péril. Il n'y en a point de nouveaux à Haulchin; mais dans le village de Grand-Rengt, il ſe trouve onze perſonnes qui continuent ou qui commencent la Dyſſenterie.

Les malades de Rouvroix ſont réduits au nombre de neuf.

DU 24 NOVEMBRE.

La maladie va à ſa fin, pourvu qu'elle n'augmente pas à Peiſſant, où il y avoit, le 22, une femme attaquée & deux enfans menacés.

Il y a deux nouveaux malades à Rouvroix, & un à Fauru, hameau de l'Eſtinne haute. Rien de plus à Vellereilles, que ce qui a été dit dans le rapport du 16. A la même date, les malades du village de Haulchin étoient guéris.

Il s'eſt trouvé un nouveau malade à Bruiles, & ſept à Epinois; mais ſix de ces derniers ont été promptement rétablis.

Pluſieurs pauvres familles de Binch ſont infectées de la Dyſſenterie. Les perſonnes aiſées n'en ſont point exemptes; on en compte ſix aſſez vivement attaquées. DU

DU 4 DÉCEMBRE.

Il y a eu six nouveaux malades à Rouvroix depuis le dernier Rapport, & parmi eux, trois filles de 7, de 11 & de 14 ans. Ces malades sont maintenant en bon état.

A Buvrines, trois nouveaux malades, savoir: un homme de 50 ans & deux de ses enfans.

Dans les autres villages, il n'y a plus de Dyssenterie; car tout se borne à un petit nombre de convalescens éparpillé dans Leval, l'Estinne haute, Haulchin, Mont Sainte Geneviève & Grand-Rengt.

DU 12 DECEMBRE.

On peut dire, pour le coup, que la maladie est absolument finie. A peine en reste-t-il quelques vestiges, & c'est au village de Leval, où une veuve est retombée depuis le 7 de ce mois. Les personnes qui ont été récemment attaquées à Rouvroix & à Grand-Rengt, sont en bon train de convalescence; il y a cependant encore quelques habitans de ce dernier endroit qui sont atteints de la Dyssenterie; mais comme ils sont de la classe des gens aisés, ils n'entrent point en compte du traitement gratuit, qui n'a été accordé qu'aux pauvres.

Comme le nombre des indigens est fort grand dans les Paroisses de Leval, d'Epinois, de Trahegnies & du Mont Sainte Aldegonde, celui des malades y fut aussi considérable; on peut dire, sans exagération, que la plupart de ces indigens ont été attaqués ou fortement menacés de la Dyssenterie.

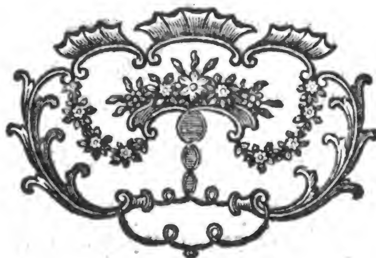
DENOMBREMENT

Des morts dans le quartier de Binch.

De la combinaison de ce qui est dit dans les rapports ci-dessus & avoué par les Curés, il résulte que le nombre des personnes qui ont été attaquées de la Dyssenterie dans le département de Binch, monte au moins à celui de quatre cens dix.

Leval & Trahegnies,	12 morts.
Mont Sainte Aldegonde,	8
Epinois,	5
Buvrines,	5
Mont Sainte Geneviève,	11

Saint Vaaſt,	9
Trivières,	3
Haine Saint Paul, avant le 20 Octobre,	2
Haine Saint Pierre, ſous la conduite d'un Médecin particulier,	1
La Heſtre juſqu'au 17 Octobre,	7
Belcourt,	1
Morlanwelz, juſqu'au 20 Octobre,	11
Carnières, avant le traitement gratuit,	7
Carnières, du 27 Septembre au 20 Octobre,	9
Waudrez & Bruiles,	10
Bienne le Hapart,	1
Grand-Rengt, Rouvroix, Haulchin,	0
	Total 102 morts.





EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. BIOURGE, *Médecin de Fontaine l'Evêque.*

DU 2 OCTOBRE 1779.

L'Epidémie s'eſt aſſez étendue juſqu'à ce jour, tant à Fontaine qu'à Forchies; mais le nombre des malades n'eſt plus auſſi grand qu'il a été dans les premiers tems de l'invaſion.

DU 5 OCTOBRE.

Telle que ſoit la diminution des malades dans la ville de Fontaine, on ne laiſſe pas d'en compter journellement neuf à dix nouveaux. Trois perſonnes y ſont mortes depuis le 2 de ce mois. Il eſt vrai qu'on annonce encore la perte de quatre autres; mais elles n'ont point été traitées par le Médecin nommé au texte.

DU 8 OCTOBRE.

Il y a beaucoup de malades à Anderlues. Les uns ſont attaqués depuis quelques ſemaines, les autres depuis le 3 d'Octobre ſeulement: on compte aujourd'hui cinq ou ſix perſonnes en danger dans ce village.

A Fontaine l'Evêque, la Dyſſenterie a paſſé du bas peuple aux premiers bourgeois. On a perdu ſix perſonnes dans cette ville, depuis le rapport du 5.

DU 20 OCTOBRE.

Il reſte peu de malades à Fontaine, ainſi qu'à Forchies & au Pieton: c'eſt à Anderlues & ſes hameaux qu'il y en a un plus grand nombre.

DU 6 NOVEMBRE.

Peu de nouveaux malades à Anderlues. Il y a un ſeul mort à Fontaine depuis quinze jours. Le nombre des malades eſt maintenant fort petit dans cette ville; il n'y a preſque que des convaleſcens.

A Forchies & au Pieton la maladie gagne ſi peu, que depuis pluſieurs jours on n'y trouve perſonne qui l'ait contractée.

C 2

On doit faire obſerver qu'il y a eu beaucoup de malades qui n'ont point été traités par le Médecin dont je viens de donner les rapports par extrait. Le nombre des pauvres qui n'ont eu recours à perſonne, eſt auſſi très-conſidérable. De l'un & de l'autre de ces chefs, il eſt impoſſible de rendre au juſte la quantité de malades qu'il y a eu dans les environs de Fontaine : tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que la moitié des habitans de cette ville a été attaquée de la Dyſſenterie, & qu'on a compté cent ſoixante-treize perſonnes atteintes de cette maladie dans les villages du Pieton, de Forchies & d'Anderlues.

DU 28 NOVEMBRE.

La maladie eſt abſolument à ſa fin. Peu de perſonnes en ont été atteintes depuis le 6 de ce mois ; encore ſont-elles maintenant convaleſcentes, à l'exception de quelques-unes qui languiſſent, ſoit par leur obſtination à ſe refuſer au régime & aux remedes, ſoit pour être retenues par les incommodités qui ont ſuccédé à la Dyſſenterie.

NOMBRE DES MORTS DE LA DYSSENTERIE

Dans le département de Fontaine l'Evêque, conformément à la déclaration des Curés.

Courcelles, morts de tout âge,	53
Fontaine l'Evêque, Paroiſſe Saint Chriſtophe,	55
Fontaine l'Evêque, Paroiſſe Saint Vaaſt,	32
Forchies,	18
Pieton,	2
Anderlues & ſes hameaux,	59
Total des morts,	219.





EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. DECHAMPS, Médecin à Lens.

DU 6 OCTOBRE 1779.

LA Dyſſenterie s'eſt tellement répandue dans le village de Thoricourt, que le 5 il y avoit déja quinze maiſons attaquées, dans l'une deſquelles on a trouvé cinq malades; la mere dans un état déſeſpéré; deux filles, dont une mourut trois quarts d'heure après l'arrivée du Médecin; deux garçons. Une autre fille de ce village y étoit morte au commencement du mois.

La plupart des malades de Thoricourt étoient dangereuſement attaqués, quoiqu'ils n'euſſent commencé à ſe plaindre que du 2, du 3 ou du 4 de ce mois. On compte aujourd'hui vingt-quatre perſonnes atteintes de la Dyſſenterie dans ce petit village.

DU 8 OCTOBRE.

Depuis le 6, il y a neuf autres maiſons infectées à Thoricourt, & pluſieurs nouveaux malades dans les premières. On a perdu trois de ceux qui étoient en danger à la viſite du 6; deux ſont encore péricliтans.

A Lombize, il y a trois malades; un ſeul à Cambron ſaint Vincent.

DU 11 OCTOBRE.

Quatre morts à Thoricourt. Du 9 au 10, il s'eſt trouvé trente-ſix malades dans ce village.

A Montignies-lez-Lens, un malade; quatre à Louvignies.

DU 13 OCTOBRE.

Hier, il y avoit cinq familles attaquées à Louvignies. La Dyſſenterie qui s'eſt manifeſtée dans ce village, eſt d'un caractère auſſi mauvais qu'à Thoricourt; il n'y a de différence que dans certains ſymptomes qui ſe déclarent avec un peu moins d'intenſité.

Un nouveau malade à Cambron ſaint Vincent.

DU 15 OCTOBRE.

La Dyſſenterie eſt paſſée à Silly. Une femme y mourut hier.

DU 16 OCTOBRE.

Dans une des cinq familles de Louvignies, il ſe trouve trois enfans attaqués de la maladie. A Silly, ſept malades.

La contagion s'étend à Thoricourt. D'un jour à autre, il y a ſouvent trois nouveaux malades. On en compte actuellement quatre en danger de mourir.

DU 18 OCTOBRE.

A Autrep, Paroiſſe d'Hormignies, & dans la portion de ce hameau qui dépend de Tongre Notre-Dame, il y a ſix malades, dont deux étoient en péril & pour ainſi dire mourans, à la viſite du 17, qui eſt la première.

Entre dix maiſons d'Autrep, on peut compter ſeize ou dix-ſept perſonnes plus ou moins attaquées de la Dyſſenterie.

A Hormignies, il y a un malade; deux morts à Silly; cinq nouveaux malades à Thoricourt, & un à Jurbiſe.

DU 21 OCTOBRE.

Deux morts à Autrep.

La Dyſſenterie eſt paſſée des extrémités du village de Lombize, où elle s'étoit d'abord manifeſtée, au centre de cette Paroiſſe. Elle s'eſt auſſi gliſſée dans le milieu du village d'Herchies.

DU 25 OCTOBRE.

La maladie gagne à Lombize; il y avoit avant-hier douze perſonnes ſérieuſement attaquées. On y a perdu un enfant.

Depuis cinq à ſix jours, il n'y a point eu de nouveaux malades à Thoricourt. Lens en a donné deux. A Herchies, il s'eſt plus agi de menaces que de maladie décidée; car il n'y a juſqu'ici qu'une ſeule perſonne qui ſoit pleinement dyſſentérique.

Le village d'Autrep a vingt-cinq malades, & parmi eux, pluſieurs de la claſſe des gens aiſés.

Depuis que la Dyſſenterie déſole Thoricourt, on y compte dix-neuf morts.

DU 31 OCTOBRE.

Encore deux morts à Thoricourt. La contagion se répand dans ce village ; car on y a trouvé six nouveaux malades. L'Epidémie fait aussi des progrès à Lombize, où l'on compte huit personnes récemment attaquées. Les choses vont mieux à Autrep ; il n'y a qu'un nouveau malade. Les autres se rétablissent.

DU 3 NOVEMBRE.

Il y a dans le village de Silly plus de gens infectés de la Dyssenterie qu'on ne croit : ils se cachent pour se faire traiter par des personnes qui craignent la lumière du grand jour, & ils ne s'annoncent qu'au moment où il est nécessaire de leur administrer les Sacremens. Le Chirurgien de l'endroit a déclaré au Médecin qu'il y avoit plus de quarante malades : celui-ci en a vu douze parmi les pauvres, tous dangereusement attaqués.

A Lombize, deux grandes personnes sont mortes & plusieurs enfans.

Deux ou trois malades de Thoricourt vont être les victimes de leur entêtement & de leur inconduite.

DU 4 NOVEMBRE.

Il y a deux nouveaux malades à Herchies, & point d'augmentation dans le nombre de ceux d'Autrep.

DU 13 NOVEMBRE.

La maladie ne fait plus de grands progrès à Lombize ni à Silly ; c'est au hameau de Monvinage qu'elle est le plus répandue.

Il y a trois morts à Silly, un à Fouleng ; mais on ne doit point en charger le Médecin, qui n'en a vu aucun. Tous quatre ont été traités clandestinement par un Chirurgien.

La plupart des malades de Thoricourt persistent dans leur entêtement à l'égard des médicamens qu'ils refusent de prendre, & du régime convenable, auquel ils ne veulent point s'assujettir. Trois de ces entêtés sont morts pendant le cours de cette semaine. On enterre aujourd'hui la vingt-neuvième victime de la Dyssenterie.

La maladie s'est bornée à deux maisons du village d'Herchies : elle est autant que terminée à Autrep.

DU 22 NOVEMBRE.

Il ne reste que deux malades & quelques convalefcens à Thoricourt.

DU 28 NOVEMBRE.

Il y a encore quinze ou feize malades à Silly.

A Cambron, trois nouveaux dans une même maifon; mais il n'y a rien de plus à Lombize, que ce qui a été dit dans le rapport du 13 de ce mois.

Pour le coup, la Dyffenterie eft autant que finie dans le malheureux village de Thoricourt, où cette maladie n'auroit pas été plus funefte qu'ailleurs, fi le Médecin y eût trouvé des malades & plus raifonnables & plus dociles. Parmi les morts, on compte huit enfans entre deux & douze ans, & deux hommes nonagénaires.

DU 5 DECEMBRE.

Il y a encore plufieurs perfonnes dyffentériques à Silly, & parmi elles, trois nouvellement attaquées. Le village de Gibeck en a donné deux autres. On mande que la maladie reparoît à Fouleng.

DU 17 DECEMBRE.

Il refte toujours des malades à Silly, mais ils fe tirent heureufement d'affaire. Une famille entière eft encore attaquée de la Dyffenterie à Cambron Saint Vincent. Cette maladie n'y paroît plus d'un auffi mauvais caractère; elle eft cependant plus longue à guérir; fouvent même elle dégénere en fievre putride.

LISTE DES MALADES ET DES MORTS.

Dans le quartier de Lens.

	malades.	morts.
Dans les Paroiffes voifines de Lens,	33	0
Thoricourt,	81	36
Silly,	42	5
Lombize & Mairie,	31	6
Total des malades	187	morts 47.



EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. ***LEBRUN***, *Médecin de Villers-la-Tour dans la Principauté de Chimay.*

DU 6 OCTOBRE 1779.

DÈs le 8 du mois d'Août, la Dyſſenterie s'eſt manifeſtée à Seloigne, Paroiſſe de cette Principauté, qui eſt de cinq cens communians. Il y eut à cette époque cinq malades & un mort. La contagion ſe répandit en peu de tems dans tout le village. Il y eſt mort, pluſieurs fois, deux ou trois malades par jour : juſqu'ici on en a perdu trente, parmi les deux tiers des habitans, qui ont été plus ou moins attaqués de la maladie.

La Dyſſenterie continue à Seloigne, & quantité de perſonnes y ſont encore dangereuſement infectées. La contagion s'eſt auſſi répandue à Forges, à Bourlers, à Baileu & à Villers-la-Tour. Pluſieurs habitans de Chimay en ſont morts; d'autres en ſont maintenant attaqués, mais avec moins de danger que dans les villages.

DU 13 OCTOBRE.

L'Epidémie continue ſes ravages à Seloigne ; il y a encore beaucoup de perſonnes grandement malades. Il eſt vrai que le nombre en eſt moindre que ci-devant ; mais la Dyſſenterie manque auſſi de victimes, parce que la plupart des habitans en ont été atteints.

Les villages de Momignies, de Beauvez, & leurs hameaux, ſont tellement infectés, que pluſieurs perſonnes y ont déja été emportées de la maladie. Forges, Villers-la-Tour, Bourlers, Baileu, ſont auſſi attaqués de la Dyſſenterie ; elle s'eſt même manifeſtée avec tant de fureur à Saint Remy & à Forges, que quantité de malades en ſont morts.

DU 17 OCTOBRE.

Quatre morts à ſaint Remy : à Forges & ſes hameaux, quelques nouveaux malades & pluſieurs morts.

Le centre de la ville de Chimay n'a perſonne qui ſoit attaqué de la Dyſſenterie ; mais dans les fauxbourgs il y a ſept malades. La contagion diminue à Seloigne.

A Villers, on compte deux morts & pluſieurs nouveaux malades. Le nombre des uns & des autres eſt moindre à Bourlers qu'à Forges ; mais le village de Baileu eſt preſque auſſi châtié que ce dernier, car il y a quelques enfans morts & cinq ou ſix grandes perſonnes nouvellement attaquées.

Le 13, il ne reſtoit que trois malades dangereuſement atteints dans le village de Seloigne : le 14, Forges, Bourlers & Baileu avoient dix nouveaux malades : le 15, il s'en eſt préſenté pluſieurs dans les endroits dépendans de Momignies : le 16, un ſeul nouveau malade à ſaint Remy. A Virelles, il y a une fille qui fait craindre pour ſes jours.

La contagion ſemble augmenter à Baileu & à Bourlers ; mais à Forges, à Chimay & à ſaint Remy, elle perſiſte dans le même état.

DU 26 OCTOBRE.

Le 18, il y avoit encore treize malades, tant à Momignies & Beauvez que leurs dépendances : mais à Seloigne, il n'en reſtoit qu'un fortement attaqué.

Le 19, quatre nouveaux malades, partie à Chimay, partie à Saint Remy ; neuf, à Baileu & ſes dépendances. Six perſonnes dans le traitement à Bourlers, & trois à Forges.

Le 20, encore dix malades en danger à Momignies, Beauvez & leurs hameaux. Il ne reſte à Seloigne que quelques convaleſcens ; mais la mort a fait des ravages dans cette Paroiſſe ; car elle a enlevé ſix de ſes habitans, depuis peu de ſemaines.

Le 21, Saint Remy avoit quelques malades ; Chimay huit ; Virelles un ; Baileu pluſieurs en danger ; Bourlers un nouveau ; Forges les mêmes que ci-devant.

Le 22, à Momignies, Beauvez & leurs dépendances, les malades ordinaires & un nouveau.

Le 23, le même nombre à Forges ; quatre nouveaux à Bourlers ; trois nouveaux à Baileu & ſes dépendances ; quelques malades à Chimay.

Le 24, à Momignies, Beauvez, Macquenoiſe & leurs dépendances, treize malades, parmi leſquels trois nouveaux.

A Momignies, qui eſt la Paroiſſe la plus nombreuſe de la Terre de Chimay, il y a juſqu'aujourd'hui vingt-un

morts, tant de la claſſe des enfans que des adultes; mais il faut remarquer que la Dyſſenterie a infecté environ deux cens de ſes habitans.

Le 25, Chimay n'avoit plus que cinq malades. Dans cette ville, ainſi qu'à ſaint Remy & à Forges, on compte trente-huit morts de tout âge depuis le 10 de Septembre; mais il faut remarquer encore que le nombre des perſonnes qui ont été attaquées de la Dyſſenterie, peut aller à celui de cent dans ces trois endroits.

Il y a deux nouveaux malades à Baileu & quatre à Bourlers. Depuis le 15 de Septembre, ces deux Paroiſſes ont perdu quinze de leurs habitans.

Un nouveau malade à Forges; à Villers-la-Tour treize, & trois morts.

DU 9 NOVEMBRE.

Le 27 Octobre, à la viſite de Momignies, de Beauvez & de leurs dépendances, trouvé onze malades, compris deux nouveaux.

A Forges, quatre malades; à Bourlers, quinze; à Baileu, ſix.

Le 28, deux malades à Boutonville, dépendance de Baileu.

Le 29, quatre malades à Chimay; un au Moulin de la Haie, dépendance de Baileu; les malades ordinaires à Baileu, à Bourlers & à Forges; trois nouveaux à Monceau.

Le 30, deux malades à Macquenoiſe; ſix à Beauvez; un ſeul en danger à Momignies; à Monceau, les trois malades ordinaires, qui ſont de la même famille.

Le 31, un nouveau malade aux Haies de Saint Remy; trois à Chimay, parmi leſquels deux nouveaux; deux au Moulin de la Haie, dont un nouvellement attaqué; à Baileu, quatre; à Bourlers, huit; à Forges, les malades ordinaires.

Le 1 de Novembre, à Macquenoiſe, deux malades; ſept à Beauvez; trois à Momignies; à Monceau, les mêmes.

Le 2, quatre malades à Forges; les malades ordinaires & quelques nouveaux à Bourlers; comme ci-devant à Baileu & au Moulin de la Haie.

Le 3, à Baileu, Bourlers & Forges, les malades ordinaires.

Le 4, quatre malades à Chimay; trois à Virelles; à Bourlers, Baileu & Forges, le même nombre.

Le 5, à Macquenoiſe, Beauvez, Momignies & Monceau, les malades ordinaires & quelques nouveaux.

Le 6, à Forges, un nouveau malade, & deux à Bour-

lers. A Virelles & à Baileu, les malades ordinaires, ainsi qu'à Chimay.

Le 7, à Monceau, Chimay & Virelles, comme ci-devant.

Le 8, un nouveau malade à Momignies; à Beauvez, Sormalot & à Macquenoise, les malades ordinaires & trois nouveaux.

Le 9, les mêmes malades à Forges, Bourlers, Baileu, Virelles & à Chimay.

Depuis le 26 Octobre, il n'y a que six morts dans les villages de la Principauté de Chimay.

DU 19 NOVEMBRE.

L'Epidémie diminue; non seulement le nombre de nouveaux malades est moindre, mais celui des morts l'est aussi, parce que la Dyssenterie prend un caractère plus benin. Depuis le 9, on compte deux nouveaux malades dans toute la Terre de Chimay, & deux morts dans le village de Baileu.

Le 14 de ce mois, il n'y avoit plus qu'une seule personne sérieusement attaquée parmi les malades de Momignies, de Beauvez, de Macquenoise & de Monceau.

Le 19, un seul malade avoit besoin de remedes, parmi ceux de Baileu, de Bourlers & de Forges.

DU 30 NOVEMBRE.

La Dyssenterie va décidément à sa fin: personne n'est mort depuis le 19 de ce mois, & aucun nouveau malade ne s'est présenté. Le petit nombre d'habitans de cette Principauté, qui sont encore dans le traitement, se réduit maintenant à quelques convalescens, & à d'autres qui languissent à raison des accidens survenus à la maladie primitive.

DU 9 DECEMBRE.

Personne n'est mort depuis le dernier rapport, & il n'y a eu aucun nouveau malade depuis le même tems. Tout se borne, dans nos cantons, à deux ou trois qui languissent, & à un petit nombre de convalescens, dont plusieurs sont assez maltraités par les suites que la Dyssenterie a laissées après elle.

SPECIFICATION DES MALADES ET DES MORTS

Dans la Principauté de Chimay.

On ne peut fixer au juste le nombre des personnes qui ont

été attaquées de la Dyssenterie dans l'étendue de cette Principauté, parce que les rapports n'en donnent point la quantité déterminée dans tous les endroits. On peut cependant assurer que le nombre des malades passe celui de huit cens, puisque le village de Seloigne en a déja eu au moins 332, c'est-à-dire, les deux tiers d'une Paroisse de 500 communians; & que Chimay, Saint Remy & Forges en comptoient cent le 26 du mois d'Octobre.

On est mieux informé du nombre des morts, puisqu'il est attesté par les Curés des endroits suivans:

Chimay, Saint Remy & autres dépendances,	50 morts.
Seloigne, Forges & dépendances,	37
Virelles & Vaux,	2
Baileu, Bourlers & Boutonville,	26
Villers-la-Tour,	4
Monceau, dépendance de Macon,	2
Sainte Geneviève,	1
Momignies, Beauvez, Macquenoise,	19
Salles & ses dépendances,	3
Total des malades 800,	des morts, 144





EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. LECOCQ, Médecin de la ville du Rœulx.

DU 10 OCTOBRE 1779.

LA Dyssenterie qui désole les environs du Roeulx, a succédé à la Diarrhée; celle-ci regne depuis longtems, mais celle-là ne fait des progrès plus considérables que depuis cinq à six jours: elle a déja enlevé six personnes. Houdeng-Goegnies, Sterpy, Bracquenies, Thieu, Ville & Mignault, sont les villages où cette maladie contagieuse s'est manifestée avec le plus de force.

DU 19 OCTOBRE.

Depuis deux jours, le nombre des malades est considérablement augmenté à Houdeng-Goegnies.

DU 25 OCTOBRE.

Il y a au moins trente personnes attaquées de la Dyssenterie dans le village d'Houdeng-Goegnies.

DU 27 OCTOBRE.

Les malades se multiplient au Rœulx; il y en a dix nouveaux depuis deux jours. Houdeng-Goegnies en fournit aussi journellement quelques-uns; il y a deux morts, depuis le 25, dans ce dernier endroit.

DU 1 NOVEMBRE.

Quatre morts; un au Rœulx, un autre à Bracquenies, un troisiéme à Houdeng-Goegnies, & le quatrième à Thieu.

DU 8 NOVEMBRE.

La Dyssenterie qui sembloit ne vouloir épargner personne à Houdeng-Goegnies, ne s'étend plus avec la même rapidité; elle marche d'un pas bien plus lent; car le nombre des malades diminue, & il s'en présente peu de nouveaux.

Depuis quatre à cinq jours, aucun des habitans du Roeulx n'est tombé malade. Un vieillard qui languissoit depuis quelque tems, vient de mourir dans cette ville.

Il y a maintenant peu de malades à Sterpy, ainfi qu'à Bracquenies; mais il y en a deux nouveaux à Bouffoit, & quatre à Gottignies depuis fix jours.

DU 22 NOVEMBRE.

Quoique la Dyffenterie faffe moins de progrès, elle ne laiffe pas de porter de tems en tems des coups fur quelques nouveaux malades. Le nombre n'en eft pas grand; car celui de toutes perfonnes attaquées de la maladie depuis peu de jours ou depuis longtems, eft réduit à trois dans la ville du Rœulx, à une feule à Thieu, à quatorze à Houdeng-Goegnies; mais parmi ces dernières, il y en a dix qui font entrées en convalefcence. Un jeune homme du Rœulx, dont la guérifon n'étoit plus douteufe, vient de retomber & de mourir par inconduite dans le régime.

DU 13 DECEMBRE.

La Dyffenterie ne regne plus au Rœulx ni dans les villages voifins; elle joue, pour ainfi dire, de fon refte. Le 7, il y avoit un malade en danger à Houdeng-Goegnies; mais il eft aujourd'hui convalefcent. Le 10, trois perfonnes du même endroit furent brufquement attaquées. Une d'elles eft déja mieux, & il y a apparence que les deux autres ne tarderont point à mettre fin à l'Epidémie par leur guérifon.

DENOMBREMENT DES MALADES ET DES MORTS

Dans le Département du Rœulx.

Au Rœulx, 180 malades, 6 morts.
A Houdeng-Goegnies, 400 malades, 9 morts
A Sterpy-Bracquenies, 23 malades, 3 morts.
A Thieu, 30 malades, 1 mort.
A Bouffoit, 7 malades, tous guéris.
A Maurage, 6 malades, 1 mort.
A Ville fur Haine, 15 malades, 1 mort.
A Gottignies, 10 malades, 2 morts.
A Thieufies, 4 malades, tous guéris.
A Mignault, 35 malades, 3 morts.

Après le 24 d'Octobre, ce Médecin a ceffé de vifiter les malades de ce dernier village, d'autant qu'il leur étoit inutile, à raifon du refus conftant de toute efpèce de fecours de fa part. Depuis le 24 d'Octobre, il y a eu 12 morts dans cet endroit.

Total des malades, 710. Des morts, 38.



EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. HONNOREZ, Médecin-Pensionnaire de la ville de Mons.

DU 18 OCTOBRE 1779.

Comme le séjour de la Cour à Marimont attiroit dans l'enceinte du Chateau quantité de personnes attaquées de la Dyssenterie, qui s'y transportoient des villages voisins pour consulter Mr *Campagna*, premier Médecin de SON ALTESSE ROYALE, on fut obligé d'éloigner la foule qui pouvoit porter la contagion dans ce Chateau. Pour y réussir, sans blesser les droits de l'humanité qui sont si chers au Gouvernement, on envoya Mr. *Honnorez* à demeure fixe à Morlanwelz, village situé à peu de distance de cette Résidence Royale. Ce Médecin se rendit le 15 d'Octobre à sa destination, & il y demeura jusqu'au jour du départ de la Cour pour Bruxelles. Ce fut à la suite de cet arrangement que Mr. *Charlier*, Médecin de Binch, remit à Mr. *Honnorez* les malades qu'il traitoit dans les environs de Marimont. Le 17 Octobre, il s'en est trouvé douze à Carnières, deux à Haine Saint Pierre, douze à Morlanwelz, & cinq à la Hestre, dont Mr. *Honnorez* s'est chargé. Mais ce Médecin, suivant le rapport de ce jour, compte pour Morlanwelz, entre les personnes attaquées ou menacées de la Dyssenterie, trente nouveaux malades; dix à Haine Saint Paul; à la Hestre, hameau de Haine Saint Pierre, deux nouveaux; à Belcourt, hameau de Morlanwez, huit; à Haine Saint Pierre, huit; à Carnières, quatre nouveaux malades.

DU 19 OCTOBRE.

Un mort à Morlanwelz. Il y avoit cinq moribonds dans ce village le jour de l'arrivée de Mr. *Honnorez*.

DU 23 OCTOBRE.

De quarante-deux malades de Morlanwelz, notés dans la feuille du 18 de ce mois, il y en a trente guéris ou convalescens. Dix nouveaux malades: un mort. Les

Les seize malades de Carnières sont réduits à quatre, d'autant qu'il y en a douze guéris ou convalescens. Treize nouveaux ; aucun mort.

De sept malades anciens, il ne reste qu'une personne attaquée de la Dyssenterie à la Hestre ; les six autres sont guéries. Mais il y a cinq nouveaux malades. Point de mort.

A Jolimont, neuf malades, dont sept en convalescence : cinq nouveaux : deux morts.

De huit malades de Belcourt, sept sont tirés d'affaire. Trois nouveaux : aucun mort.

A Haine saint Pierre, trois nouveaux malades, & deux à Haine saint Paul.

DU 26 OCTOBRE.

Toutes les personnes qui ont été atteintes de la Dyssenterie à Morlanwelz, sont guéries ou convalescentes, à l'exception d'une qui vient de mourir.

A Belcourt, deux nouveaux malades : un mort. Encore deux nouveaux malades à Jolimont, & trois à Carnières.

Ceux de la Hestre sont guéris ou convalescens : de même à Haine saint Paul & à Haine saint Pierre ; mais il y a un nouveau malade dans le dernier village.

DU 5 NOVEMBRE.

Plus d'apparence de Dyssenterie à Haine saint Pierre, à Haine saint Paul, à Jolimont, à la Hestre, ni à Belcourt. Il ne reste que deux nouveaux malades à Morlanwelz, & trois à Carnières, où il y a un mort.

NOMBRE DES MALADES ET DES MORTS

Du Quartier de Marimont,

DEPUIS LE 17 D'OCTOBRE.

On peut compter cent quarante-sept malades, d'après les rapports ci-dessus.

Haine saint Pierre.	0 Morts
Haine saint Paul.	2.
La Hestre.	3.
Morlanwelz.	4.
Belcourt.	1.
Carnières.	7.
Total	17.



EXTRAIT DES RAPPORTS

De Mr. KNAPP, Médecin de la ville de Mons.

DU 21 OCTOBRE 1779.

On a trouvé huit perſonnes attaquées de la Dyſſenterie dans le village de Villers Saint Ghiſlain.

DU 22 OCTOBRE.

Deux nouveaux malades à Villers.

DU 23 OCTOBRE.

Les malades de Villers Saint Ghiſlain ſont en bon train. La Dyſſenterie eſt paſſée à Saint Symphorien, village à une lieue de Mons.

DU 25 OCTOBRE.

Cinq malades à Saint Symphorien. La plupart de ceux de Villers approchent de la convaleſcence. Deux nouveaux malades dans ce dernier endroit.

DU 29 OCTOBRE.

Sept nouveaux malades à Villers Saint Ghiſlain; trois à Saint Symphorien. Le 27, deux perſonnes attaquées de la Dyſſenterie à Nimy, village à la porte de Mons.

DU 5 NOVEMBRE.

Le 1 de ce mois, une femme de Nimy & ſon nourriſſon furent atteints de la Dyſſenterie. Un malade au Fauxbourg de la porte de Mons vers Nimy; deux nouveaux à Saint Symphorien; deux nouveaux encore à Villers Saint Ghiſlain, & un mort.

DU 14 NOVEMBRE.

Le 6 de ce mois, on a perdu un malade à Villers. Les autres y ſont convaleſcens; & il n'eſt point ſurvenu de nouveaux malades dans ce village, non plus que dans celui de Saint Symphorien.

Le 7, on a trouvé les malades de Nimy en meilleur état, à l'exception de la femme qui allaite. Un nouveau malade au Fauxbourg.

Le 8, les convaleſcens de Villers Saint Ghiſlain avançoient à grands pas vers la guériſon complette. Un nouveau malade dans cet endroit.

La convaleſcence de ceux de Saint Symphorien ſe ſoutient de manière à eſpérer qu'il ne s'agira bientôt plus de Dyſſenterie dans ce village.

Le 9, un homme de Nimy a repris la maladie par défaut de régime. La mere nourrice eſt toujours ſouffrante; ſon enfant eſt mort. Rien de nouveau au Fauxbourg.

Le 10, les convaleſcens de Villers & de Saint Symphorien continuoient à aller de mieux en mieux.

Le 11, tout étoit bien à Nimy. De deux malades du Fauxbourg, le pere eſt toujours vivement attaqué; le fils méliore de jour en jour.

Le 12, un nouveau malade à Nimy.

Le 13, un nouveau malade à Villers Saint Ghiſlain.

Le 14 encore un nouveau malade a Nimy.

DU 20 NOVEMBRE.

Le 15, rien de particulier à Nimy ni au Fauxbourg.

A Villers, il y a trois perſonnes attaquées de la nuit du 15 au 16.

Tous les convaleſcens de Saint Symphorien ſont ſi bien rétablis, qu'ils ont repris leur travail ordinaire.

RECAPITULATION DES MALADES ET DES MORTS

Dans les villages voiſins de Mons.

Il y a eu quarante-deux malades dans les villages de Villers Saint Ghiſlain, de Saint Symphorien, de Nimy, & dans le Fauxbourg tenant à ce dernier endroit.

Le nombre des morts eſt à Villers Saint Ghiſlain,	2.
A Nimy,	1.
Total des malades,	42.
- - - - Des morts,	3.

RECAPITULATION GENERALE.

Quartier de Binch,	Malades.	410.	Morts.	102.
Quartier de Fontaine,				219.
Quartier de Lens,		187.		47.

Quartier de Chimay,	800.	144.
Quartier du Rœulx,	710.	38.
Quartier de Marimont,	147.	17.
Quartier de Mons,	42.	3.
Total	2296.	570.

Il suffit de jetter un coup d'œil sur les rapports, dont on vient de donner l'extrait, pour voir combien le nombre de malades & de morts étoit grand dans le commencement de l'Epidémie.

Le peuple abandonné à lui-même n'avoit alors d'autres ressources contre la Dyssenterie, que celles qu'il tiroit de la charité & de la bienfaisance de ses voisins, & d'autres conseils pour se conduire pendant le cours de la maladie, que ceux que lui dictoit son imagination, ou tout au plus le Chirurgien du village. Mais dès que le Gouvernement eut ordonné de charger les Médecins du soin de veiller au traitement des pauvres & de leur distribuer gratuitement les secours nécessaires, on ne tarda point à s'appercevoir de la diminution des malades, & encore plus de celle des morts. Il est vrai que dans certains endroits l'Epidémie fut plus longtems meurtrière, malgré la surveillance des Médecins & la distribution des secours de toute espèce; mais il est prouvé que dans ces mêmes endroits les habitans ont refusé de se soumettre au traitement méthodique, ainsi qu'à l'observance du régime convenable à leur état.

En général, les pauvres de la campagne sont fortement attachés à leurs préjugés; il n'est point toujours aisé de les leur faire abandonner, non plus que de les engager à se retrancher sur les vieux usages. Il a fallu cependant arrêter le cours des erreurs populaires, & jetter les lumières de la raison dans des esprits qui ne les reçoivent qu'avec peine, avant de pouvoir s'assurer d'obtenir des succès constans dans le traitement de la Dyssenterie.

C'est à l'attention des Médecins préposés à l'Epidémie, qu'on doit l'avantage de l'avoir vu cesser promptement dans cette Province. Ils ont non seulement mis tout le zèle que le devoir & le patriotisme leur ont inspiré dans l'exercice de leurs fonctions envers les personnes attaquées de la maladie, mais ils ont encore étendu leurs soins jusqu'à aller à la recherche de celles qui en étoient menacées. C'est au moyen de cette sage précaution, qu'ils sont heureusement

venus à bout d'arrêter la contagion dans ſa courſe, & de prévenir ſes ravages ultérieurs.

Il eſt vrai que la Dyſſenterie s'eſt manifeſtée dans d'autres parties de la Province que celles dont on a parlé d'aprés les rapports; mais cette maladie ne s'y eſt pas répandue de manière à exiger les ſecours gratuits qui ont été ordonnés par le Gouvernement. Dans les villages ſitués vers la Sambre, dans ceux des environs d'Ath, de Leuze, d'Enghien, de Halle, de Braine-le-Comte & de Soignies, les pauvres malades ne furent point en aſſez grand nombre, pour qu'on nommât des Médecins chargés de les traiter aux frais du Gouvernement. Ces pauvres n'ont pas manqué de ſecours, quoiqu'ils n'aient point eu part aux diſtributions gratuites des médicamens & des boiſſons médicamenteuſes; ils ont trouvé bien de la reſſource dans l'humanité des Médecins de leurs quartiers, dans la charité des Curés, & dans les ſoins vigilans des Gens de Loi.

Mons n'a eu que peu de perſonnes attaquées de la Dyſſenterie, mais beaucoup de menacées; il s'eſt rencontré des unes & des autres dans toutes les claſſes des citoyens. Cette ville peut être regardée comme la barriere qui a arrêté le cours de l'Epidémie, puiſqu'on n'a point appris qu'elle ſe ſoit étendue au delà de ſes murs, du côté de la partie méridionale de la Province.



ARTICLE III.

Caractère de la Dyſſenterie & ſes ſymptômes.

COmme mon deſſein n'eſt point de donner un Traité de la Dyſſenterie, mais de tracer l'eſquiſſe de celle qui s'eſt manifeſtée en 1779 dans notre Province, je ne m'étendrai pas ſur les diviſions que les Auteurs ont faites de cette maladie, non plus que ſur les ſymptômes qui caractériſent chacune des eſpèces. Cette tâche a été ſupérieurement remplie par pluſieurs Ecrivains de ce ſiècle. Je me borne à dire que la Dyſſenterie eſt un flux de ventre, accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la ſelle: c'eſt la définition qu'en donne le célèbre *Tiſſot.*

Mais comme ce Médecin ne met point les ſelles ſanguinolentes parmi les ſignes eſſentiels de la Dyſſenterie, il eſt bon de prévenir le public qu'on peut avoir cette maladie, & & même avec danger, ſans qu'il paroiſſe du ſang dans les déjections. L'idée qu'on a communément du flux de ventre dyſſentérique, n'eſt donc pas juſte. On pourroit vivre dans une fauſſe ſécurité & laiſſer empirer le mal ſans demander du ſecours: il ſuffit qu'une perſonne ait des ſelles fréquentes & très-douloureuſes, quoique ſans teinte de ſang, pour dire qu'elle eſt attaquée de la Dyſſenterie.

Il eſt d'abord important de remarquer que les ſymptômes de cette maladie, telle qu'elle a été obſervée pendant le cours de l'Epidémie qui a déſolé notre Province, n'ont point été également graves dans tous les tems & dans tous les endroits. Quelquefois la Dyſſenterie ne réſiſtoit guère au traitement méthodique qui eſt détaillé dans la Conſultation imprimée; d'autrefois elle ſe montroit avec des accidens ſi menaçans, qu'on ne venoit à bout d'arracher le malade des bras de la mort, que par le prudent uſage des moyens extraordinaires, que la raiſon & l'expérience dictoient au Médecin inſtruit par l'obſervation. Ailleurs, la maladie ſe cachoit ſous un maſque inſidieux qu'elle ne levoit qu'au moment de déployer ſa fureur: mais on avoit négligé les remedes précieux qui convenoient dans les premiers inſtans, & que les ſignes de l'inflammation exiſtante dans les inteſtins ne permettoient plus alors de mettre en uſage. En général, c'eſt de la promptitude à employer les moyens curatifs, indiqués dans la Conſultation, qu'a ſouvent dépendu le rôle plus ou moins benin de la maladie.

Telles qu'aient été les cauſes qui ont changé le caractère primitif de la Dyſſenterie qui a regné dans la Province de Hainaut, il eſt certain qu'elle s'eſt montrée ſous différentes faces; & delà on eſt en droit de la diviſer en benigne & en maligne. Il eſt vrai que, ſuivant *Zimmermann*, Traité de la Dyſſenterie, page 217, *cette diſtinction donne lieu à bien des mépriſes: car on prend ſouvent pour maligne une maladie qui ne l'eſt pas; quelquefois auſſi la malignité détruit & ravage tout, au moment même où on ne la ſoupçonne pas.*

Mais l'intelligence des Médecins employés durant l'Epidémie les a mis en garde contre ces mépriſes. La variété des circonſtances qui ſe ſont préſentées chez les malades, ne leur

a que trop fouvent donné occafion de voir que c'étoit d'elles que dépendoit la différence dans le caractère de la maladie. Tantôt on les appelloit auprès de bonnes gens, qui non feulement avoient négligé les fecours néceffaires dans le principe du mal, mais qui s'étoient aveuglément livrés au premier venu, dont ils avoient fuivi les pernicieux confeils. Tantôt les malades qui s'adreffoient à eux, leur donnoient le défagrément de voir les complications les plus effrayantes & les plus propres à dénaturer le cours ordinaire de la Dyffenterie. Ici, la mauvaife conftitution du fujet aggravoit les fymptômes dès le moment de l'invafion, & leur prêtoit une intenfité qu'ils n'auroient point eue fans ce malheureux concours des circonftances. Là, l'infection provenant du nombre ou de la malpropreté des malades, fuffifoit feule pour imprimer le caractère de malignité à bien d'autres maladies.

L'attention que les Médecins ont donnée aux effets qui réfultoient de ces différentes caufes, étrangères par elles-mêmes à la Dyffenterie, leur a dicté le jugement qu'ils ont porté fur les variations de cette maladie. Ils fe font exprimés dans leurs rapports, comme s'ils avoient eu fous les yeux ce que dit le favant *Zimmermann*, pages 219, 220 & 221 du Traité cité. Voici comme fon Traducteur le fait parler: *On appelle fur-tout maligne la Dyſſenterie, dont les ſymptômes ſont d'abord beaucoup plus ſignificatifs qu'ils ne le paroiſſent, ou lorſqu'il paroît tout-à-coup des ſymptômes extraordinaires; ou lorſque tous les moyens curatifs les mieux réfléchis ſont ſans aucun effet, & que nombre de malades périſſent ſans la moindre faute du Médecin, du malade ou des aſſiſtans. . . . Il peut auſſi arriver qu'il paroiſſe dans une Dyſſenterie modérée des ſymptômes de malignité. Cette Dyſſenterie peut même devenir dangereuſe de différentes manières. Les eſpèces benignes de Dyſſenterie deviennent contagieuſes, malignes & dangereuſes, lorſqu'il ſe trouve pluſieurs malades dans un même petit endroit, ou bien lorſqu'il ſe trouve dans quelques ſujets des cauſes externes ou internes de malignité. Non ſeulement il peut ſe joindre une fievre putride à une Dyſſenterie des plus légères; cette fievre peut encore finir par la gangrène de pluſieurs parties du corps, lors même que les inteſtins en ſont exempts. La plupart des Dyſſenteries ſont promptement ſuivies de gangrène aux*

inteſtins, lorſqu'on ne les traite pas comme il faut de l'abord, ou qu'il ſe trouve près des malades des gens qui rendent les meilleurs traitemens inutiles. Au contraire, elles prennent un cours tout oppoſé, & finiſſent le plus heureuſement, ou paroiſſent très-benignes, lorſqu'on ſuit un traitement bien réfléchi. . . . . . . La Dyſſenterie n'eſt donc ſouvent plus ou moins maligne, ou en général dangereuſe, que ſelon la différence de certaines circonſtances.

Cette longue citation confirme, on ne peut mieux, le ſentiment des Médecins qui ont vu la Dyſſenterie changer de face pendant le cours de l'Epidémie; elle diſculpe auſſi quelques-uns d'entr'eux de ces odieuſes imputations qu'on n'a mal-adroitement débitées ſur leur compte, que faute d'avoir eu aſſez de connoiſſances pour bien apprécier la conduite qu'ils ont tenue.

Mais revenons à l'objet principal de cet Article. La Dyſſenterie qui s'eſt manifeſtée dans les Pays-Bas Autrichiens, a paru bilieuſe dès le principe de ſon invaſion. Meſſieurs *van der Belen* & *Michaux*, le premier, Docteur Régent & Profeſſeur Primaire de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Louvain, le ſecond, Profeſſeur de Botanique en la même Univerſité & Directeur du Jardin des plantes, ont ainſi jugé de cette maladie, lorſqu'ils ſe ſont rendus dans le Comté de Namur & le Brabant Wallon pour en reconnoître le caractère.

Le grand nombre de perſonnes qui furent attaquées en même tems & dans le même endroit, ne laiſſa aucun doute ſur la nature épidémique & contagieuſe de la maladie; dès qu'elle s'étoit gliſſée dans une maiſon, toute la famille ne tardoit pas à en être atteinte, & bientôt après, elle ſe répandoit dans la Paroiſſe, pour infecter les habitans de tout âge & de toute condition, mais principalement les enfans & les pauvres.

Ce n'eſt point dans l'air, c'eſt-à-dire, dans les particules déletères dont on le ſuppoſeroit chargé dans toute ſa maſſe, qu'il faut chercher la cauſe de la contagion; c'étoit dans les excrémens des malades, dans ce qu'ils vomiſſoient, qu'elle réſidoit plus que partout ailleurs. Leur haleine contribuoit encore à propager l'infection, parce qu'elle exhaloit une odeur infecte & volatile qui ſe répandoit dans la chambre qu'ils habitoient. Comme on avoit beaucoup de peine à perſuader les gens de la campagne de la néceſſité de purger la chambre des malades, en y établiſſant un courant d'air, lu-

ſieurs fois le jour, le miaſme devenoit d'autant plus actif, qu'il avoit été plus longtems renfermé; il ne manquoit point alors de porter la contagion, en s'inſinuant dans l'eſtomac des perſonnes apparemment ſaines, au moyen de la ſalive qu'elles avaloient. Je dis apparemment ſaines, parce qu'il falloit que ces perſonnes euſſent quelques diſpoſitions à la maladie, pour la contracter de cette maniere. Mais en quoi conſiſtoient ces diſpoſitions? C'eſt dans la bile qui avoit déja pris un certain degré de putridité acrimonieuſe qu'on eſt fondé à les chercher. En effet, ceux qui avoient la précaution de ſe purger, qui faiſoient uſage de boiſſons & de médicamens aceſcens, & qui tenoient un régime anti-putride, ont eu preſque tous le bonheur d'éviter la Dyſſenterie, ou de n'en avoir ſenti que de foibles menaces, dont ils ſe ſont heureuſement tirés en peu de jours. Les Curés & les Médecins, eux que le devoir de leur état appelloit ſi fréquemment auprés des malades, n'ont guère été les victimes de leur zèle, parce qu'ils étoient toujours en garde contre le péril, au moyen des précautions auxquelles ils s'aſſujettiſſoient.

On a remarqué que la Dyſſenterie étoit ordinairement d'un mauvais caractère chez les perſonnes qui avoient pris cette maladie par contagion; mais c'étoit bien pis encore, lorſque l'infection venoit des excrémens de ceux qui approchoient de la mort. La vapeur cadavéreuſe qui exhaloit de leurs déjections, agiſſoit comme un poiſon ſubtil, dont il n'étoit pas bien aiſé d'émouſſer les pointes meurtrières.

Bien des gens ont vécu dans une fauſſe ſécurité durant le regne de l'Epidémie. Tranquilles ſur leur état, parce que le flux de ventre qui les dérangeoit, n'étoit qu'une Diarrhée bilieuſe, ils n'en firent pas grand cas; mais pour s'être negligés à cet égard, ils ne tarderent point à tomber dans la Dyſſenterie. Leur exemple ſervit de leçon aux autres. Dès qu'on ſut que le flux de ventre ſimple pouvoit dégénérer en quelque choſe de pis; ſoit crainte, ſoit prévoyance, tout le monde s'empreſſa à demander conſeil. On eut alors la ſatiſfaction de voir que le nombre des malades diminuoit de jour en jour; on eut même celle de préſerver de la Dyſſenterie les perſonnes qui en étoient certainement menacées, & par là, on réuſſit à arrêter la marche de ce fléau dans les villes & les villages où il s'apprêtoit à exercer ſes ravages.

La maladie s'annonçoit par les ſymptomes ſuivans. Quelques

jours avant l'invaſion, le ſujet menacé ſe plaignoit de dégoût & de nauſées; ſon haleine étoit ſouvent déſagréable & rapportoit l'odeur d'œuf couvé. Il ſe plaignoit encore d'un ſerrement qui le gênoit vers la région de l'eſtomac, comme s'il étoit barré dans cette partie. Il avoit le viſage pâle, les yeux clairs, l'air triſte. L'attaque commençoit par des tranchées vives dans tout le bas-ventre, ſpécialement vers le nombril. Suivoient des évacuations bilieuſes & copieuſes par le bas, quelquefois par le haut; mais ces évacuations diminuoient bientôt de volume. Celles du bas, petites mais très-fréquentes, muqueuſes, ſanguinolentes, étoient ſuivies de téneſme au bout de trois ou quatre jours, & conſtamment précédées de douleurs vives. La plupart des malades n'avoient point de fievre; ils rendoient des vers par le haut & par le bas, ſans que la ſortie de cette engeance vermineuſe rendît le cours de la Dyſſenterie ou moins long ou moins pénible. Ce ne fut qu'à l'aide du traitement & du régime que les déjections ceſſerent d'être auſſi fréquentes & auſſi douloureuſes. Le malade qui alloit auparavant à la garderobe juſqu'à dix fois par heure, commençoit à avoir plus de repos; les ſelles même ne paroiſſoient plus autant ſanguinolentes; le téneſme étoit moins inquiétant; les matieres évacuées gagnoient du côté de la conſiſtence; les mucoſités diminuoient en proportion de l'épaiſſiſſement de ces matieres; enfin les tranchées & le téneſme ne ſe faiſoient plus ſentir: tout annonçoit la convaleſcence, & le malade avoit beſoin de peu de remedes, mais de beaucoup de régime pour éviter la rechûte toujours dangereuſe.

Lorſque le mal empiroit & qu'il réſiſtoit au traitement, le cours de la Dyſſenterie s'étendoit rarement au delà de dix à douze jours, ſans être terminé par la mort. La ceſſation des douleurs en impoſoit au malade qui ſe croyoit guéri; plein de forces encore, il alloit à ſes beſoins dans le jardin ou la prairie contigue à ſa maiſon. Mais peu d'heures après, le hoquet ſurvenoit, le pouls étoit petit & foible, la peau ſèche & froide. Les yeux languiſſans ſe fermoient à la lumiere, & le moribond qui ſentoit qu'il les fermeroit bientôt pour toujours, ne perdoit la connoiſſance qu'avec la vie. Il périſſoit par la gangrène des inteſtins.

Les malades étoient quelquefois bruſquement attaqués de la Dyſſenterie. Elle débutoit par des friſſons ſuivis de fievre,

par un grand mal de tête, par une ſubite proſtration de forces, avec une parfaite inſenſibilité pour tout, & même pour la maladie. Il y avoit alors complication de fievre bilieuſe, & conſéquemment une augmentation conſidérable de danger. Ces perſonnes rendoient ſouvent du ſang pur par les ſelles, ſoit dans le principe, ſoit pendant le cours de la Dyſſenterie; d'autres le quittoient par caillots, ſans être mêlé de glaires. Quoique l'évacuation de ſang ne doive pas toujours intimider, comme choſe abſolument nuiſible dans cette maladie; quoique le péril qui l'accompagne, ne ſoit point uniquement en raiſon de la perte du ſang par les ſelles; il eſt cependant très-important de ſuſpendre ſon jugement à cet égard, juſqu'à ce qu'on ait fait une combinaiſon exacte de toutes les circonſtances qui ſe joignent à ce ſymptôme quelquefois terrible. Il étoit tel dans le cas de complication, dont on vient de parler; parce que la fievre bilieuſe devenoit bientôt putride, & donnoit ainſi à la Dyſſenterie un caractère de malignité. Or les pertes de ſang ſont extrêmement dangereuſes dans toutes les maladies de cette claſſe, puiſque c'eſt à la diſſolution de ce liquide précieux qu'on doit les attribuer.

Il n'en eſt point de même dans la Dyſſenterie benigne, car ſuivant la remarque de *Degner*, au ſujet de celle qui regna épidémiquement à Nimegue en 1736, ceux qui rendirent beaucoup de ſang par les ſelles, furent moins en danger que d'autres qui en rendirent peu, mais au lieu de ſang, une matière glaireuſe, blanche, écumeuſe, gluante & ſeulement teinte en rouge. Une telle évacuation ſuppoſe un téneſme plus infructueux & plus ſouvent répété; or, toutes choſes égales d'ailleurs, la Dyſſenterie eſt d'autant plus dangereuſe, que les ſelles ſont plus fréquentes & plus petites. Par la raiſon contraire, les ſelles conſidérables & rares ſont de bon augure.

C'eſt bien à juſte titre que la Dyſſenterie compliquée de fievre putride a été miſe au rang des maladies malignes. La dépravation des humeurs eſt alors montée à un tel point, que le traitement le plus réfléchi ne réuſſit pas toujours à arracher le malade des bras de la mort. Suivant *Zimmermann*, page 240, *on dit qu'une Dyſſenterie eſt maligne, lorſqu'outre toutes les cauſes de Dyſſenterie communes à tous les lieux & à tous les tems, il y a encore d'autres cauſes particulières qui corrompent rapidement les humeurs: c'eſt là ce qui donne à une Dyſſenterie le caractère propre de malignité.*

Chez d'autres perſonnes, la maladie ſe préſentoit ſous un maſque trompeur, qui étoit fait pour en impoſer. La langue humide & naturelle ne démontroit à la vue aucun ſigne de ſaburre bilieuſe dans les premières voies ; les déjections n'étoient même pas de nature à la faire ſoupçonner. La plupart n'avoient ni vomiſſemens ni nauſées ; ils ne ſe plaignoient guère de mal de tête, non plus que de chaleur à la peau. Les forces ſubſiſtoient dans leur intégrité, & l'on remarquoit peu de dérangement au pouls. Mais le coup d'œil juſte & perçant des Médecins commis à l'Epidémie les empêcha d'être les dupes de ces apparences trompeuſes. Dès que la région épigaſtrique étoit barrée par un ſerrement incommode, ces Médecins ne doutoient pas que la bile cantonnée dans ſes réduits ne donnât occaſion à ce ſymptôme avant-coureur des tranchées, qui ne manquoient pas de ſuivre & de ſuccéder rapidement les unes aux autres. On paſſoit alors au vomitif, qui ſouvent ne faiſoit rendre au malade que l'eau tiède qu'il avoit avalée ; mais comme l'état du viſage annonçoit le feu qui couvoit ſous la cendre, on retournoit au vomitif, après avoir détrempé la bile épaiſſe par d'abondantes boiſſons ſavoneuſes. Ce qui étoit encore mieux ; on commençoit par détremper la bile, & l'on n'en ſollicitoit l'évacuation qu'après ce traitement préliminaire. Le vomitif faiſoit alors ſortir la plus grande partie de l'humeur ſtagnante par le haut, pendant que le reſte s'apprêtoit à couler par le bas. C'eſt ainſi que la Dyſſenterie, qui alloit jouer un triſte rôle par la bile croupiſſante dans ſon foyer, devenoit d'autant plus traitable, qu'on s'étoit empreſſé de prévenir le développement acrimonieux de la cauſe morbifique. Ceci s'accorde avec l'obſervation de tous les tems ; car les Médecins ſavent que les vomiſſemens bilieux, qui ſurviennent d'eux-mêmes ou par art dans le commencement de la Dyſſenterie, ſont autant avantageux, que les ſelles copieuſes de pareille nature.

Le hoquet n'étoit pas bien effrayant dans les premiers momens de la maladie. Comme il eſt preſque toujours occaſionné par les vers ou les matières ſtagnantes dans l'eſtomac & ſon voiſinage, le vomiſſement le fait ceſſer. Il n'en eſt pas de même du hoquet qui arrive dans le haut période de la Dyſſenterie, ou lorſque les choſes tournent mal ; c'eſt alors un ſigne d'inflammation & de gangrène imminente. Tout cela a été obſervé pendant l'Epidémie.

La Dyffenterie s'annonçoit encore avec d'autres fymptômes qui demandoient toute la prudence du Médecin pour les calmer. Dès le principe de l'invafion, la langue étoit quelquefois fort rouge, prefque enflammée, & le malade n'avoit aucun mauvais rapport d'eftomac. C'étoit le cas d'une phlogofe naiffante, dont il a été néceffaire d'arrêter le cours par la faignée, avant que de paffer à l'ufage du vomitif, fi effentiel à l'heureufe terminaifon du flux dyffentérique. On doit cependant avouer que l'obligation de recourir à la faignée a été rare, parce que les boiffons convenables, prifes abondamment, n'ont guère manqué d'amener le moment propre à l'évacuation, foit du haut, foit du bas.

Le mal étoit quelquefois au-deffus des remedes; tantôt par la négligence du malade qui avoit tardé à demander du fecours; tantôt par fa mauvaife conftitution habituelle qu'il empiroit encore par un régime déplacé; tantôt par la complication des accidens étrangers à la Dyffenterie. Les felles devenoient noires & horriblement puantes dans le progrès de la maladie, & de telles déjections annonçoient l'état gangréneux des inteftins. Le fujet étoit alors fans forces, il avoit le vifage plombé, les yeux éteints, le pouls petit & fouvent effacé. La langueur du pouls n'étoit jamais plus grande, que lorfque le malade venoit d'avoir été à la felle; les vibrations fe ranimoient cependant quelque tems après, mais elles ne tardoient pas à diminuer encore, en proportion de la fréquence des déjections. Enfin, les extrémités devenoient froides, même tout le corps, & la mort ne tardoit point à trancher le foible fil d'une vie qui ne tenoit prefque à rien.

Parmi les perfonnes qui ont échappé du danger de périr de la Dyffenterie, il y en a plufieurs qui font tombées dans la bouffiffure, l'Anafarque, ou la Diarrhée par relâchement; mais on n'a point remarqué que ces maux euffent été rebelles au traitement méthodique. D'autres ont été attaquées de la Jauniffe, de la Lienterie, de fuppuration à l'inteftin *Rectum*; elles fe font auffi tirées d'affaire. Une chofe cependant a rendu la convalefcence de plufieurs malades bien longue; épuifés par d'énormes évacuations, ils ne pouvoient fe faire un régime affez reftaurant pour ranimer les reftes de leur ancienne vigueur. Il eft vrai que les gens charitables font venus à leur fecours par des libéralités

distribuées avec prudence ; mais le nombre des pauvres étoit si grand, qu'on a dû encore distribuer les bienfaits avec économie. On peut dire que le nombre des pauvres s'est augmenté pendant les jours malheureux que la Dyssenterie a regné dans la Province ; car la plupart de ceux qui ont été atteints de cette maladie, étoient déja dans une sorte de misère. Ils s'en tiroient cependant par le travail qui leur procuroit la subsistance, ainsi qu'à leur famille ; mais obligés de prendre soin des malades de cette famille durant l'Epidémie, ou peut-être malades eux-mêmes, ils se sont trouvés dans l'indispensable nécessité d'abandonner ce travail ; & la privation du salaire qui leur en revenoit, a achevé de les plonger dans la désolante pauvreté que les rigueurs de l'hiver ont rendue plus dure encore.



ARTICLE IV.

Causes de la Dyssenterie.

Les Auteurs classiques ne manquent pas de s'étendre sur les causes qui disposent l'homme à la maladie & qui la lui font enfin contracter. Telle est la misérable condition de notre nature, qu'il seroit plus étonnant de nous voir vivre en santé que de nous savoir malades, si le méchanisme de nos corps n'étoit monté de façon à céder aux loix bienfaisantes qui en éloignent les causes de destruction. Mais ce qui se passe au dedans de nous mêmes, l'action de la vie, tend perpétuellement à déranger la sérénité de nos jours, qu'elle semble ne vouloir que soutenir & prolonger. A cet ennemi domestique, combien d'autres ne s'y joignent pas ? Les substances destinées à la nourriture, les goûts, les passions, l'exercice, le repos, le sommeil, la veille, l'excès des évacuations ou leur défaut, l'air qui nous environne & que nous respirons, tout cela peut porter des atteintes mortelles à notre existence.

Parmi le nombre des causes qui naissent de l'abus ou de la mauvaise qualité de ces différens agens, dont plusieurs sont de première nécessité, il en est une générale, qu'on appelle

morbifique, parce qu'elle change tellement l'ordre des mouvemens naturels, que le corps en devient plus ſuſceptible de maladie. Il y ſuccombe, lorſque les cauſes éloignées l'affectent ſenſiblement, & que celles qui partent de ſa diſpoſition actuelle, ſuffiſent à mettre les autres en jeu. De ce concours fatal naiſſent les cauſes prochaines qui engendrent immédiatement la maladie.

Ce ſimple expoſé ſuffit pour l'objet que j'ai en vue. Mon deſſein n'eſt point d'afficher une érudition déplacée, & toute mon ambition ſe borne à me faire comprendre des perſonnes qui n'ont point étudié la Médecine par état. Celles qui s'appliquent à cette Science, parce qu'elles l'ont embraſſée par goût & qu'elles l'exercent par devoir, ſont trop inſtruites pour avoir beſoin d'éclairciſſement.

Il eſt inutile de chercher les cauſes de la Dyſſenterie dans la Topographie des lieux où cette maladie s'eſt manifeſtée, puiſque certains endroits mal-ſains de la Province en ont été exempts, pendant que d'autres mieux ſitués en ont ſouffert. Ce ſeroit encore ſans raiſon qu'on auroit recours à un miaſme particulier, dont toute la maſſe d'air étoit infectée: dans ce cas, s'il eût été poſſible, l'Epidémie fût devenue générale, & aucun canton n'eût été épargné. Il eſt vrai que la contagion ſe communiquoit par l'air, mais c'étoit par celui de la chambre du malade, au moyen des émanations dont le malade lui-même ou ſes excrémens l'avoient infecté. Ce qui prouve bien que l'athmoſphère ne renfermoit point dans ſon ſein aucune de ces particules délétères, qu'on aimoit tant autrefois à donner pour cauſe des maladies populaires, c'eſt que les habitans les plus méridionaux de la Province ont été à l'abri de la Dyſſenterie, & que parmi ceux qui en ont été atteints dans les autres parties, ce ſont les pauvres & les enfans qui ont fait le plus grand nombre. D'ailleurs, comment pourroit-on empêcher, par un cordon de troupes, que la plus terrible des maladies contagieuſes, la peſte, ne s'étendît au loin, ſi le vice de l'air en étoit la cauſe?

Mais on dira peut-être que ce vice de l'air n'étoit que local, & qu'il étoit occaſionné par le concours des circonſtances particulières aux endroits qui ont ſouffert de la Dyſſenterie. Cependant, ſi l'on examine de près la ſituation de ces endroits, on ne voit pas qu'elle ſoit mal-ſaine par elle-même ou par ce qui l'environne. La plupart des villages qui

ont été en proie aux fureurs de la maladie, sont bien exposés, sur un terrein élevé, & les courans d'air qui en balaient le contour, donnent à ces villages toute la salubrité qui dépend du renouvellement de la masse athmosphérique.

C'est des grandes chaleurs & de la sécheresse de l'été de l'année 1779 qu'on peut déduire la cause primordiale de la Dyssenterie bilieuse qui a désolé notre Province & plusieurs autres des Pays-Bas. Cette cause n'est cependant point la seule; car la mauvaise qualité des productions de la terre & la disette de bonne eau, ont contribué à mettre en jeu les effets de la première, elles les ont même aggravés, en changeant la constitution des corps par les produits d'une digestion habituellement viciée. De ce concours, sont resultées les causes prochaines, qui ont rendu la maladie si désastreuse dans le principe de son invasion.

Il est vrai que tout le monde a été plus ou moins exposé à sentir les effets des grandes chaleurs & de la sécheresse; que les habitans des cantons qui ont été exempts de la Dyssenterie, ont recueilli leurs bleds pendant que le soleil dardoit ses rayons brûlans, de même que les moissonneurs des endroits où la maladie a regné avec violence: mais pourquoi les uns en ont-ils été attaqués, & les autres à l'abri de ses atteintes? La raison principale paroît consister dans la nature contagieuse de la Dyssenterie qui se communiquoit de corps à corps. Il est prouvé à n'en point douter, que ceux qui avoient pris la maladie dans les lieux infectés, alloient porter la contagion dans l'endroit de leur habitation ordinaire où elle ne s'étoit point encore manifestée; il est même prouvé que ceux qui ont pris de justes mesures, se sont mis à couvert des coups de l'Epidémie qui désoloit la ville ou le village qu'ils habitoient: & delà il est aisé de sentir que si certains quartiers de notre Province ont eu le bonheur d'être exempts de la maladie regnante, c'est qu'ils ont eu celui d'être préservés de ses influences contagieuses.

Les personnes qui vivent dans l'opulence, tout exposées qu'elles aient été aux impressions des grandes chaleurs, ne furent guère atteintes de la Dyssenterie, malgré le régime incendiaire qui leur est journalier, & l'usage abusif des substances animales, plus propres les unes que les autres à jetter la putridité dans les humeurs. Sans doute qu'elles ont cherché à se mettre à l'abri de la contagion, & que d'une autre part,

part, la prudence ou la crainte les ont engagés à réformer leur façon de vivre, & sur-tout à y faire entrer plus de fruits, de légumes & de boissons anti-putrides. Mais on n'a point remarqué que les pauvres des endroits qui ont été infectés de la maladie, eussent fait d'avance la moindre attention à leur régime. Il est vrai que sa simplicité, autant que l'habitude, parloit pour lui : il étoit cependant bien susceptible de réforme dans ces momens de détresse ; & il le fût si peu aux yeux du peuple, que pendant le cours même de la Dyssenterie, il n'abandonna qu'avec peine les alimens grossiers & mal-sains, dont il avoit coutume de se nourrir. On ne peut l'excuser ce peuple toujours malheureux, que du côté de l'eau & du pain, qui sont pour lui des choses de première nécessité. En attendant le coup terrible qui devoit lui ôter la santé & la force, il fut obligé de soutenir l'une & l'autre par le pain de seigle qu'il s'étoit procuré à la sueur de son front, mais qui avoit contracté une qualité vicieuse, à la suite des pluies survenues pendant la récolte de cette espèce de bled. L'eau fut pour lui un autre poison. La sécheresse de l'année l'avoit privé de ces sources d'eau vive, où il alloit goûter le plaisir facile d'étancher les ardeurs de sa soif ; au défaut de cette boisson salutaire, il fut contraint d'avoir recours à l'eau limonneuse ou stagnante, parce que les ruisseaux desséchés lui refusoient encore celle qu'il y puisoit autrefois pour les usages domestiques.

Je n'appuyerai point davantage sur la part qu'ont eu le mauvais pain & la mauvaise eau à rendre les corps plus susceptibles de contagion pendant le regne de la Dyssenterie : je me réserve à en parler dans la suite de cet Article. Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur les enfans, dont un bien petit nombre a échappé à la maladie. Ceux qui approchoient de l'adolescence, ont été d'autant plus à même de la contracter, qu'allant sans précaution autour des personnes infectées, couchant peut-être dans leur chambre, ils ne respiroient qu'un air contagieux. Déja pleins de dispositions à la Dyssenterie, par l'excès des mauvais fruits qu'ils avoient trouvés si abondamment sous leurs mains avides, ils firent cette maladie avec plus de danger que les adultes, parce que les vers & les humeurs vicieuses dont ils étoient farcis, rendoient indispensable l'usage des évacuans qu'ils refusoient avec opiniâtreté. Les enfans à la mammelle ont aussi grossi le nombre

des victimes de l'Epidémie. Réduits à ne vivre que du lait de leur mere, ils sembloient être à l'abri de ses atteintes ; mais ils ne purent échapper à celles de l'air empoisonné qui étoit le véhicule de la contagion.

Après avoir examiné la manière dont la maladie se communiquoit ; après avoir donné les raisons pour lesquelles les habitans d'une même Province, vivans sous le même ciel, exposés aux mêmes influences de la part des intempéries de l'été dernier, n'ont point vu la Dyssenterie s'étendre dans tous les cantons ; jettons un coup d'œil sur les différentes causes qui ont fait éclore l'Epidémie dont il s'agit dans ce Mémoire. Les grandes chaleurs & la sécheresse doivent être mises au rang des premières ; les mauvaises eaux, le seigle mal recolté, les légumes altérés, les fruits mal réussis, tout cela a contribué à rendre ces causes & plus actives & plus meurtrières.

Il est certain que les chaleurs excessives de l'été dernier ont fait passer dans le sang une plus grande quantité de particules ignées, qu'elles ont mis les fibres dans un état de relâchement & les humeurs dans celui d'une trop forte expansion ; d'où il est arrivé que le mouvement circulaire a augmenté de vitesse dans certains tems, que l'insensible transpiration a été poussée au delà des bornes ordinaires, & que le moindre exercice a provoqué si abondamment la sueur, qu'il sembloit que le corps se fondoit en eau. De ce dérangement dans les fonctions, il en est résulté une dissipation excessive de la partie la plus liquide du sang, & conséquemment un épaississement de toute la masse ; il est encore arrivé que les sels ont été prodigieusement exaltés, les huiles dépravées, & que les humeurs ont pris un caractère acrimonieux. Mais de toutes les humeurs qui contribuent à l'intégrité des opérations de l'économie animale, il n'en est point qui soient plus susceptibles d'altération que les sucs séreux & lymphatiques ; aussi l'irritation posée dans le canal des intestins, les y a déterminés avec tant de force & d'abondance, qu'ils en ont agacé, déchiré même les membranes, en fournissant la matière principale des évacuations prodigieuses qu'avoient les personnes attaquées de la Dyssenterie.

C'est dans la bile qu'il faut chercher la cause de l'irritation qui a déterminé le courant des sucs séreux & lymphatiques vers les intestins. Cette humeur si précieuse à diffé-

rens égards, lorſqu'elle conſerve ſa nature convenablement ſavonneuſe, eſt bien ſujette à dégénérer de ſa conſtitution primitive. Tantôt elle s'épaiſſit, croupit dans la véſicule du fiel, & ne ſort de ce réſervoir, qu'après avoir contracté plus ou moins d'acrimonie; tantôt, compoſée d'huile & de ſels trop exaltés, elle diſtille de ſes couloirs avec une teinte d'acreté ſi forte, qu'elle ne tarde point à prendre une tournure alcaleſcente & putride. Je me borne à ces deux eſpèces de dépravation de la bile, parce qu'elles ſont celles qu'on a remarquées plus ſenſiblement à la ſuite des grandes chaleurs & de la ſécchereſſe de l'été dernier, & qu'elles doivent être regardées comme cauſes prochaines de la Dyſſenterie qui a déſolé notre Province.

La bile étoit ſi abondante chez les malades, qu'ils la vomiſſoient ſpontanément, qu'ils en rendoient une grande quantité par le bas, & avec elle beaucoup de vers & de matières corrompues. Les mauvaiſes eaux que les gens de la campagne ont été forcés de boire, n'ont pas peu contribué aû dérangement des digeſtions, & à la génération des vers dont ils étoient farcis. Lourdes, peſantes, ſouvent limoneuſes, quelquefois empoiſonnées par les corps que la pourriture y avoit fait tomber en diſſolution, ces eaux ne délayoient la maſſe des alimens qu'aſſez mal, & l'infectoient encore par le débris des ſubſtances pourries, ainſi que par les œufs imperceptibles d'inſectes dont elles ſe trouvoient chargées. C'eſt le plus grand de tous les malheurs pour les pauvres, lorſque la bonne eau manque dans le canton qu'ils habitent. Comme elle eſt preſque leur unique boiſſon, ſa bonne qualité contribue autant au ſoutien de la ſanté, que ſa mauvaiſe dérange les fonctions de l'économie animale: on peut dire que ceux qui boivent de la mauvaiſe eau, avalent avec elle le germe d'une infinité de maladies. Mais il ne fut guère poſſible d'en trouver de la bonne, après la longue ſécchereſſe de l'année. Si quelques villages ont été avantagés de ce riche préſent de la nature, tant d'autres en ont été ſi cruellement privés, que les fontaines, les ruiſſeaux, les puits même ont refuſé aux hommes & au bétail l'eau qu'ils cherchoient pour étancher leur ſoif.

Les pauvres de la campagne ont un ſort bien dur, en comparaiſon des mendians qui inondent les villes. Ceux-ci, forts & vigoureux, préferent leur lâche métier au travail,

parce qu'ils tirent de la bourse des passans qu'ils obsedent, non seulement de quoi soutenir leur inutile existence, mais encore une espèce de superflu, que la plupart emploient à satisfaire leur goût pour la crapule & la débauche. Ceux-là, honnêtes, laborieux, se livrent à toute sorte de travaux, pourvu que le modique salaire de la journée leur donne du pain. Contens de l'avoir gagné au prix de la sueur de leur front, le plaisir de le distribuer à leur famille est complet, lorsqu'il suffit à sa subsistance : mais il y a des momens malheureux, où la cherté du bled rend le pain rare, & d'autres, où sa mauvaise qualité ne donne qu'un pain mal-sain. Celui dont la plupart des pauvres de la campagne se sont nourris après la moisson de l'année 1779, étoit de la dernière espèce. Comme le seigle en est ordinairement la matière, la nécessité qui fait loi, obligea ces bonnes gens à réduire en pain le seigle qu'on venoit de récolter, soit parce qu'ils en avoient amassé en glanant, soit à raison du bas prix auquel cette sorte de grain étoit descendue pour avoir été altérée par les pluies.

On coupa le seigle dans un tems qui promettoit au cultivateur une récolte autant sèche qu'abondante; mais la continuation des pluies trompa ses espérances. Le seigle fut recueilli à demi sec, il fut engrangé de même; l'eau dont il étoit encore pénétré, les chaleurs de la saison, l'entassement des gerbes, tout cela excita une fermentation qui auroit fini par la pourriture, si l'on ne se fût empressé à la prévenir, en exposant au plein soleil les épis que la corruption naissante avoit épargnés. Cette manœuvre réussit pour éviter une perte totale; mais le seigle n'en fut pas moins altéré, parce qu'il avoit été comme suffoqué dans les tas de la grange, & par-là rendu moins propre à jetter son feu qui s'y étoit intimement concentré.

L'impression qu'un tel grain a faite sur ceux qui s'en sont nourris, a été d'autant plus dangereuse, qu'on l'a mangé trop tôt après la récolte. Plein de feu, son odeur prouvoit encore la combinaison mal-saine de l'humidité qui l'avoit infecté dans la grange; on ne lui a pas donné le tems de se ressuer & de se rafraîchir, & par une suite nécessaire de ce double manquement, il n'a pu en résulter qu'un pain lourd & indigeste. M. *Parmentier*, dans son avis aux bonnes ménagères, sur la meilleure manière de faire

leur pain, dit que *l'expérience a ſouvent prouvé que les grains, en général, peuvent occaſionner des déſordres dans l'économie animale, lorſqu'on les mange trop nouveaux, & qu'ils viennent d'une année froide & humide. Il ajoute que c'eſt même à cela qu'il faut attribuer certaines maladies épidémiques qui ont déſolé quelques-unes des provinces ſeptentrionales*, (de la France) *ſans qu'il fût poſſible d'en découvrir d'abord l'origine*. Il eſt vrai que l'année 1779 n'a été ni froide ni humide; mais le tort que les pluies ſurvenues mal-à-propos ont cauſé au ſeigle durant la moiſſon, n'en a pas été moins grand; on pourroit même dire que la réunion des circonſtances a rendu l'uſage prématuré de cette eſpèce de grain infiniment plus dangereux que Mr. *Parmentier* ne le ſuppoſe, dans le cas dont il parle.

Le mauvais pain ne fut pas la ſeule cauſe qui diſpoſa le peuple à la Dyſſenterie; les légumes altérés & les fruits mal réuſſis y contribuerent encore. Ailleurs, comme dans notre Province, la nature a été dérangée dans ſes productions: on a fait par-tout la même plainte. La Faculté de Médecine de Paris s'explique ainſi dans les réſultats des *prima menſis* tenus le 1 & 15 Octobre 1779 : „ l'action de l'humeur catarrhale „ ſur les inteſtins, n'a pas été la ſeule cauſe des flux de „ ventre avec colique, & quelquefois même vraiment dyſ- „ ſenteriques : on en a auſſi accuſé la mauvaiſe qualité des „ fruits & des légumes, qui mûris ſans que leurs ſucs euſ- „ ſent été ſuffiſamment préparés & purifiés par une matura- „ tion graduée, ſe gâtoient & pourriſſoient très-prompte- „ ment, ou n'avoient qu'une ſaveur médiocre. " Le Journal politique de Bouillon, ſeconde quinzaine de Novembre 1779, article de Francfort ſur le Mein, contient les mêmes réflexions, à la ſuite deſquelles on en trouve d'autres ſur l'origine & la marche de la Dyſſenterie. Voici l'extrait de cet article. " Les fruits & les légumes ſont très-abondans „ cette année; mais ils ſont, en général, de mauvaiſe qua- „ lité, & ils ont occaſionné des maladies en différens pays. „ On peut ſe rappeller que, par l'avis des Médecins, la „ police de Vienne fit jetter il y a quelque tems dans le „ Danube des charretées de légumes & ſur-tout de choux. „ Voici ce qu'on mande à ce ſujet de Bonn & des environs, „ en date du 16 Octobre.

„ La Dyſſenterie regne depuis quelques ſemaines dans ces

„ contrées : cette Résidence Electorale n'a pas été exempte „ de ses atteintes, auxquelles plusieurs habitans ont succombé. Cette maladie qui s'est sur-tout manifestée dans les „ campagnes, continue d'y enlever beaucoup de monde. On „ a remarqué qu'une multitude d'insectes de toute espèce a „ déposé ses œufs sur les feuilles & dans le cœur des choux, „ dont on fait dans ce pays-ci une consommation prodigieuse & journalière ; c'est à l'usage de ce légume qu'on „ attribue le germe de cette Epidémie. Les Médecins de la „ ville viennent, par ordre du Gouvernement, de rédiger „ une consultation par laquelle, après avoir recommandé „ l'abstinence absolue de ces choux, reconnus contagieux, „ ils indiquent les remedes les plus efficaces, tant pour arrêter dans le principe les progrès de cette maladie, que „ pour soustraire à ses suites mortelles ceux qui en sont attaqués depuis quelque tems. On espère que cet avis „ des Médecins, rendu public & envoyé dans tous les „ Bailliages & districts de cet Electorat, produira l'effet „ salutaire qu'on s'en promet. „

Il est certain que de tous les légumes, ce sont les choux qui ont été le plus altérés ; ils étoient même si sensiblement atteints de corruption, que l'eau qui avoit servi à les cuire, exhaloit une odeur capable d'infecter toute la maison. Mais il ne falloit que des yeux pour s'assurer de la pourriture de leurs feuilles extérieures, & c'étoit en coupant ce légume par le milieu, qu'on trouvoit le foyer de la puanteur qui en avoit pénétré toute la masse. Les choux d'été, tels réussis qu'ils soient, fournissent toujours un aliment mal-sain à tous égards. Altérés jusqu'à la corruption, ils ont dégénéré en poison, dont l'effet fut d'autant plus dangereux & universel, que la classe inférieure du peuple, qui n'y regarde pas de bien près, aime ce légume, & ne se lasse presque jamais d'en manger à ses repas. C'est à la campagne sur-tout qu'on en fait un grand usage. Le pauvre cultive les choux à peu de fraix dans son jardin ; ils tiennent chez lui la première place parmi les végétaux, non seulement parce qu'ils sont plus de son goût, mais encore parce que l'apprêt en est peu coûteux, & que son estomac affamé en est mieux rempli. Il n'est pas possible qu'un tel aliment n'ait dérangé la digestion, & produit cet amas de crudités nidoreuses que le vice de la bile a rendues si facilement putrides, & conséquemment

ſi propres à augmenter la maſſe de l'humenr morbifique, ainſi que le danger de la Dyſſenterie.

La maturité précoce des fruits, la qualité imparfaite de leur ſuc, leur tendance à la pourriture, tout cela a moins contribué à diſpoſer les hommes à la maladie épidémique, que l'uſage qu'en ont fait les pauvres avant qu'ils ſoient mûrs, & ſur-tout l'abondance des noiſettes & des mauvaiſes prunes. L'acidité modérée des fruits eſt un vrai préſervatif contre la dégénéreſcence putride de la bile ; mais leur goût âpre & acerbe reſſerre les canaux par leſquels cette humeur s'échappe dans le premier des inteſtins, & donne lieu à la ſtagnation dans la véſicule du fiel. Les pommes gâtées par les inſectes tomboient dés arbres dans leur verdeur ; & comme la terre en étoit journellement jonchée, elles ne manquoient pas d'être recueillies & mangées par les pauvres, ſur-tout par leurs enfans.

Il en fut de même des prunes ſauvages. Les noiſettes des haies ont été plus préjudiciables encore. Leur abondance a fourni aux jeunes pâtres qui conduiſent le bétail aux champs, de quoi ſatisfaire une gourmandiſe autant inſatiable qu'elle eſt inconſidérée ; mais comme l'amande de ce fruit contient une huile âcre, ſi diſpoſée à rancir dans l'eſtomac qui s'en ſurcharge, la continuation de l'abûs a donné plus d'activité à la qualité de la bile, déja ſi viciée par la réunion de toutes les cauſes qui ont contribué à l'origine de la Dyſſenterie.

Il n'eſt donc point étonnant que cette maladie ait étendu ſes ravages dans la plupart de nos Provinces Belgiques. La conſtitution de l'année 1779 fut toute propre à la production de la cauſe primordiale, & les corps ſe trouverent d'autant plus expoſés à ſon action, qu'ils y étoient préparés par l'uſage des choſes ſuffiſantes par elles-mêmes à faire naître l'Epidémie, conſéquemment bien capables d'en augmenter les effets.

ARTICLE V.

Attentions du Gouvernement pour arrêter les progrès de la Dyssenterie.

Dès que le Ministère fut informé que la Dyssenterie s'étoit manifestée dans le Comté de Namur & qu'elle y faisoit de grands ravages, on envoya Messieurs *Vander Belen* & *Michaux* pour en reconnoître le caractère & pour en régler la méthode curative, après avoir conféré avec les Médecins du Pays & vu les malades des endroits les plus infectés.

En conséquence du rapport de ces Messieurs, on prit des mesures qui buttoient autant à préserver les personnes saines de la maladie regnante, qu'à guérir celles qui en étoient attaquées. Le Gouvernement fit imprimer deux Mémoires qui furent rendus publics, l'un sous le titre de *Directions pour se mettre à l'abri de la Dyssenterie qui s'est manifestée dans quelques endroits*, l'autre sous celui de *Consultation faite par les ordres du Gouvernement, sur le choix des remedes pour la guérison de la Dyssenterie qui s'est manifestée dans quelques endroits des Pays-Bas.* Je rendrai compte de ces Mémoires & j'en donnerai la copie dans les deux articles suivans.

Il étoit la fin de Septembre lorsque ces pièces parurent; & ce fut à la même époque que son Altesse Monseigneur le Prince de STARHEMBERG, Ministre Plénipotentiaire auprès & sous les ordres de son Altesse Royale le Sérénissime Gouverneur Général des Pays-Bas, fit venir à Marimont Monsieur *Pepin*, Conseiller de la Noble & Souveraine Cour à Mons & Avocat de SA MAJESTÉ, pour le charger de l'exécution & de la surveillance à certaines directions, au sujet de la Dyssenterie qui s'étoit glissée dans plusieurs cantons de la Province de Hainaut, & notamment dans les environs du Château Royal de Marimont, où la Cour de Bruxelles étoit alors.

Ensuite des ordres reçus & de plusieurs autres qui parvinrent de tems à autre à Monsieur le Conseiller Fiscal, il nomma des Médecins pour traiter les pauvres dans les endroits

infectés de la maladie épidémique ; les gens aiſés participerent même dans la ſuite à ce bienfait. Outre ces ſoins gratuits, on diſtribua aux malades les médicamens néceſſaires, dont on établi des dépôts dans chaque quartier qui en avoit beſoin. Ces médicamens conſiſtoient en des proviſions plus ou moins grandes de Pulpe de Tamarins, de Rhubarbe & d'Ipecacuanha, les derniers doſés ſelon l'exigence des cas qui pouvoient ſe préſenter.

Comme la maladie s'étendoit dans la Province, on multiplia les Médecins commis au traitement des pauvres, afin de donner à leur zèle toute l'activité qu'un département trop vaſte auroit pu rallentir, par l'obligation de faire des courſes trop longues & de rendre ainſi leurs viſites plus rares dans chaque endroit. Le nombre des Médecins fut pouſſé à celui de ſept.

Outre leur charge principale, qui étoit de prendre ſoin des malades & d'adminiſtrer les remèdes préſervatifs aux perſonnes qui paroiſſoient menacées de la Dyſſenterie, ils devoient travailler à ramener le calme & la tranquillité dans les eſprits que la crainte avoit troublés, en faiſant ſentir au peuple que la maladie n'étoit point auſſi terrible qu'il ſe la figuroit, en le prévenant même que la réuſſite de la cure dépendoit de la promptitude à demander du ſecours, ainſi que de la docilité à ſuivre les avis qui concernoient les médicamens & le régime.

Ces Médecins devoient encore faire en ſorte que les malades & leurs maiſons fuſſent tenus dans la plus grande propreté. A cet effet, ils étoient chargés de recommander aux aſſiſtans de changer le linge de corps & de lit toutes les fois que le beſoin du malade l'exigeoit ; de ne laiſſer croupir aucune ordure ni excrément dans la chambre ; de les emporter promptement & de les enfouir dans une foſſe profonde de cinq à ſix pieds au bout de l'héritage, prenant ſoin de recouvrir les excrémens de terre, à l'inſtant qu'on les y auroit jettés ; de changer l'air de la chambre & même de toute la maiſon, en ouvrant les portes & les fenêtres, après avoir mis le malade à l'abri du froid. Ils devoient auſſi engager les parens des perſonnes attaquées de la Dyſſenterie à prendre certaines précautions, telles que de mettre à l'eau les linges & les nippes des malades & de les expoſer enſuite en plein air, avant que de les laver ; telles encore que de ne point ſe ſervir des nippes,

matelats, couvertures, paillaſſes des morts de la Dyſſenterie, avant d'avoir lavé ce qui peut l'être, & expoſé à l'air tout le reſte pendant pluſieurs jours.

Les Médecins prépoſés à l'Epidémie ne s'occupoient pas ſeulement de la cure de la maladie; ils s'attachoient autant à la prévenir par la ſageſſe de leurs conſeils, qu'à la guérir quand elle s'étoit déclarée. Sans cette précaution, on n'eût point eu le bonheur d'arrêter auſſi promptement les ravages de la Dyſſenterie, parce que plus il y avoit de malades, plus les foyers de contagion étoient multipliés. On chargea donc ces Médecins de preſcrire un régime convenable aux perſonnes ſaines, & de leur faire ſentir combien il étoit important qu'elles s'abſtinſſent d'échauffans, de viandes ſalées & fumées, de vieux fromages, de choux, de poireaux, & de tous mauvais fruits.

Pour d'autant mieux s'aſſurer des progrès & de la marche de la Dyſſenterie, ces Médecins avoient reçu ordre d'en obſerver attentivement le caractère, les ſymptômes, les variations, les complications; de remarquer les effets des remedes, ainſi que la préférence qu'ils méritoient les uns ſur les autres; & de donner part de tout cela à Monſieur le Conſeiller Avocat de SA MAJESTÉ, en y joignant le nombre des malades dans chaque village, leur âge, leur ſexe, leur conſtitution habituelle, & la liſte des perſonnes qui ſuccomboient pendant l'Epidémie.

Les Curés furent invités à mettre dans leurs exhortations, tout le zèle que la Religion & le patriotiſme inſpirent. Ils devoient d'abord s'attacher à diſſiper la crainte qui s'étoit emparée des eſprits; à recommander la promptitude à recourir au Médecin & la docilité à ſuivre ſes conſeils; à faire remarquer tous les dangers de la confiance aveugle aux charlatans & aux remèdes des bonnes femmes. Ces eſpèces de prônes étoient bien de ſaiſon, puiſqu'il s'agiſſoit de conſerver la vie du peuple, c'eſt-à-dire, d'arracher à une mort certaine tant de créatures faites à l'image de Dieu, tant d'ouailles cheres à leur Paſteur, tant de ſujets précieux à l'Etat; en un mot, tant d'hommes qui ſont nos frères.

Mais on ne ſe borna pas à demander aux Curés de répéter ſouvent leurs exhortations ſur les points intéreſſans, dont on vient de parler; il y avoit d'autres arrangemens à prendre, qui les regardoient autant que leurs paroiſſiens. La néceſſité d'enterrer promptement les perſonnes mortes de la

Dyssenterie étoit non seulement évidente, mais elle avoit force de loi; cette précaution ne suffisoit cependant point. On engagea les Curés à ne plus permettre qu'on portât les corps dans les Eglises & qu'on les y exposât pendant les obsèques. Soumis aux ordres du Gouvernement, ces Messieurs se prêterent volontiers à ceux qui leur parvinrent à ce sujet, par l'organe de Monsieur le Conseiller Fiscal. Eclairés par les lumières d'une saine Physique & par les exemples qu'ils avoient sous les yeux, ils s'étoient déja apperçus que la cérémonie religieuse d'exposer dans l'Eglise les corps des personnes mortes de la Dyssenterie, avoit souvent été une occasion d'infecter les vivans; & de ce chef, ils condamnoient tout bas la conduite & les prétentions des parens qui réclamoient les vieux usages, sans distinguer le tems & les circonstances. Mais le prétendu droit, fondé sur les usages antiques, parut plus notablement blessé, lorsque les Curés déclarerent à leurs paroissiens qu'ils étoient vivement pressés d'interdire l'inhumation des cadavres dans les Eglises. Quels cris, quelles rumeurs ne s'élevèrent point alors dans les campagnes? Les pauvres se soumirent aisément à l'ordre intimé par leur Pasteur, parce qu'ils savoient qu'ils n'étoient point pétris d'un limon assez pur, & que leur fortune n'étoit point assez brillante, pour oser demander qu'on confondît leurs cendres avec celles des habitans les plus riches. C'est de la part de ceux-ci que vinrent les clameurs & la résistance. On eut beau leur représenter que c'étoit mal honorer les morts, que de les mettre dans le cas d'infecter les vivans: l'ambition les empêcha de convenir qu'il étoit alors plus dangereux que jamais d'ouvrir la terre dans les Eglises. Ils ne voulurent point comprendre que cette ouverture les remplissoit d'exhalaisons d'autant plus nuisibles, qu'elles élevoient avec elles un miasme contagieux & putride, dont les foyers se multiplieroient, si l'on permettoit la sépulture dans l'intérieur de la Maison de Dieu, qui deviendroit à la fin un cloaque de vapeurs memphitiques, où l'on iroit respirer le poison mortel de la Dyssenterie.

Il fut inutile de dire aux gens riches de la campagne, que les inhumations dans le Temple du Seigneur sont toujours préjudiciables aux vivans; que ces sortes d'inhumations sont des abus tolérés qui déshonorent la majesté du lieu où nous ne devons porter que nos hommages; que de ces deux chefs,

de tels abus ſont condamnables, & qu'ils devroient être ſévérement réprimés, encore qu'il ne feroit pas vrai qu'ils n'ont d'autre principe que la vanité des vivans, qui ſe croient en droit de la ſatisfaire aux dépens du reſpect qu'ils doivent à la Maiſon du Dieu qu'ils adorent. De telles raiſons n'ont fait aucune impreſſion ſur les gros cultivateurs; ils en appellerent à ce qui ſe paſſe dans les villes, où les inhumations ſont journalières dans les Egliſes. C'eſt ainſi qu'on ne cherche que trop ſouvent à pallier un uſage abuſif par un autre de même nature; & c'eſt delà qu'il eſt arrivé que les Curés ont eu tant de peine à convaincre leurs paroiſſiens de l'importance attachée aux ordres du Gouvernement. Mais le tems viendra peut-être, où la coutume dangereuſe de remplir nos Temples de cadavres, ſera abrogée par la loi néceſſaire qui ordonnera l'établiſſement de cimétières aſſez vaſtes pour y enfouir les morts des villes, & défendra la ſépulture dans les Egliſes, ſous certaines réſerves qui la rendront bien rare.

Il ne ſuffiſoit pas que les Curés tinſſent la main à ce qui regardoit le cérémonial de l'enterrement, il falloit encore qu'ils veillaſſent à la forme des inhumations dans les cimetières. Il leur fut recommandé d'ordonner aux foſſoyeurs de pouſſer l'excavation juſqu'à la profondeur de ſix à ſept pieds, & de la remplir d'abord après y avoir deſcendu le cercueil. Les foſſoyeurs devoient auſſi mettre un eſpace de cinq à ſix pieds entre chacune des foſſes deſtinées à y deſcendre les corps des perſonnes mortes de la Dyſſenterie.

Une dernière attention que les Curés devoient donner à ce qui pouvoit arrêter la propagation de la maladie, étoit de recommander aux convaleſcens de ne point ſe préſenter à l'Egliſe ſans leur permiſſion, & de n'accorder cette permiſſion qu'après un certain tems, pour que les corps & les vêtemens puiſſent être tellement déſinfectés, qu'il n'y ait plus aucune crainte de contagion. Mais les gardes-malades, tout ſains qu'ils étoient par leur conſtitution perſonnelle, ne pouvoient-ils pas communiquer la Dyſſenterie, au moyen des exhalaiſons putrides dont leurs nippes avoient été ſi ſouvent pénétrées? Et par cette raiſon, le précepte de l'amour du prochain ne s'oppoſoit-il pas à l'obſervance du commandement de l'Egliſe, qui oblige les fideles à entendre la Meſſe les jours d'obligation? On ſe rapporta là-deſſus aux lumières des Curés, en les prévenant que les gardes qui continuoient

de servir les malades, ne pouvoient se mêler avec la foule du peuple, sans exposer ceux qui étoient à leur portée, au péril manifeste de la contagion.

Le Gouvernement ne se borna pas aux précautions que la prudence & l'expérience avoient dictées, comme les plus efficaces pour empêcher la Dyssenterie de s'étendre par l'infection de corps à corps, il porta ses soins bienfaisans jusqu'à ordonner aux Gens de Loi de faire un approvisionnement de Riz, d'Orge perlé, de Crême de Tartre & de Citrons, pour servir aux besoins des pauvres malades de chaque village. L'Orge, le Riz & les Citrons devoient être employés à préparer les eaux médicamenteuses, de la consistence désignée par les Médecins, qu'on distribuoit gratuitement aux personnes attaquées de la Dyssenterie, à qui elles tenoient lieu de boisson & quelquefois d'aliment. La Crême de Tartre servoit à rendre les eaux d'Orge & de Riz aigrelettes & plus rafraîchissantes; le petit lait, qu'on donnoit aux pauvres avec la même libéralité, étoit encore pour eux une boisson médicamenteuse d'une nature analogue & sans doute supérieure aux premières. Toutes ces boissons se distribuoient journellement sous la direction des Médecins, qui devoient veiller à ce que les matières employées fussent de bonne qualité, & que la préparation n'en fût confiée qu'à des personnes assez intelligentes pour s'en acquitter convenablement.

Telle fut la vigilance attentive du Gouvernement, que par la crainte que les soins qu'on prenoit des pauvres ne correspondissent pas toujours à l'étendue de ses vues bienfaisantes, il autorisa Monsieur le Conseiller Fiscal à nommer des Commissaires chargés de surveiller au bon ordre, tant pour ce qui regardoit les Médecins & les Gens de Loi, que pour ce qui avoit rapport à l'administration des médicamens & des autres secours gratuits. Mais la sagesse des directions émanées de Monsieur le Conseiller Avocat de SA MAJESTÉ, le zèle reconnu des Médecins, l'exactitude des Gens de Loi à suivre les ordres qui leur étoient parvenus, tout cela rendit l'envoi des Commissaires inutile. Les personnes employées au traitement ou au soulagement des malades s'acquitterent si bien de leurs fonctions, qu'il ne fallut que deux mois de soins pour arrêter le cours de la Dyssenterie dans la Province; encore seroit-on parvenu à dissiper plutôt cette maladie, si l'on n'eût point trouvé tant d'oppositions à vaincre de la part de

l'inconduite & de l'indocilité des pauvres. Deux obstacles qui prêtent toujours des forces au caractère & à la durée des Epidémies.



ARTICLE VI.

Méthode préservative.

IL y a longtems que l'expérience a prouvé que plus grand est le nombre des personnes attaquées d'une maladie contagieuse dans un même endroit, plus la marche de cette maladie est terrible & la cure difficile. On diroit que la malignité de la cause morbifique augmente avec le nombre des malades, & que par la crainte de manquer de victimes, elle deploie sa rage avec plus de fureur. Semblable à un torrent qui devient plus fougueux par la rapidité des eaux qu'il reçoit dans son cours, cette cause acquiert des forces par la combinaison des particules infectes qui portent avec elles la contagion, & qui sont d'autant plus actives, que la multitude des foyers, d'où elles exhalent, en a rendu le poison & plus subtil & plus dangereux.

Il est donc bien important de s'occuper de la cure préservative, puisqu'elle procure le double avantage de rendre la maladie plus traitable, & de détourner les traits qui alloient fondre sur les personnes en qui on remarque quelques dispositions à les recevoir. C'est ainsi qu'on vient à bout de terminer promptement les Epidémies, parce que, d'une part, le nombre des malades diminue journellement par les succès de la cure qui est plus facile, & que de l'autre, on empêche que ce nombre s'accroisse, en coupant la racine du mal dès le moment de ses premières menaces, ou se mettant à l'abri de ses atteintes, par l'observance des précautions qui ne manquent pas de les détourner.

Rien n'étoit plus facile que de prévoir & de prévenir les menaces de la Dyssenterie qui a regné dans la Province en 1779. La tête lourde & douloureuse, la langue chargée de crasse, le goût mauvais, le visage pâle, la région épigastrique dans un état de gêne & comme barrée, étoient les signes qui annonçoient une attaque prochaine; & le sujet eût-il

des envies de vomir ou n'en eût-il pas, il importoit de lui donner d'abord une doſe d'*Ipecacuanha*, de la répéter même, ſi la première n'avoit point enlevé la maſſe humorale qui cauſoit la peſanteur, dont l'eſtomac étoit affecté en manière de barre. La purgation, aidée du régime convenable, achevoit le reſte, & mettoit la perſonne menacée à l'abri de la maladie. Cette méthode ne manquoit jamais de produire ce bon effet, dès qu'on l'employoit à tems. S'il eût été poſſible de convaincre le peuple de l'importance du vomitif dans les momens de menace, & même dans le principe de l'invaſion, on eût ſûrement arrêté l'Epidémie dans ſa courſe. Mais il auroit encore fallu que ce peuple, & tout ce qui eſt peuple en maladie ſans l'être par ſon état dans le monde, fût intimement perſuadé de la néceſſité de déclarer promptement au Médecin les ſignes indicatifs qui annonçoient que le feu couvoit ſous la cendre. Pour ne point avoir fait cette déclaration dans le tems opportun, quantité de perſonnes ont couru tous les riſques d'une maladie qu'elles auroient pu éviter, mais qu'elles craignoient d'autant moins que les forces ne leur manquoient pas, qu'elles pouvoient vaquer à leurs affaires, & qu'elles n'avoient encore aucune tranchée ni diſpoſition au flux de ventre.

La première choſe que fit le Gouvernement, après avoir envoyé Meſſieurs les Médecins de Louvain dans les endroits les plus infectés de la Dyſſenterie, pour en reconnoître le caractère, fut de charger ces Meſſieurs de former un Mémoire ſur la cure préſervative de cette maladie. Il ne tarda pas à ſortir de l'Imprimerie Royale de Bruxelles, & à être répandu dans le public, ſous le titre ſuivant : *Directions pour ſe mettre à l'abri de la Dyſſenterie qui s'eſt manifeſtée dans quelques endroits.* Les avis les plus ſalutaires, les précautions les plus ſages, rendent cette feuille bien intéreſſante ; & pour cette raiſon, je me fais un devoir d'en inſérer ici le contenu :

„ Cette maladie n'eſt point dangereuſe, ſi elle eſt traitée „ à tems & d'après les bons principes. Il a été reconnu qu'en „ général, elle n'a enlevé juſqu'ici que des perſonnes qui „ n'ont pas fait de remedes, ou qui en ont fait de peu con- „ venables ; ou des ſujets enfin qui ſe ſont trouvés dans „ des circonſtances particulieres, ſoit du côté de la conſti- „ tution, ou autrement.

„ Mais ce nonobſtant, il eſt auſſi ſalutaire qu'utile de
„ chercher à s'en garantir; & pour cet effet, il y a des pré-
„ cautions à prendre, au moyen deſquelles on pourra ſe
„ préſerver du danger de contracter la maladie, fût-on
„ même dans le cas de devoir ſe trouver ſouvent auprès
„ des malades.

I.

„ Les perſonnes qui n'ont pas été purgées depuis longtems,
„ feront bien de prendre une Médecine douce, telle que
„ deux onces de Pulpe de *Tamarins*, cuites un inſtant
„ dans une chopine & demie d'eau pure, & puis paſſée. On
„ en prend un verre de quatre, de cinq ou de ſix onces;
„ & ſi au bout de quatre à cinq heures on ne purge pas,
„ on en prendra encore la même doſe.

„ Si l'on juge à propos de faire fondre dans une de ces
„ doſes, une once de *Manne*, ou un ou deux gros de Crême
„ de Tartre; ou bien de ſubſtituer à ce remede, trois ou
„ quatre onces d'Eau laxative de Vienne, cela ſera plus
„ efficace à l'égard de certains ſujets, plus difficiles à purger.

I I.

„ Lorſque quelqu'un ſe ſent une envie de vomir, on lui
„ conſeille de prendre d'abord une demi-dragme d'*Ipeca-*
„ *cuanha* en ſubſtance, ou une dragme & demie, ou deux
„ dragmes en infuſion. Si indépendamment du vomiſſement,
„ cette drogue ne produiſoit pas d'abord des ſelles, il faudra
„ le lendemain prendre le purgatif de l'Article 1er. Il eſt
„ ſans doute inutile d'avertir, de s'abſtenir avec ſoin de
„ prendre choſe quelconque capable de ſerrer le ventre.

I I I.

„ Après cela, on ne fera pas mal de prendre, trois fois le
„ jour, une ou deux cuillerées de teinture de *Rhubarbe*
„ faite dans une infuſion de Camomille, ou bien de prendre
„ un ſcrupule de *Rhubarbe*, auſſi trois fois le jour. Il ſera
„ peut-être convenable d'ajouter à chaque doſe de la poudre
„ de *Rhubarbe*, un grain ou deux d'*Ipecacuanha*.

I V.

„ Il faut avoir un ſoin particulier de tenir le corps bien net;
„ on ſe lavera bien les pieds, les mains & le viſage tous
„ les jours.

V.

V.

„ Il faut d'abord, en fe levant, rincer la bouche avec „ de l'eau bien pure, en y joignant un peu de vinaigre; on „ pourra même boire en même tems un verre de ce mêlange.

V I.

„ Il ne faut pas s'expofer à prendre le froid mal-à-propos, „ fur-tout lorfqu'on a chaud.

V I I.

„ On doit éviter de manger indifcretement des alimens „ tirés de la chair des animaux, & l'on doit bien fe garder „ d'en goûter, s'ils ont déja contracté quelqu'odeur. Il eft „ prudent de faire entrer du citron, de l'ofeille, du vi- „ naigre ou de la crême de tartre dans tous les affaifonnemens.

„ On doit faire la même attention à l'égard des poiffons: „ mais il convient par préférence d'ufer de végétaux. Les „ Endives, les Chicorées en falade au vinaigre, crues fi „ elles font tendres, ou cuites à l'Ofeille, fi elles font trop „ dures, font des légumes appropriés. Les Pommes de terre „ à la fauce au vinaigre n'ont rien de nuifible; bien au „ contraire.

„ Les fruits, fur-tout les aigrelets, nommément les pom- „ mes de courtpendu, cruds, mais principalement cuits en „ différentes manières au goût des malades, font excellens. „ La meilleure boiffon eft l'eau de citron, le vin du Rhin „ ou de Mofelle, & même le rouge, avec plus ou moins „ d'eau, felon fa force: la bierre n'a rien de contraire en „ général.

V I I I.

„ Il faut fur-tout que les excrémens foient promptement „ emportés de la chambre du malade; il faut les jetter dans „ une foffe à l'écart & les couvrir d'abord de terre.

I X.

„ Il faut auffi jetter d'abord dans la leffive tous les linges „ & nippes qui ont fervi au malade, que l'on doit tenir „ le plus proprement qu'il eft poffible.

X.

„ Il faut renouveller, avec précaution contre le froid, „ l'air de la chambre du malade, y répandre du vinaig e

„ & en jetter ſur quelque choſe de chaud pour le faire fu-
„ mer. On peut faire la même choſe avec un peu de baies
„ de Genièvre.

X I.

„ Comme l'on doit prendre toutes les précautions poſſibles „ pour ſe mettre à l'abri de la maladie, on fera attention „ à ne point avaler la ſalive, lorſqu'on eſt près du malade, „ ou qu'on vient de le quitter.

„ On fera, par les mêmes raiſons, attention aux lieux „ communs de néceſſité ; & ceux qui auront touché le ma- „ lade, ou quelque choſe de ſale venant du malade, feront „ bien de ſe laver les mains immédiatement après.

„ Au ſurplus, on prévient le public que le Gouvernement „ a fait établir des dépôts d'*Ipecacuanha*, de *Rhubarbe* & „ de *Tamarins* chez Meſſieurs les Curés de Genappe, de „ Sombreffe & de Goſſelies, pour être diſtribués gratuite- „ ment aux malades, tant de ces endroits, que des villages „ voiſins, ſur un certificat de leur Curé ou d'un Médecin, „ portant qu'un tel eſt malade & a beſoin de telle ou telle „ drogue. „

A ces précautions générales, chaque Province en ajouta de particulières, ſuivant que les circonſtances ſemblerent l'exiger. Dans le Hainaut, Monſieur le Conſeiller Fiſcal fit imprimer & diſtribuer un *Mémoire inſtructif ſur les différentes précautions qu'il eſt important de prendre pour ſe garantir de la Dyſſenterie regnante, & rendre la cure de cette maladie plus prompte & plus certaine.* On a fait paſſer dans ce Mémoire les points principaux des feuilles intitulées: *Directions* & *Conſultation ;* & quant à ce qui regarde la méthode préſervative, on a ſpécialement prévenu le public ſur le danger qui pouvoit réſulter de l'uſage de certaines choſes qui rendoient les corps plus ſuſceptibles de contagion, qui contribuoient même à la dépravation de la bile, cette cauſe évidente de la Dyſſenterie. On fit obſerver que les Choux de toute eſpèce, & ſur-tout les rouges, étoient viſiblement altérés, au point que la plupart cachoient un cloaque de pourriture dans leur intérieur, pendant qu'ils préſentoient encore à la vue une apparence ſaine dans les feuilles extérieures. L'odeur qui exhaloit des choux, durant leur ébullition, étoit des plus infectes ; la même odeur ſe

faifoit fentir dans les jardins plantés de ce légume, & les gens qui paffoient dans le voifinage, fe trouvoient dans une forte de mal-aife par la puanteur qui les frappoit. L'aliment tiré des choux à demi gâtés, étoit bien propre à échauffer le fang, à pervertir la nature des fucs digeftifs, en particulier de la bile, qui avoit déja pris une tournure plus ou moins viciée, par fa qualité feptique & irritante.

On a été furpris dans les contrées voifines de Mons, que Meffieurs les Magiftrats de cette ville, d'après l'avis de leurs Médecins Penfionnaires, euffent interdit l'entrée & le débit de toute efpèce de choux, qu'ils euffent même exhorté ceux qui en avoient dans leurs jardins, à n'en point faire ufage. Cette Ordonnance de police, qui date du 9 Octobre 1779, étoit autant fage que néceffaire dans les occurrences où le public fe trouvoit alors, puifque les Jardins de cette ville ne donnoient que des légumes, dont la végétation avoit été plus ou moins altérée, mais fur-tout des choux infectés par la pourriture. Ce vice de végétation a pu ne point exifter ailleurs, ou n'être point remarqué d'abord; il faut cependant qu'il ait été bien général, puifqu'à Vienne & dans l'Electorat de Cologne on s'eft plaint de ce défaftre & on a pris les mêmes précautions. Mais depuis la ceffation de l'Epidémie, on eft convenu de toute part que les fruits & les légumes ont mal réuffi en 1779. Jufques dans ces cantons fortunés où certaines efpèces de légumes font ordinairement d'une qualité fupérieure, on s'eft plaint de leur dégradation : tels ont été les navets des environs de Bruxelles.

L'Ordonnance de Meffieurs les Magiftrats de Mons ne fe borna pas à défendre le débit des choux dans l'étendue de leur jurifdiction; elle interdit encore celui des pommes cuites qui fe vendent dans les rues & les marchés publics, d'autant que ces pommes font ordinairement gâtées, & qu'on ne les cuit, que par la raifon qu'elles ne font point de vente, étant crues : on prévint cependant le peuple que les bonnes pommes, qu'il pourroit faire cuire à fon ufage, étoient faines. Au furplus, on lui ordonna très-expreffément de concourir à l'entretien de la propreté dans les rues & les maifons, en mettant chaque jour hors de fon habitation tout ce qui pouvoit l'infecter par la mauvaife odeur, & en balayant la rue vis-à-vis de fon bâtiment, afin que les immondices ainfi amoncelées puffent être promptement chargées par les conducteurs des tombereaux deftinés à les emporter.

Le soin de veiller à la propreté des rues ne sauroit trop occuper les Magistrats préposés à la police des villes ; c'est de la manutention de cette propreté, que dépend la salubrité de l'air & la santé des habitans. Les Grecs & les Romains, ces nations si sages à tant d'égards, n'ont multiplié les loix qui concernent cette partie essentielle de la police, que parce qu'ils étoient convaincus de leur importance, & de l'importance plus grande encore de les faire ponctuellement exécuter. Les défenses d'enterrer les morts dans les villes, de souffrir au centre de leur enceinte les bouchers & tous les autres métiers qui portent après eux l'infection ou qui donnent des matières propres à la faire naître, sont des preuves inconteftables de leur attention à éloigner tout ce qui peut charger l'air d'exhalaisons mal-saines. Mais leurs soins ne se bornoient point à ces premiers objets ; la propreté des rues étoit pour eux, sur-tout pour les Romains, une chose qui les occupoit de façon à nous faire regarder ces loix antiques comme trop assujettissantes pour le peuple. Le devoir de l'Edile, chez les Romains, étoit de se promener dans la ville monté sur un char, dont les roues d'ivoire devoient rouler sans être exposées à l'éclaboussure : ceci fait preuve de la sévérité de ce Magistrat à l'égard de ceux qui négligeoient de se conformer à l'esprit de la Loi qui ordonnoit la plus exacte propreté des rues. Ce seroit trop demander aujourd'hui, que d'exiger cette propreté minutieuse ; mais ce n'est point assez que de se borner à celle que le peu de vigueur des loix de la police semble tolérer, au préjudice de la salubrité des villes.

Le *Mémoire instructif* ne contenoit pas seulement les précautions insérées dans la feuille des *Directions*, pour se préserver de la Dyssenterie ; mais après avoir fait connoître les alimens les plus convenables aux personnes saines, on crut devoir les exhorter à fuir ceux qui sont nuisibles, & qui par-là pouvoient rendre les corps plus susceptibles de la contagion. Parmi ces derniers alimens, on plaça les noix, les mauvais fruits, les viandes salées ou enfumées, les vieux fromages, les choux de toute espèce, même les poireaux mangés avant les premières gelées, & en général tous les échauffans. Les viandes noires & le caffé tomboient dans cette classe ; aussi recommanda-t-on d'en user très-sobrement. Il est difficile de trouver des termes assez énergiques pour

exprimer la paſſion du peuple des Pays-Bas pour le caffé. Depuis que cette boiſſon Aſiatique n'eſt plus autant au goût des perſonnes d'une condition relevée, parce qu'elles ont ſenti tous les dangers de l'abus, la portion moyenne & inférieure des habitans des villes, comme des campagnes, en fait un uſage qui touche preſque à l'excès. Le bas peuple ſurtout en prend pluſieurs fois le jour, mais d'une teinture aſſez foible, pour remplacer la bierre qui lui paroît trop chère. Elles ſe trompent cependant ces bonnes gens; car non ſeulement elles ſe privent mal-adroitement d'une boiſſon qui leur donneroit des forces & les ſoutiendroit dans le travail, mais elles nuiſent à leur ſanté; & les fraix accumulés de leur prétendue économie équivalent sûrement, ſurpaſſent peut-être la dépenſe de la juſte portion de bierre qu'elles boiroient à leurs repas. Je n'en dirai pas davantage ſur le caffé, parce que le peuple ne lira pas ce Mémoire, & encore qu'il le liroit, il eſt autant difficile de corriger les abus qui le maîtriſent, que de l'éclairer ſur les préjugés qui l'aveuglent.

Un principe général ſur lequel on appuya dans le *Mémoire inſtructif*, fut d'exhorter les Médecins à conſidérer le public ſous trois aſpects différens, en conſéquence de l'état actuel des choſes. Ou la perſonne étoit ſaine, ou elle étoit ſimplement indiſpoſée, ou elle étoit malade. Dans les deux premières poſitions, il s'agiſſoit de faire obſerver le régime convenable & de recourir à la méthode préſervative, mais avec plus de promptitude & d'activité dans la ſeconde que dans la première; de faire ſur-tout uſage de vomitif & de purgatif dans celle-là. La troiſième poſition demandoit le traitement curatif, dont je vais m'occuper.



ARTICLE VII.

Méthode curative.

LA plupart des Dyſſenteries épidémiques, obſervées dans ce ſiècle, ont été ou bilieuſes ou putrides. C'eſt ainſi que *Degner*, *Pringle*, *Tiſſot*, *Zimmermann*, & d'autres en ont parlé dans leurs Ecrits, ſans cependant omettre que cette

maladie a quelquefois regné avec un caractère inflammatoire qui lui étoit propre & même essentiel. Cette distinction d'espèce est de la plus grande importance dans la pratique de la Médecine, puisque la cure de l'une est différente de celle de l'autre. Mais ce seroit se tromper lourdement que de prendre l'effet pour la cause dans une Dyssenterie bilieuse à qui l'inflammation auroit succédé, soit par le mauvais régime du malade, soit par un traitement déplacé, soit par l'intensité des symptômes. La saignée & les calmans qu'on substitueroit alors aux remèdes laxatifs & rafraîchissans, ameneroient les plus grands dangers. Il est vrai que la Dyssenterie s'annonce quelquefois avec une fièvre inflammatoire qu'il faut calmer par la saignée, les lavemens & les boissons anti-phlogistiques; mais dès que la crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement indiqué par la cause prochaine de la maladie, c'est-à-dire, par la bile viciée, qu'on s'empresse d'évacuer par les vomitifs & les purgatifs appropriés. C'est le sentiment du célebre *Tissot*, dans son *Avis au peuple*, qui ajoute que *la seule véritable méthode est celle qui a pour but d'évacuer les matières; & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises. Je me borne*, poursuit-il, *à avertir que la pire de toutes, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remedes astringens, ou ceux qu'on tire de l'Opium; méthode mortelle, qui tue, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matières, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive ou que cette matière irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite ou la gangrène & la mort*, ou &c.

Trop au fait des dangers qui résultent d'une maladie mal vue, & du traitement qu'on établit sur des observations infideles, Messieurs les Médecins de Louvain n'ont porté leur jugement, sur la nature de la Dyssenterie regnante en 1779, qu'après avoir examiné sur les lieux, avec la plus grande attention, les personnes attaquées de cette maladie, combiné les signes qui démontroient son caractère, & pesé les circonstances qui déterminoient le traitement qui lui convenoit. Convaincus par leurs savantes recherches, ils ont déclaré que la Dyssenterie qui désoloit le Comté de Namur,

étoit bilieufe, épidémique & même contagieufe, & ils n'ont point balancé d'adopter la méthode curative du célèbre *Tiffot*, à laquelle ils ont joint l'énumération des autres fecours, dont on pouvoit tirer parti dans certaines circonftances.

Ce fut dans la *Confultation faite par les ordres du Gouvernement, fur le choix des remèdes pour la guérifon de la Dyffenterie qui s'eft manifeftée dans quelques endroits des Pays-Bas*, que ces Meffieurs confignerent leur façon de penfer fur le traitement de cette maladie & les attentions qui devoient l'accompagner. La Confultation, qui eft datée de Bruxelles le 28 Septembre 1779, fortit de l'Imprimerie Royale en une feuille *in-folio*, & fut inceffamment répandue dans les cantons infectés. Voici ce qu'elle contient :

„ Après avoir examiné fcrupuleufement, fur les lieux, „ tous les fymptômes de la maladie, & combiné ce que nous „ avons vu, avec les notions qui nous ont été fournies par „ des perfonnes intelligentes qui ont obfervé les malades, „ nous fommes convaincus que cette maladie eft une Dyf- „ fenterie bilieufe, épidémique & même contagieufe. Elle „ eft par-tout de la même nature, quoique dans différens „ endroits, & même dans différens fujets du même endroit, „ elle ait paru plus ou moins grave, au point que dans „ quelques cas, on n'ait apperçu qu'une fimple Diarrhée, „ ou une Fièvre bilieufe, putride, fans flux de ventre ; ou „ une Jauniffe.

„ Il nous paroît hors de doute, que la féchereffe excef- „ five & les grandes chaleurs de l'Eté dernier, ont été le „ principe & la caufe primordiale de cette maladie.

„ D'après cela, nous avons cru néceffaire de donner aux „ Curés & aux Médecins une efpèce de *Direction Prophi- „ lactique*, déja imprimée, tendant à prévenir la maladie, „ ou du moins à la rendre d'une iffue favorable ; en leur „ recommandant fpécialement d'employer tous les moyens „ poffibles d'en inftruire le peuple.

„ Et comme il nous étoit particulierement enjoint de don- „ ner tous nos foins à tout ce qui pourroit contribuer à la „ guérifon des malades, nous nous fommes entretenus avec „ les Médecins des lieux, & nous fommes convenus avec „ eux, fur les moyens qui nous ont paru les plus propres „ pour foulager les malades dans tout le cours de la maladie.

„ En général, nous nous fommes attachés à la méthode

„ curative de M. *Tiſſot*. En conſéquence, nous avons établi „ pour bâſe, que dès les premiers indices de la maladie, „ l'on fît prendre un vomitif au malade, ſans avoir égard „ ni à ſon age, ni à ce qu'il en auroit pris un auparavant, „ ni à ces circonſtances qu'on ſe repréſente vulgairement „ comme contre-indicatoires, telles, par exemple, que trop „ de foibleſſe, groſſeſſe &c.

„ Si le premier vomitif paroiſſoit n'avoir pas fait aſſez „ d'effet, il ſera bon de le réitérer ſept à huit heures après, „ ou du moins le lendemain, ou le ſurlendemain.

„ On paſſera, après le vomitif, à un laxatif convenable, tel „ qu'on l'a déſigné dans la *Direction* imprimée; on devra même „ le continuer en petite doſe pendant plusieurs jours.

„ Le but de cette méthode eſt de mettre d'abord hors du „ corps toute matière peccante dans l'eſtomac & dans ſon „ voiſinage, de décharger efficacement la véſicule du Foie „ de toute ſa bile, & d'expulſer par le bas ce qui ſera deſ- „ cendu dans les inteſtins, au point de ne pouvoir être „ évacué par le haut.

„ Il importe extrêmement que le malade boive ſou- „ vent, ſoit du petit lait, ſoit du lait de beurre bien „ paſſé, ſoit de l'eau d'Orge, de Riz ou de Pain, bien ci- „ tronnée. On peut ſubſtituer au Citron, l'Oximel ſimple, „ ou le vin du Rhin ou de Moſelle bien pur, même un vin „ rouge, ſelon que le Médecin le trouvera convenir d'après „ les circonſtances.

„ On ne peut pas fixer le tems où l'on y joindroit de „ préférence les Acides minéraux, à la doſe d'une aigreur „ agréable; cela doit dépendre du diſcernement du Médecin.

„ On pourra employer les mêmes boiſſons en lavemens, „ ſouvent néceſſaires dans ces ſortes de cas; ou l'on prendra la „ Décoction de Bouillon blanc ou de Mauve, ou de Guimauve „ avec les fleurs de Sureau, de Camomille & un peu de ſucre, „ ou ce qui feroit mieux, de Sirop de Violettes. Ces Décoc- „ tions ſerviront auſſi pour fomentation de l'Anus, ſi le „ téneſme eſt trop vif. Nous recommandons ſpécialement „ d'être en garde ſur les huileux, & ſur-tout à l'égard des „ Narcotiques & des Aſtringens, tandis qu'il ne conſte pas „ de l'évacuation ou correction totale de la matière morbifique.

„ Pour ce qui pourroit encore convenir, on peut aſſez „ en juger par ce que nous avons dit dans la *Direction* im-

„ primée. Nous nous attachons ici aux points principaux „ & eſſentiels de la cure, qui conſiſtent à évacuer d'abord, „ ou corriger, délayer & envelopper la matière acre, mor- „ dante & alkaleſcente, & à défendre tout le canal alimen- „ taire, en y portant en même tems une ſorte d'onctuoſité.

„ On juge bien que nous ne déſapprouvons point abſolu- „ ment ce que nous ne déſignons pas, comme feroient des „ boiſſons préparées avec la gomme arabique ou tragacante, „ ou le *Saleb*, ou le *Sago*, ni la Décoction de *Sydenham*, „ dans le commencement, ſans, & dans la ſuite avec un „ peu de Canelle; ni le Lait d'Amandes douces, ni même „ celui des ſemences des plantes cucurbitacées, innocentes „ & connues, &c.

„ Il eſt auſſi aiſé de voir dans quel tems, & en quel cas „ une Décoction de *Simarouba* ou de la terre de *Cachou*, „ ou d'autre choſe analogue, pourroit être préférable aux „ mucilagineux relâchans; ou quand ce feroit l'occaſion de „ donner, tant par haut que par bas, le Lait récent, cuit „ avec une portion d'*Epiploon*; ou quand ce ſera le tems „ de fortifier le malade, par des moyens principalement ana- „ leptiques farineux avec ou ſans vin; ou d'avoir recours à „ la bonne écorce de Pérou, à la *Serpentaire* de Virginie, „ à la *Contrayerve*, au *Camphre*, à la *Rhubarbe* ex-animée „ par extraction, ou à la *Caſcarille* & même la Noix muſ- „ cade, avec prudence; comment & ſous quelle forme; ou „ enfin quand ce pourroit être le moment du *Diaſcordium* „ ou de la *Thériaque*, &c.

„ On ne dit rien de la racine de *Colombo*, ni de celle de „ *Lopez*, que l'on croiroit la dernière reſſource dans cer- „ tains cas: ni l'une ni l'autre ne peuvent guère ſe procurer „ à quelque prix que ce ſoit. (*a*)

(*a*) Monſieur *Michaux*, Profeſſeur de Botanique en l'Univerſité de Louvain, & Directeur du Jardin des Simples, a chez lui, en dépôt, une certaine quantité de l'une & de l'autre de ces racines, qu'il a reçue de la munificence de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc Charles de Lorraine, notre Séréniſſime Gouverneur Général. Ce Profeſſeur a fait imprimer le ſixième chapitre des *Adverſaria* du célèbre *Gaubius*, pour la commodité des Médecins qui n'ont point cet Ouvrage, afin qu'ils puiſ- ſent y voir ce que le Docteur de Leyde a dit de ces deux racines. A la tête de la Brochure, il y a un Avis qui exhorte les Praticiens à remar- quer, avec attention, les effets de ces remèdes rares, afin que du re- cueil des Obſervations bien vues, on puiſſe conclure quelque choſe de certain à l'avantage de l'humanité ſouffrante.

„ Voici le Vomitif que nous préférons, & qui fera suffi-
„ fant en général pour une grande perfonne : *Ipecacuanha un*
„ *demi gros ou deux fcrupules.* Si l'on veut pourtant le don-
„ ner en infufion, on en prend le triple dans une livre ou
„ une livre & demie d'eau.

„ Il fe préfentera peut-être le cas de devoir même encore
„ aiguifer l'infufion par un ou deux ou trois grains de Tartre
„ émétique.

„ On diminue les dofes pour les jeunes perfonnes à pro-
„ portion de l'âge.

„ Il ne faut pas aifément venir à quelque remède narco-
„ tique pour calmer le prétendu éréthifme des parties, ex-
„ cité par l'opération du remède : il ceffe ordinairement
„ après l'expulfion de la caufe irritante. S'il faut quelque cal-
„ mant, un peu de Sirop de Violettes ou de Diacode
„ pourra fuffire.

„ Le Purgatif eft celui que nous avons prefcrit dans la
„ *Direction* imprimée ; on fera feulement attention qu'on
„ peut fubftituer la *Caffe* à la *Manne*, ou les mettre toutes
„ deux enfemble, & même joindre à une livre de cette dé-
„ coction un gros ou un gros & demi de *Rhubarbe* coupée,
„ comme auffi les raifins, tant petits que gros, ou autre chofe
„ analogue. On fera auffi attention, qu'après avoir abandonné
„ le purgatif ci-deffus mentionné, il conviendra de continuer
„ l'infufion de *Rhubarbe*, ou fa poudre, comme il a été dit
„ dans la *Direction* imprimée.

„ Lorfqu'il paroît que c'eft principalement l'inteftin *rectum*
„ qui refte affecté, comme il arrive fouvent, & que le Lait
„ cuit avec un morceau d'*Epiploon* n'a point produit affez
„ d'effet, nous préférons aux onguens, une infufion de fleurs
„ de Sureau dans le lait, à laquelle on ajoute le Sirop de
„ Violettes, ou quelquefois celui de la grande Confoude,
„ fût-ce même la Crême de lait avec le jaune d'œuf & l'On-
„ guent dit *Populeon*, &c.

„ Du refte, nous ne blâmons pas le lavement avec le lait,
„ la Térébenthine, le jaune d'œuf & la Thériaque. On verra
„ fi, dans ce cas, quelques Sangfues à l'anus ne feroient point
„ néceffaires ; il arrive quelquefois que fans cela on ne peut
„ en venir à bout.

„ Enfin, lorfque la maladie ne préfente d'abord, ou ne re-
„ tient dans la fuite que le caractère de la Fièvre bilieufe-

„ putride, la matière des remèdes est la même, sauf qu'il faut „ plus de circonspection à l'égard des purgatifs, & que les „ vomitifs, dans le premier cas, sont des plus essentiels; & „ qu'il faut faire attention de ne point donner occasion à un „ refoulement dangereux de la matière morbifique sur les „ premières voies, avant qu'il ne conste de sa coction, & „ que sa crise ordinaire ne se doit pas faire par ailleurs. „

Parmi les avis salutaires que donne cette Consultation, on distingue assez qu'elle s'attache principalement à ceux qui regardent les vomitifs & les purgatifs pris dans les premiers jours de la maladie, & que c'est à eux qu'elle attache l'importance, comme le succès de la cure. Les plus célèbres Médecins de notre siècle ont pensé de même. Aux *Degner*, aux *Tissot*, aux *Zimmermann*, je me fais un devoir de joindre ici l'Illustre *Pringle*, Membre de la Société Royale de Londres, qui rendit de si grands services à l'Armée Angloise pendant les campagnes de la guerre survenue en 1742, après la mort de l'Empereur Charles VI. Comme *Pringle* étoit alors Médecin Général des Troupes Britanniques, il tint des notes circonstanciées de toutes les maladies qui regnerent parmi elles, & les publia en Anglois à Londres en 1752 *in*-8. Nous avons deux éditions Françoises de cet excellent Ouvrage, Paris, 1755, 1771, deux volumes *in*-12, sous le titre d'*Observations sur les maladies des Armées dans les camps & dans les garnisons.* Ce que ce savant Médecin dit page 27 & suivantes de l'édition de 1755, § IV. *Du traitement de la Dyssenterie*, a trop de rapport à celle qui a désolé notre Province, vient même trop à l'appui des principes établis dans la *Consultation* imprimée, pour ne point joindre le texte de l'Auteur, en façon de Commentaire.

„ Il y a peu de maladies aiguës moins redevables à la na- „ ture, quant à la guérison, & qui soient accompagnées „ d'indications plus trompeuses que celle-là. L'hémorragie „ paroît exiger des saignées réitérées & des styptiques; le „ flux de ventre des astringens violens; & les douleurs „ dans les intestins, des opiâtes continuels. Cependant si „ l'on ne se sert de ces remèdes avec la derniere précaution, „ ils tendent plutôt à augmenter la maladie qu'à la guérir. „ D'un autre côté, on condamnoit tout-à-fait autrefois les „ émétiques & les purgatifs, ou bien on s'en servoit trop „ peu; cependant les dernières expériences font voir qu'ils

„ composent la principale partie du traitement de cette
„ maladie.

J'interromps pour un moment la citation de l'Ouvrage de cet Auteur, afin de rendre plus nette l'idée qu'on s'en formera, lorsqu'on aura rapporté son sentiment sur la cause de la Dyssenterie. Selon lui, *il paroît raisonnable de croire que cette maladie est produite par une cause peu différente de celle qui occasionne les fièvres bilieuses.* Durant notre Epidémie, ces fièvres étoient fréquentes, elles se sont même jointes à la Dyssenterie. *Tous les Auteurs attribuent* cette maladie *à une acrimonie. Il paroît qu'elle est d'une espèce putride*; *& l'on n'y a point fait attention, à cause de l'idée où l'on étoit que les humeurs deviendroient plus nuisibles par la putréfaction qu'elles ne paroissoient l'être d'après les excrétions qu'ils ont observées. Mais on peut répondre à cela, que les humeurs bilieuses & séreuses, quoique putrides, sont moins pernicieuses que la plupart des autres substances animales qui se trouvent dans le même état. De plus, cette maladie est très-fréquente dans les pays chauds & humides, où les corps sont plus sujets à la putréfaction; elle se fait sur-tout sentir aux personnes d'un tempérament scorbutique, ou au bas peuple, qui à cause de l'air mal-sain, de la mauvaise nourriture & de la mal-propreté, se trouve sujet aux maladies putrides. C'est aussi une ancienne observation que les saisons où l'on voit plus de mouches, de chenilles & d'autres insectes, sont pareillement plus abondantes en Dyssenteries; parce que l'accroissement de ces animaux dépend beaucoup de la chaleur, de l'humidité, & par conséquent de la corruption. Enfin, il est évident que les excrétions des personnes attaquées de cette maladie communiquent & répandent l'infection.*

Reprenons maintenant le fil de la citation que nous avons commencée. “ Nous pouvons distinguer la Dyssenterie en
„ trois états; le premier, quand elle est récente; le second,
„ quand il y a quelque tems qu'elle continue, qu'elle a beau-
„ coup diminué les forces, affoibli les intestins & corrodé
„ leur membrane villeuse; le troisième enfin, lorsqu'il s'y
„ joint une fièvre maligne occasionnée par les matières pu-
„ trides qui sont dans le corps, ou par le mauvais air, ou
„ qu'on est menacé de la mortification.

„ Dans le premier état, il est à propos de commencer
„ par la saignée, quoique en même tems il puisse être vrai

,, que la Dyſſenterie n'exige pas d'elle-même cette évacua-,, tion. Mais comme cette maladie ſe trouve ſouvent ac-,, compagnée d'une pléthore, ou de ſymptômes inflamma-,, toires, la ſaignée devient alors indiſpenſable & contri-,, bue toujours à la guériſon. Cependant à moins que le pre-,, mier ſang ne ſoit coëneux, & que la fièvre ne ſoit en-,, tretenue par quelque inflammation extraordinaire, il eſt ,, inutile & même dangereux de la réitérer, parce qu'on ,, doit ſoutenir les forces dans une maladie ſi accablante & ,, ſi putride. Il faut excepter de cette regle les Dyſſenteries ,, d'Hiver & du Printems, parce qu'elles ſont d'une nature ,, plus inflammatoire.

,, Après la ſaignée, on doit faire vomir le malade avec de ,, l'*Ipecacuanha*, ce qui détourne le mal d'eſtomac ſi com-,, mun dans les commencemens. Nous remarquerons que l'E-,, métique (l'*Ipecacuanha*) eſt plus efficace à proportion ,, de l'évacuation de la bile, & qu'il réuſſit mieux, lorſqu'il ,, opere auſſi par les ſelles. Ces deux effets étoient plus sûrs, ,, quand au lieu de faire uſage de la doſe ordinaire, on ne ,, donnoit que cinq grains, ce qu'on réitéroit deux ou trois ,, fois le même jour, juſqu'à ce que le vomiſſement ou la ,, purgation ſurvînt; ce qui arrivoit généralement avant ou ,, peu après la troiſième doſe. Quinze grains donnés de cette ,, manière évacuent plus que trente pris à la fois. Mais quoi-,, que j'aie éprouvé que cette manière de donner cette ra-,, cine réuſſiſſe fort bien, ſur-tout lorſqu'on la réitère une ,, fois ou deux après un jour d'intermiſſion, & qu'elle ſoit ,, très-peu coûteuſe, je l'ai cependant diſcontinuée à cauſe ,, des anxiétés qui accompagnoient communément l'opéra-,, tion : quoique après tout, je ne me ſuis pas encore bien ,, éclairci ſi cette méthode n'eſt pas la plus ſûre.

,, Le lendemain du vomitif on purgeoit le malade avec ,, de la *Rhubarbe*..... On doit en tout tems faire moins ,, d'attention à la doſe qu'aux effets, dont on ne doit ,, jamais juger par le nombre des ſelles, mais par l'abondance ,, des matières qu'on rend, & par le ſoulagement de ſes ,, tranchées & de ſon téneſme que le malade éprouve après ,, l'opération. La maladie elle-même occaſionne ordinairement ,, des mouvemens plus fréquens que la purgation. Si un Mé-,, decin doit éviter les remèdes forts & irritans; il ne doit ,, pas d'un autre côté épargner les purgatifs doux, & ſur-

„ tout la *Rhubarbe* dont on donne communément trop peu. „ Il en faut faire prendre d'abord depuis deux ſcrupules „ juſqu'à une dragme, & proportionner les doſes ſuivantes „ ſelon que les premières auront opéré. *Degnerus*, un des „ meilleurs Auteurs qui aient écrit ſur ce ſujet, conſeille de „ donner ce remède dans une teinture aqueuſe en petite „ quantité; mais de réitérer toutes les quatre ou ſix heures, „ & de continuer pendant deux ou trois jours juſqu'à ce „ que les ſymptômes dangereux diſparoiſſent. Comme je n'ai „ point eſſayé cette manière, je ne veux point décider la- „ quelle de ces deux méthodes vaut le mieux dans un flux de „ ventre récent; mais lorſqu'il eſt fort avancé, la dernière „ me paroît préférable à celle de donner de plus grandes do- „ ſes à de plus grands intervalles, & quelle que ſoit celle „ qu'on choiſiſſe, il eſt néceſſaire que la *Rhubarbe* purge „ bien, ce qu'elle fait rarement lorſqu'on la donne ſuivant „ l'uſage en petite quantité.

„ Dans les flux de ventre de l'Hiver & du Printems, j'ai „ éprouvé que la ſaignée & la *Rhubarbe* ſuffiſoient ſans „ avoir beſoin de vomitifs, parce qu'alors l'eſtomac eſt „ moins dérangé. Mais en tout tems, ſoit qu'on réitere le „ vomitif ou non, on doit purger le jour ſuivant ou le „ ſurlendemain, & enſuite auſſi ſouvent que les forces du „ malade le permettront, & que l'opiniatreté du mal l'exi- „ gera. Il faut obſerver que l'obſtination des tranchées & du „ téneſme, doit plutôt que l'évacuation du ſang par les „ ſelles, déterminer à continuer les purgations. C'eſt en vain „ qu'on veut entreprendre le traitément ſans ces fréquentes „ évacuations, puiſque tous les opiates & tous les aſtrin- „ gens ne font que pallier le mal & le rendent à la fin „ plus funeſte.

„ A l'égard des opiates, il feroit mieux de ne s'en point „ ſervir du tout, que de les donner avant que les premiè- „ res voies ſoient bien nettoyées; car, quoiqu'ils ſoulagent „ un peu, cependant parce qu'ils retiennent les humeurs „ corrompues & les vents renfermés, ils fixent la cauſe. L'ex- „ périence que j'ai acquiſe là-deſſus me donne la hardieſſe de „ l'affirmer, quoique *Sydenham* ne ſemble point en craindre „ beaucoup de danger..... La meilleure méthode eſt de ne „ faire uſage de l'*opium* qu'après avoir donné des vomitifs „ & des purgatifs; & lorſqu'il eſt néceſſaire d'y avoir re-

„ cours, il faut toujours commencer par de petites doses....
„ Lorsque par négligence ou par une mauvaise conduite le
„ flux de ventre a continué jusqu'à ce que les forces soient
„ de beaucoup diminuées, les intestins relâchés, & la mem-
„ brane villeuse corodée, la maladie devient alors très-dan-
„ géreuse, quoiqu'il y ait toujours de l'espérance; tant
„ qu'il n'y a point de selles ichoreuses ou involontaires,
„ d'aphthes, de taches pétéchiales ou de hocquet, & que
„ le malade ne se plaint point d'un grand abattement &
„ oppression de poitrine; car alors le cas est sans ressource
„ & n'admet que fort rarement des palliatifs, vû que les
„ opiates ont si peu de succès pour adoucir les douleurs ou
„ pour arrêter le cours de ventre. „

Comme on trouve dans la *Consultation* différens moyens pour faire face aux symptômes qui se présentent, soit dans le cours, soit dans le déclin de la Dyssenterie, j'y renvoie pour ne point répéter ce qui a déja été dit; & comme *Pringle* a fait un Chapitre particulier, où il considère le troisième état de cette maladie, qui consiste dans la combinaison de ce flux de ventre avec une fièvre maligne, occasionnée par les matières putrides qui ont passé dans le sang, ou par le mauvais air des habitations, j'y renvoie pareillement, pour ne point grossir ce Mémoire d'une citation que je ne pourrois guère abréger, sans diminuer le mérite de l'Ouvrage de ce Médecin, & que je ne peux donner dans toute son étendue, sans augmenter considérablement celle de cette Brochure. Ce morceau intéressant mérite qu'on ait recours aux Observations de l'Auteur.

Mais avant que de finir cet Article, je dois m'occuper des *Réflexions lues dans la séance tenue au Louvre, par la Société Royale de Médecine, le 12 Octobre 1779, & publiées par ordre du Gouvernement, sur la nature & le traitement de la Dyssenterie épidémique qui regne dans plusieurs Provinces du Royaume.* La Société Royale de Médecine de Paris n'eut pas plutôt appris, par les Rapports qui lui étoient parvenus, que la Dyssenterie faisoit de grands ravages en Bretagne, dans le Perche, le Maine, l'Orléanois, le Poitou, &c. qu'animée du zéle qui la rend si digne de l'attention du Roi, elle s'empressa à faire imprimer un Mémoire de direction pour le traitement de cette maladie. Dans cet Ecrit, comme dans tous ceux que cette Société a publiés,

on remarque la justesse de ses vues pour l'avantage de l'humanité souffrante & pour l'avancement des progrès de la Médecine, dont elle s'occupe sans cesse à étendre les limites & à multiplier les connoissances. Son travail assidu à cet égard continue à lui mériter la plus constante protection de la part du Roi, son Fondateur.

Les différences qui ont paru les plus essentielles à noter dans la Dyssenterie regnante, sont celle de la plus grande inflammation & celle de la plus grande putridité. On a cru ensuite devoir distinguer en général trois degrés ou états dans la maladie, celui d'invasion, celui de sa plus grande force ou intensité, & celui de déclin, ou plutôt celui où la maladie traîne en longueur.

Dans l'invasion d'une Dyssenterie putride d'un mauvais caractère, le pouls est souvent misérable & les forces abattues. C'est au Médecin sage & prudent à prendre avis de ses propres lumières pour savoir s'il doit saigner, sur-tout ceux qui sont dans l'indigence, accoutumés aux mauvais alimens, & que la disette rend foibles même dans l'état de santé. On fait remarquer néanmoins que la saignée a été souvent employée avec succès, même dans les Dyssenteries putrides, par *Sydenham* & *Pringle*. (Voyez ce que dit le dernier dans la citation que je viens de donner.)

Quant aux Dyssenteries inflammatoires, la nécessité de pratiquer la saignée, dès le commencement, n'est point un problême, & tout invite à suivre cette pratique. Mais une qui est nécessaire dans les commencemens, qui convient à tous les cas, & sur laquelle aucun Praticien ne varie, c'est l'usage d'un vomitif tel que l'*Ipecacuanha* ou même le Tartre stibié. On donne ces vomitifs pour enlever une partie du foyer putride, & pour interrompre la direction trop rapide du mouvement intestinal. On les fait suivre d'un minoratif doux, & le soir de la Médecine, suivant la méthode de *Sydenham*, on place un calmant, par exemple, une petite dose d'*Opium* dans la conserve de roses rouges. (Voyez encore la citation de *Pringle*, où il donne son sentiment sur la méthode de *Sydenham.*)

Dans la violence de la maladie, il est avantageux, surtout dans le cas de répugnance de la part des malades pour les bouillons, (le caractère bilieux de notre Epidémie ne les comportoit pas) de substituer à cette nourriture une décoction

tion de pain plus ou moins forte, suivant l'état du malade, acidulée avec un peu de suc d'oseille, & en cas de grande putridité avec l'acide vitriolique. Pour les tisannes, on doit préférer la décoction des plantes potagères aigrelettes. Le petit-lait recommandé par *Degner*, peut être remplacé avantageusement par les tisannes adoucissantes & mucilagineuses faites avec la gomme arabique, le riz, l'orge, &c. (Nos malades ne goûtoient rien tant que le petit-lait, & par préférence encore le lait de beurre passé. L'abondance des pâturages de nos cantons, le grand nombre des vaches qui s'y nourrissent, fournissoient libéralement le lait nécessaire à la préparation de ces boissons médicamenteuses.)

Lorsqu'on peut placer de légers purgatifs, on n'en doit pas perdre l'occasion. Les lavemens appropriés peuvent être encore d'un grand secours. En général, il faut associer les purgatifs aux anti-putrides.

L'emploi des calmans narcotiques, lorsque la maladie est évidemment putride, est un des plus délicats, à cause du danger pour la tête & de la menace de gangrène. On les donne avec plus de sûreté pour appaiser le tumulte des humeurs le jour d'une purgation. Mais si l'atrocité des douleurs exige leur usage, il convient de les marier aux antiseptiques.

Lorsque le troisième période s'établit, il y a communément danger de suppuration. On a recours alors aux moyens propres à opérer la déterfion des intestins.

Les alimens doivent être pris parmi les adoucissans & les farineux, tels que le riz, la fécule de pommes de terre, la farine d'orge, les crêmes ou purées légères de lentilles, de feves rouges, le tout entremêlé de purgatifs légers, parmi lesquels la *Rhubarbe* doit tenir le premier rang.

S'il y a une atonie manifeste; si la Dyssenterie dégénère en dévoiement séreux & chronique, qui tient pour l'ordinaire un peu de la Lienterie, alors les meilleurs secours sont l'*Ipecacuanha* à petite dose répétée, les tisannes avec les plantes légèrement toniques, la décoction de *Simarouba*, celle de *Quinquina* rendue mucilagineuse avec la gomme arabique, pourvu qu'il n'y ait aucune disposition à l'Hydropisie.

Quant aux préservatifs, on doit éviter, autant qu'il est possible, les approches de ce que les malades infectent, l'odeur de leurs matières, changer de vêtement, d'air, éviter

l'humidité. On a conseillé une eau teinte d'un vin léger, ou acidulée avec le vinaigre. On ne doit se permettre que très-peu de viandes. On doit faire usage des plantes potagères, sur-tout de l'oseille dans le bouillon, des fruits bien mûrs & de bonne qualité.

On ne doit pas moins d'attention aux objets de police générale. Il seroit à souhaiter, par exemple, que les excrémens des malades fussent déposés à part & dans des lieux qui n'auroient rien de commun avec les autres; que les sépultures fussent éloignées des lieux fréquentés; que tous les lieux capables de répandre l'infection fussent purifiés, parfumés; qu'on pût bannir la crainte, la frayeur, toutes les affections tristes, & en général tout ce qui est capable d'en faire naître de semblables.

La Gazette de santé ajoute à l'exposé de la Consultation, dont on vient de faire remarquer les points les plus importans, qu'on a observé assez généralement en France que les fruits de l'année 1779 se conservent difficilement. On a fait la même observation à Paris. Les poires, les raisins sont surtout dans ce cas. Il semble qu'il y ait un principe de dissolution putride qui attaque la substance de certains fruits. Si à une pareille cause se joint celle de la contagion, qui propage la maladie, alors il y en a deux qui agissent puissamment, & auxquelles il est difficile d'échapper, si l'on ne prend des précautions strictes. Néanmoins il est peut-être facile avec un peu d'attention de s'en préserver. Nous ne saurions trop inviter ceux qui peuvent y être exposés à faire usage d'acides, de fruits acerbes, peu susceptibles de corruption, d'un peu de bon vin, de plantes potagères & de viandes blanches.

C'est pour d'autant mieux prouver la justesse des vues curatives qui distingue la Consultation imprimée à Bruxelles, que j'y ai joint la citation de *Pringle* & l'extrait du Mémoire publié par la Société Royale de Médecine de Paris. On voit par-là que les Hommes célébres, qui dans des tems & des endroits différens ont mis leurs sentimens au jour sur le traitement de la Dyssenterie, s'accordent assez sur les points principaux. Il n'y a que la Société de Médecine qui pense autrement à certains égards; mais la maladie qui regna en France avoit peut-être un caractère qui la différencioit de celle qui désola les Provinces Belgiques; ou, sur la foi des

Rapports qui sont parvenus à la Société, cette Compagnie a cru devoir adopter quelques méthodes particulières qui n'ont point réussi ailleurs, & que les *Degner*, les *Tissot* & les *Zimmermann* n'ont admises qu'avec d'extrêmes restrictions.

ARTICLE VIII.

Obstacles que les préjugés & la conduite des malades ont mis aux sages précautions du Gouvernement, & aux soins que les Médecins se sont donnés pour la conservation du peuple.

LEs hommes sont par-tout de la même trempe : les principes de l'éducation qui éclairent l'esprit, épurent la raison & forment le jugement, sont les sources d'où partent les différences qui les distinguent dans l'ordre moral. Ces principes ont aussi bien de l'influence sur la conduite de l'homme dans le physique, & l'application ne lui en est jamais plus nécessaire, que lorsqu'il se trouve en butte à quelques-uns des maux qui menacent son existence. Les gens bornés, sur-tout la classe moyenne ou indigente des habitans de la campagne, ne peuvent malheureusement tirer aucune lumière de leur propre fonds dans les premiers momens de la maladie, & ce qui est pis encore, ils n'en sont que plus disposés à recevoir les avis & à suivre les conseils de ceux dont le jugement est aussi borné que le leur. Ces bonnes gens ont peu de passions, mais très-fortes, & peu d'idées. Asservis à l'empire des unes, ils sont presque toujours les dupes des autres, parce que leur façon de penser est ordinairement calquée sur les premières impressions. Tout ce qui porte préjudice à leur ménage champêtre, est de tous les dommages possibles celui qui les affecte davantage; aussi plus soigneux de leurs vaches malades, que du bien-être de leurs femmes & de leurs enfans, ils n'épargnent rien pour la conservation de ces animaux, pendant que la moindre dépense les effraye, lorsqu'il s'agit de soulager des personnes qui les touchent de si près.

C'est en conséquence de cette maniere de penser & d'agir, que la plupart des habitans de la campagne ne s'adressent au

Médecin que très-tard, ou ne le consultent qu'une fois. Si la première ordonnance a eu du succès, cela est bien; sinon, ils ont recours aux charlatans ou aux remèdes des bonnes femmes. Avoir pris une fois l'avis d'un Médecin, souvent d'après un rapport infidèle & toujours trop peu circonstancié, cela s'appelle au village avoir fait son devoir : le malade meurt alors en bonne forme, & ses parens se croient pleinement déchargés de tout reproche de négligence. Que de victimes cette maxime barbare n'immole-t-elle pas tous les ans? Que de pertes ne souffre pas la population si précieuse aux yeux de l'Etat ? C'est à la considération dont les charlatans jouissent auprès des gens de la campagne, qu'on doit les attribuer. Comme l'insolence de ces fripons égale au moins leur stupidité & leur ignorance, les loix ne sauroient sévir contre eux avec trop de vigueur, & la moindre des punitions devroit être la note d'infamie. Mais pour remédier pleinement au mal, il faudroit que les paysans eussent des Médecins plus à la portée de leur village. Le moyen de les leur procurer est simple. Il y a trop de Chirurgiens à la campagne ; on devroit en diminuer le nombre, parce qu'ils s'occupent plus de la Médecine & de la Pharmacie, qu'ils ne connoissent guère, que de leur Art qu'ils n'entendent point assez. Ils vivent cependant de ce brigandage ; ils vivroient encore de leur profession, si leur nombre étoit moindre ; & les Médecins qui les remplaceroient auprès des malades, deviendroient d'autant plus nombreux à la campagne, qu'ils y trouveroient assez d'occupations pour soutenir la décence de leur état. Il n'est point douteux qu'il y a dans les villages trop peu de Médecins & trop de Chirurgiens pour servir utilement l'humanité. Notre Province est abondamment fournie de ces derniers ; cependant la disette de ceux qui peuvent faire face aux devoirs les plus importans de leur Art, est si grande, que les gens de la campagne manqueroient souvent des secours nécessaires, si la bienfaisance des Etats ne pensionnoit un habile Chirurgien de cette ville, pour les leur donner dans les cas les plus urgens.

Un autre reproche à faire aux villageois, c'est d'avoir une aversion décidée pour tout ce qui s'appelle moyen curatif. Ils ne se livrent que très-peu, soit au régime, soit à l'usage des médicamens. Ils ne sont point aussi difficiles à l'égard des drogues pernicieuses que les bonnes femmes ou les empiri-

ques leur conseillent de prendre ; souvent même ils s'érigent en Médecins, se conduisent à leur mode, & s'imaginent que les choses qui leur plaisent, sont toujours les meilleures. Ils en appellent ainsi à leur palais, comme à un juge infaillible ; ou tout au plus, ils croient que le remède qui a soulagé leur voisin dans un cas, soulagera dans tous les autres, & que celui qui n'a pas fait de mal dans un tems, n'en fera pas non plus dans une maladie à peu près semblable. C'est ainsi qu'ils se conduisent, & que victimes de leurs préjugés, plutôt que de la grandeur & du danger du mal, ils meurent, sans que leur exemple serve de leçon aux autres.

Des gens prévenus de la sorte, pouvoient-ils d'abord être dociles aux avis des Médecins & se prêter à l'observance de leurs conseils ? Pouvoient-ils même en sentir le prix ? L'assujettissement au régime ; l'usage des vomitifs, lorsqu'ils n'avoient nulle envie de rendre & que l'appétit étoit encore bon ; la répétition fréquente des purgatifs, pendant qu'ils se plaignoient d'aller trop souvent à la selle ; la privation des alimens que leur goût demandoit, ainsi que l'habitude, & qu'ils s'imaginoient être seuls capables de soutenir & de rappeller leurs forces chancelantes ; tout cela a dû les révolter dans le principe. Ce ne fut que la crainte de la mort qui enlevoit sous leurs yeux ceux qui se refusoient opiniâtrément au traitement méthodique, qui les fit convenir de la sagesse des vues bienfaisantes du Gouvernement, & qui excita dans leurs cœurs les sentimens de reconnoissance dont ils seront longtems pénétrés.

Mais à travers le grand nombre de malades, combien ne s'en trouva-t-il pas qui se refuserent nettement aux conseils & au traitement ? Emportés par leurs préjugés, ils burent, ils mangerent à l'ordinaire ; ils prirent de toute main les remedes les plus contraires à leur état ; ils moururent, & grossirent ainsi les tables nécrologiques au delà de ce qu'elles auroient présenté de victimes, si elles eussent été réduites aux vieillards, aux enfans de bas âge, aux infirmes, & aux personnes que la complication des accidens ou la grandeur du mal ont emportées. Les Curés eurent beau monter en chaire, y déployer toute l'activité de leur zèle, & s'épuiser en exhortations pathétiques, pour faire sentir au peuple la sagesse des vues du Gouvernement qui veilloit à sa conservation, & qui avoit ordonné de lui distribuer gratui-

tement les ſecours néceſſaires, tant pour le préſerver que pour le guérir de la maladie regnante. Les Médecins chargés du traitement eurent beau s'épuiſer à leur tour, pour faire comprendre aux gens de la campagne que peu de précautions ſuffiſoient pour les garantir de la Dyſſenterie ; que ce mal épidémique demandoit cependant des ſecours plus actifs & plus continués, lorſqu'on en étoit atteint; que l'importance de ces ſecours étoit telle, que ſans eux la nature ne pouvoit opérer la guériſon; que non ſeulement il falloit prendre les remèdes convenables avec l'aſſiduité la plus régulière, mais qu'on devoit éviter, comme la peſte, ceux que le caractère de la maladie ne comportoit pas; enfin que la propreté, que l'obſervance du régime étoient des points ſi eſſentiels au ſuccès de la cure, que toutes les fautes qu'on commettoit dans l'une & l'autre de ces parties du traitement, devenoient capitales & quelquefois irréparables. Tout cela ne fit que peu ou point d'impreſſion ſur certains eſprits que la force du préjugé avoit aſſervis à ſon empire tyrannique: tant il eſt vrai que le peuple eſt toujours peuple. *Zimmermann* fit les mêmes plaintes & de plus grandes encore, à l'occaſion de la Dyſſenterie épidémique qui déſola, en 1765, le Canton de Berne & différens autres endroits de la Suiſſe; elles lui ont fourni la matière des chapitres VIII & IX de la première partie de ſon *Traité de la Dyſſenterie.*

Dans le chapitre IX, cet Auteur fait des réflexions ſur la manière de diminuer, dans la campagne, les préjugés oppoſés aux ſages précautions que les Magiſtrats de la Suiſſe avoient priſes, ainſi qu'aux efforts des Médecins, & à la voix de la raiſon. Les expédiens qu'il propoſe, ſont, les uns durs & tranchans, parce qu'ils dépendent des ordonnances de la police la plus ſévère; les autres, plus doux & peut-être plus efficaces, demandent beaucoup de tems pour opérer leurs effets. *Zimmermann* réduit ces derniers à deux chefs. *On ne peut*, dit-il, *ſe faire entendre au payſan que par le moyen ou du Curé, ou de l'almanach. Celui-ci nous ouvre une voie excellente pour détruire les préjugés du payſan, relativement à ſa ſanté. Je n'ai que trop ſouvent éprouvé combien le calendrier étoit préjudiciable aux travaux d'un vrai Médecin; mais la Société économique de Berne vient de faire quelques tentatives qui, par la ſuite, pourront peu à peu faire paroître & goûter la vérité. En 1765 on a donné dans le calen-*

drier des avis fort utiles au paysan concernant l'agriculture. En 1766, on y a inséré d'autres avis très-sensés concernant l'éducation physique des enfans, & quelqu'un s'imagina fort prudemment d'y tourner en ridicule l'ouromantie & les ouroscopes. En 1766, on a mis aussi dans le calendrier les instructions du Docteur Ith, *concernant les fievres putrides. On peut imiter les années suivantes ce qu'a fait l'auteur du Calendrier Suédois, relativement à ce qui regarde la Médecine. Le paysan a un respect singulier pour le calendrier; &, quoiqu'il contredise ses préjugés concernant l'agriculture & la santé, il le lira, parce que cela est dans le calendrier, & le croira, parce que cela y sera imprimé.*

Les Suédois, cette nation si éclairée qui triomphe de la pauvreté par le travail, & du plus ingrat climat par son industrie, nous fournit à cet égard un exemple des plus avantageux. Le calendrier fut, dans les mains de M. Roseen, *premier Médecin du Roi de Suede, un moyen des plus louables pour secourir nombre de malheureux indigens. . . . . En général, aucune nation ne voit mieux que les Suédois, combien la Médecine a d'influence sur le bien-être d'un Etat.* Les avantages que cette nation a en vue, consistent en l'augmentation des habitans comme de la vraie richesse de l'Etat, & en la conservation des milliers de citoyens, sur-tout dans les tems d'Epidémies.

Le stile des instructions qu'on peut mettre dans les Calendriers, doit être clair, simple, de manière qu'on n'y rencontre aucune équivoque. Il faut y éviter tous les termes scientifiques, devroit-on même s'y servir d'expressions basses: c'est à des rustres que l'on parle.

C'est sur-tout par le moyen des Curés qu'on peut instruire le paysan, parce que le paysan a ordinairement beaucoup de foi aux paroles de son Pasteur. . . . . . L'instruction orale est toujours la plus avantageuse, parce qu'elle attire plus d'attention de la part des ignorans, & que par-là on se fait mieux entendre. Comprendre une chose, c'est pouvoir se la représenter de manière à prendre la chose pour ce qu'elle est, se conduire en conséquence, & pouvoir la reconnoître au besoin. Or c'est ce que fait l'instruction orale, qui doit porter peu à peu le paysan à réfléchir utilement, lorsque l'objet des réflexions est fondé sur l'expérience, & que le paysan peut réellement s'en tenir à ce principe. Les opinions

de ces gens ne sont pas si enracinées, qu'on ne puisse les ébranler : en leur remettant mille fois la même chose sous les yeux, on parviendra à leur faire comprendre qu'ils croient souvent sans examen, qu'ils jugent sans raison & avec une précipitation insensée, & la plupart du tems sans le moindre scrupule, que la chose soit fausse & leur soit inconnue, ou non. C'est dans l'Avis au peuple de Mr. *Tissot* que les Curés de la campagne trouveront de quoi s'intéresser, avec connoissance de cause & avec succès, au bien-être de leurs paroissiens; ils y trouveront encore des raisons bien propres à combattre & à détruire les préjugés qui les aveuglent en santé comme en maladie.

Je finis cet Article par un morceau qui a trop de rapport avec la matière dont je viens de traiter, pour ne point m'empresser à le transcrire ici, en forme de corollaire. Ce morceau est de Mr. *Linguet*, Annales politiques, civiles & littéraires du dix-huitième siècle. Nº. LI. Novembre 1779, page 162.

BRUXELLES.

„ L'année dernière, je faisois une remarque qui malheureusement ne se vérifie que trop. Il n'arrive presque jamais sur cet infortuné globe de grands bouleversemens dans la politique, sans qu'il s'y joigne d'autres désastres : des dérangemens physiques, des mortalités, des inondations, ou des incendies destructeurs sont les accompagnemens funestes des tracasseries entre les rois. Des maladies épidémiques, la Dysenterie sur-tout, ravagent en ce moment une partie des provinces de France : l'Allemagne n'en a pas été exempte : dans les Pays-Bas ce dernier fléau n'a été contenu que par la promptitude avec laquelle le Gouvernement a prodigué les soins & les secours, contre une si redoutable invasion.

„ Dès que le mal a été connu, on a distribué des remèdes avec des imprimés qui indiquoient la manière de s'en servir. Ces remèdes & la méthode ont été tirés des écrits de Mr. *Tissot* : si la confiance est un premier hommage rendu à un Médecin célèbre, la publicité du succès en est un second qu'on lui doit.

„ Ce qu'il y a de singulier, quoique trop commun peut-être, c'est que le mal a été bien moins indocile que les malades. Avant que de guérir, il a fallu persuader : c'est

„ fur-tout parmi le peuple, & dans les Campagnes que cette „ Epidémie, comme toutes les Epidémies, a fait le plus de „ ravages : or ces hommes si crédules quelquefois, n'en „ usoient ainsi que pour se soustraire au spécifique salutaire „ qu'on leur présentoit.

Des vomitifs, disoient-ils, des purgations, quand la nature nous accable déja par des évacuations! Notre mal est précisément l'effet que l'on veut produire en nous! Il faut resserrer au lieu de relâcher. „ En conséquence les cordiaux „ les plus forts, les astringens les plus violens étoient em- „ ployés sous la direction sur-tout des vieilles femmes, à qui, „ d'un bout du globe à l'autre, le droit de guérir par des „ *remèdes simples* est dévolu.

„ On m'a cité de cette Médecine rustique des traits qui „ paroîtroient plaisans s'ils n'étoient pas meurtriers : ils „ méritent d'être connus, ne fût-ce que pour détruire les „ préjugés dont ils sont la suite, s'ils existoient dans les „ lieux où parvient cet Ouvrage. On a vu des meres ten- „ dres, compatissantes, écarter le régime prescrit de leurs „ enfans mourans, & les empâter d'œufs durs, assaisonnés „ de vin aiguisé avec du poivre ; d'autres les nourrissoient „ de bouillie épaissie avec plusieurs feuilles de papier. Les „ malheureux périssoient ainsi tamponnés, & le Docteur en „ cornette ne se désabusoit point.

„ Ceux qui profiteroient de ces anecdotes pour en conclure „ que l'ignorance est plus dangereuse que la science, auroient „ tort cependant. Qu'on y prenne garde, ce n'est pas l'igno- „ rance qui fait ici tant de mal, c'est une demi-science. Le „ sauvage, l'imbécille abandonné à lui-même, ou plutôt à „ la nature, ne feroit rien du tout, ni pour combattre le „ mal, ni pour l'aggraver. Il pourroit être tué par la Dys- „ senterie; mais il ne le feroit point par le remede. Au „ lieu que la nourrice, la bonne, la mere même ont quel- „ quefois jargonné Médecine; elles ont cru réfléchir sur les „ effets & les abus de cet Art ; leurs erreurs même dans „ leurs idées sont des réformes; & il n'y a aucune d'elles qui, „ en mastiquant ainsi des entrailles, ne croie être plus ha- „ bile, plus savante que *Boerhaave* ou *Tissot.* „

ARTICLE IX.

Variations remarquées dans la conſtitution dominante, depuis que la Dyſſenterie a ceſſé de regner.

COmme les maladies épidémiques réſultent du concours de différentes circonſtances, leurs cauſes ne parviennent ordinairement au degré d'activité qui eſt capable de les produire, qu'après avoir diſpoſé les corps à en être ſuſceptibles. Les fonctions de l'économie animale ſe dérangent inſenſiblement par l'intempérie des ſaiſons; les influences de cette intempérie ſe font même quelquefois remarquer juſques dans les choſes qui ſont à l'uſage de l'homme: delà naiſſent de nouvelles cauſes qui déterminent la première à manifeſter ſes effets.

Avant qu'une épidémie ſe déclare ouvertement, les maladies qui tiennent à la cauſe qui va la produire, en ſont les préludes ordinaires. On obſerve, quand l'épidémie ceſſe, que ces maladies renaiſſent & ſe montrent avec les ſymptômes qui avoient accompagné leur première invaſion. Il eſt cependant vrai qu'elles en changent quelquefois; mais en quittant la forme ſous laquelle elles avoient d'abord paru, elles n'en ſont pas moins les mêmes pour le fonds, parce qu'elles doivent leur origine à une cauſe commune.

Il arrive ſouvent que les maladies qui précédent les épidémies n'obſervent pas toujours une marche égale. Les unes ne ceſſent pas, & ſe joignent à la conſtitution dominante à titre de maladies intercurrentes: les autres diſparoiſſent tout-à-fait pendant le regne de l'épidémie qui leur a ſuccédé, & ne ſe reproduiſent qu'après ſon extinction. Mais durant le cours de la Dyſſenterie qui a déſolé notre Province, pluſieurs des maladies qui s'étoient montrées avant elle, ſe ſont compliquées avec ce flux de ventre contagieux: cette circonſtance n'a cependant point été obſervée dans tous les endroits où la Dyſſenterie s'eſt manifeſtée.

Soit que les maladies qui ont préludé à l'épidémie, euſſent ceſſé d'abord après ſon apparition; ſoit qu'elles ſe fuſſent jointes à elle; on a eu la douleur de les voir continuer dans

la plupart des villages que la Dyſſenterie avoit infectés. On ſe flattoit que la cauſe de ce flux de ventre étoit détruite, parce qu'elle ne faiſoit plus de victimes de ſon premier rôle; mais cette cauſe, pour avoir perdu de ſa force, n'en étoit pas moins ſubſiſtante. Certaines circonſtances ont ſeulement changé l'ordre de ſes effets, qui ſe ſont préſentés ſous une nouvelle façon d'être; & c'eſt au changement des ſaiſons & aux influences qui en dérivent, qu'on doit attribuer la modification du caractère primitif de l'épidémie & la variation des ſymptômes qu'on obſerve encore aujourd'hui.

Heureuſement que les maladies ſporadiques qui attaquent les habitans de certains cantons de la Province, où la Dyſſenterie a regné l'année dernière, n'annoncent rien de durable; d'autant qu'il y a lieu de ſe flatter que la cauſe ſe détruira par la regularité des ſaiſons, & que la ſagacité des Médecins ne lui permettra pas de prendre le deſſus. Ils connoiſſent, ces miniſtres de la ſanté, combien eſt grand le rapport qu'il y a entre la cauſe de ces maladies & celle de la Dyſſenterie qu'ils ont combattue avec tant de ſuccès.

Les Auteurs qui ſe ſont appliqués à obſerver le cours des maladies épidémiques, ont conſtamment remarqué que la conſtitution dominante ſe prolongeoit au delà de l'époque de la ceſſation de ces maladies; mais qu'elle prenoit différens caractères, tant par les changemens que les ſaiſons operent ſur l'humeur morbifique, que par les acceſſoires qui ſe compliquent avec elle. C'eſt alors une conſtitution mixte.

Hippocrate, le premier des obſervateurs, a fait une remarque qui s'eſt confirmée pendant les deux mille ans qui ſe ſont écoulés depuis lui juſqu'à nous; & cette remarque fait voir combien le changement des ſaiſons, dans les années même les meilleures, apporte de variations dans le rôle des maladies. Le ſang, dit-il, s'accumule au printems: durant l'été, cette liqueur vitale ſe raréfie, & à cet inſtant la bile ſe développe avec force: mais dans l'automne la bile s'épaiſſit, forme l'atrabile la plus denſe, tandis que la quantité du ſang eſt moindre dans cette ſaiſon: en hiver la pituite eſt ſurabondante.

Mais le vice de l'humeur peccante qui caractériſe une conſtitution quelconque, peut ſubſiſter à travers les variations opérées par les différentes ſaiſons. Ce vice n'eſt point détruit, il n'eſt que modifié par le concours des circonſtances

propres à chaque tems de l'année. Et delà il arrive que la cause d'une maladie épidémique se déploie sous diverses formes, jusqu'à ce qu'elle soit entierement énervée.

On se rappelle que la dépravation alcalescente de la bile, à l'aide des causes secondaires, a suscité la Dyssenterie épidémique & contagieuse, dont le regne a duré depuis la fin de l'été 1779 jusqu'aux approches de l'hiver suivant. On se rappelle encore que dès le printems même de cette année, la plupart des maladies reconnoissoient la dégénérescence de la bile pour cause; mais comme l'augmentation de volume dans le sang est l'effet ordinaire de cette saison, les organes de la respiration en furent tellement affectés, que ces maladies se montrerent sous le masque trompeur de fluxion de poitrine.

D'abord que la sécheresse & les chaleurs de l'été eurent donné plus d'activité à la bile, la fièvre bilieuse & putride se manifesta, & dès la fin de Juillet, il y eut beaucoup de Diarrhées simplement bilieuses, qui céderent au traitement indiqué par leur nature.

A l'approche de l'automne, le vice de la bile augmenta; alors la Dyssenterie se déclara épidémiquement, sans que la fièvre bilieuse & la Diarrhée eussent cessé d'attaquer les personnes que la contagion sembloit épargner encore. Cette fièvre se compliqua à la Dyssenterie dans certains endroits, & ce fut-là que ce flux de ventre contagieux se répandit avec plus de malignité.

L'Epidémie fut enfin arrêtée dans sa course; on la vit décliner par degrés; il n'en étoit presque plus question dans les premiers jours de Décembre. Mais comme la constitution bilieuse dominoit encore, la fièvre putride continua ses ravages dans plusieurs cantons de la Province, spécialement dans ceux où la Dyssenterie s'étoit manifestée antérieurement. En d'autres endroits, la constitution bilieuse s'est montrée sous des caractères différens.

L'hiver approchoit, & suivant l'observation d'*Hippocrate*, la pituite commençoit à surabonder. Un rhume épidémique se déclara & se présenta sous plusieurs formes. Il y en eut une qui fut assez commune, & qui, plus que les autres, se compliqua avec la saburre bilieuse des premières voies. Voici ce qu'en dit Mr. *Boucher* dans son excellent Mémoire sur le rhume épidémique qui a regné en Frandre; " si cette

„ faburre réfide principalement dans l'eftomac, on la recon-
„ noit par un fentiment de pefanteur ou de gêne dans la
„ région épigaftrique moyenne, par une langue chargée d'une
„ craffe brune ou jaunâtre, par une bouche mauvaife, des
„ naufées, &c. Alors il faut donner un émétique doux, tel que
„ l'Ipecacuanha, foit feul, foit affocié à l'oxymel fcyllitique :
„ on a même employé avec fuccès, en pareil cas, le fyrop émé-
„ tique. Les borborigmes, les tranchées paffagères, des fla-
„ tuofités renfermées dans les inteftins, indiquent de la fa-
„ burre dans ces parties, qu'il faut évacuer par des purga-
„ tifs du genre des minoratifs, entre lefquels la manne mérite
„ la préférence; on ajoute, dans fa folution, un peu de vin
„ ou du jus de citron, ou d'oranges, ce qui l'empêche de
„ pefer & la rend plus laxative. „

Dans certains cantons de notre Province, il a regné un mal de gorge qui s'y étoit déja montré avant l'invafion de la Dyffenterie, mais qui a prefque ceffé, dès que cette dernière maladie fe fut répandue. Depuis que le flux de ventre épidémique a fini fes ravages, ce mal de gorge a reparu avec plus de fureur qu'auparavant; il a même enlevé quantité de perfonnes. La plupart des malades ont des vomiffemens bilieux dans le principe de cette Efquinancie, ou une diarrhée de même nature. Quelques-uns fe plaignent de friffons, d'autres n'en ont point. Il eft néceffaire de débuter par la faignée, mais il ne l'eft pas moins de recourir enfuite à l'Ipecacuanha, avant que l'inflammation foit décidée. La bile que le malade rend abondamment par l'action de ce remède, fait que le mal eft plus traitable, fur-tout, fi l'on a eu l'attention de donner une décoction de Tamarins d'abord après l'opération du vomitif, & de mettre en ufage les gargarifmes appropriés.

Si l'on néglige ces précautions, la gorge ne tarde point à être violemment attaquée. Le dépôt purulent qui fe forme dans cette partie, s'ouvre ordinairement au dedans & quelquefois au dehors : dans le premier cas, les malades crachent beaucoup de glaires mêlées de pellicules. Mais fi l'inflammation de la gorge prend de l'intenfité, elle gagne fouvent la poitrine, & rend ainfi le cours du mal plus allarmant. Il en eft de même, lorfqu'il s'y joint une efpèce de fommeil léthargique; & c'eft alors que le danger eft plus grand.

Ce mal de gorge inflammatoire eſt preſque toujours ſuivi d'éruption à la peau ; mais on a obſervé que l'éruption a devancé le mal dans certaines occaſions : en général, il eſt rare d'avoir cette fièvre éruptive, ſans être enſuite attaqué d'inflammation à la gorge.

La maladie, dont je viens de parler, eſt tellement contagieuſe, que des familles entières de 9 à 10 perſonnes en ont été priſes dans le même tems, & qu'il a ſuffi qu'un ſeul individu en fût atteint, pour qu'elle ſe communiquât aux autres. On a remarqué que cette maladie eſt funeſte aux femmes nouvellement accouchées ; auſſi le nombre de celles qui ſont mortes eſt aſſez notable. On a remarqué encore que les femmes qui allaitent ont beaucoup de peine à ſe tirer d'affaires.

Depuis que la Dyſſenterie a ceſſé, pluſieurs perſonnes ont vomi le ſang en abondance, & elles en ont rendu de noir par le bas, tout ſemblable à l'atrabile. Les vomiſſemens ſe ſont arrêtés au bout de peu de jours, mais les ſelles ont reſté longtems noires, avec foibleſſe. La décoction de Tamarins a opéré comme ſpécifique. D'autres ont rendu de l'atrabile. Si elle partoit en même tems du haut & du bas, le danger étoit imminent ; ſi du bas ſeulement, il y avoit eſpérance de guériſon, & toujours par l'uſage des Tamarins.

La Jauniſſe continue à ſe montrer dans la plupart des endroits qui ont ſouffert de la Dyſſenterie.

Il eſt bien évident que la bile a joué un rôle conſidérable dans les maladies, dont on vient de donner une ſimple eſquiſſe ; & il réſulte delà qu'il eſt encore important d'avoir en vue la correction & l'évacuation de cette humeur, juſqu'à ce qu'on ſoit bien convaincu que la conſtitution dominante en 1779 eſt entièrement changée. En attendant cet heureux moment qui ne paroît point éloigné, il eſt toujours bon d'employer un traitement préſervatif, analogue à celui qu'on a mis en uſage durant le regne de la Dyſſenterie, ſurtout dans les endroits où cette maladie a fait ci-devant plus de ravages.

F I N.

PERMISSION.

J'Ai lu le Livre intitulé : *Mémoire sur la Marche, la Nature, les Causes & le Traitement de la Dyssenterie, qui a regné dans plusieurs Cantons de la Province de Hainaut en 1779, par N. F. J. Eloy*; les instructions données dans cet Ouvrage, la grande utilité à en recueillir facilement dans les circonstances malheureuses, où cette maladie viendroit à renaître, en font desirer l'impression & je n'y ai rien rencontré, qui puisse l'empêcher.

Mons, ce 22 Mars 1780.

A. J. PEPIN.



AVIS.

ON trouvè, chez H. HOYOIS, Libraire, le *Dictionnaire historique de la Médecine ancienne & moderne, ou Mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'Histoire de cette science, & à celle des Médecins, des Anatomistes, Botanistes, Chirurgiens & Chymistes de toutes Nations. Par N. F. J. ELOY, Conseiller-Médecin Ordinaire de S. A. R. Monseigneur le Duc Charles de Lorraine & de Bar &c. &c. &c. Médecin Pensionnaire de la Ville de Mons, & Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris*, 4 *vol.* in-4, *avec frontispice, rel.* 1778, *f* 25.

